Médecine
18205 A 1

TRAITÉ
DE LA
GONORRHÉE.

TRAITÉ
DE LA
GONORRHÉE.

53000

TRAITÉ
DE LA NATURE
DES CAUSES, DES SYMPTOMES,
ET DE LA CURATION
DE L'ACCIDENT LE PLUS ORDINAIRE
DU MAL VENERIEN.

Par M. GUILLAUME COKBURN,
Docteur en Medecine, & de la Societé
Royale de Londres.

Traduit sur l'Edition Latine imprimée à Leyde en 1717. par M. DEVAUX, Maître Chirurgien Juré à Paris, & ancien Prevôt de sa Compagnie.

Jum ex libris Cypriani martin
d.m.1738

A PARIS,
Chez les FRERES OSMONT, Quay des Augustins, près le Pont Saint Michel, au Soleil d'Or.
Et au Palais,
Dans la Grande Sale, au coin de l'Arcade de la Sale Dauphine.

M. DCC. XXX.
Avec approbation & Privilege du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PREFACE.

LEs insignes bévûës des Auteurs qui ont écrit jusqu'à present de la nature de la Gonorrhée, & des remedes qui lui conviennent, & leur honteuse & lascive maniere de traiter ce sujet, ont fait une telle impression sur mon esprit, que je me suis déterminé à rendre publiques les réflexions que j'ai faites depuis long-tems sur cette maladie.

Mais mon principal soin sera de donner lieu à mes Lecteurs d'en bien comprendre la nature, & la meilleure méthode de la traiter, sans leur exciter, autant qu'il me sera possible, le moindre mouvement de convoitise; & comme un grand nombre de dissertations que

l'on a mis au jour ſur cette matiere ſemblent avoir avoir été plus propres à exciter dans l'idée des jeunes gens le feu de la lubricité, qu'à leur fournir des ſecours ſalutaires tendant à éteindre cette ardeur peſtilente : il eſt aiſé de concevoir que ces écrits n'ont pas moins contribuez à gâter leur eſprit, que cette contagion a été propre à ruiner leur corps & leur ſanté.

Or ſi l'on conſidere que tout le mal qui en réſulte des deux côtez, ſe peut prévenir par une diſcuſſion plus modeſte de la maladie, parce qu'en n'inſpirant point à ces malalades des deſirs de laſciveté, l'on s'ouvre une route plus aiſée de parvenir à mieux connoître la Gonorrhée, & à la guerir plus heureuſement; en uſant ainſi j'ai lieu d'eſperer que les gens de bien, m'accorderont toute l'eſtime qu'ils ont coutume d'avoir pour ceux qui enviſagent dans ce qu'ils entrepren-

nent une fin honnête pareille à celle que je me propoſe.

Les plus habiles Medecins ſçavent mieux que qui que ce ſoit, combien la methode que l'on ſuit vulgairement dans le traitement de cette maladie eſt défectueuſe, & la douleur qu'ils ont de tous ſes défauts, fait qu'ils ſouhaitent avec empreſſement que l'on y puiſſe ſuppléer par de meilleurs préceptes.

Les bornes dans leſquelles il faut renfermer un diſcours préliminaires ne me permettent pas de faire ici un long détail de toutes les erreurs qui ſe trouvent dans ces differens écrits, parce quelles ſe montreront d'elles-mêmes encore plus clairement dans la ſuite de ce Traité.

Il ſuffit à preſent de faire entendre que les termes dont on ſe ſert communément, dans ces diſſertations ſont obſcurs, que l'on

y fait des deſcriptions peu exactes, que les ſymptomes n'y ſont pas nettement expliquez, & qu'enfin la maladie même y eſt ſi peu connuë, qu'au lieu de ce qu'elle eſt en elle-même, elle n'eſt déſignée que par un ſeul de ſes ſignes.

Ceſſons donc de nous étonner de ce qu'on n'eſt pas encore parvenu à la connoiſſance des moyens les plus convenables pour guerir ce mal, puiſque ſa ſource & les ruiſſeaux qui en découlent auſſibien que leurs iſſuës, tout cela eſt encore enſeveli dans d'épaiſſes tenebres; d'où il s'enſuit que la terminaiſon de ce mal ſera toûjours fort équivoque, & que les ſuites en ſeront encore très-ſouvent funeſtes.

J'oſe pourtant me promettre que dans le Traité que j'entreprens toutes ces erreurs ſe pro-

duiront non-ſeulement au grand jour; mais qn'elles y ſeront même entierement corrigées, parce qu'ayant inventé de nouveaux remedes, j'ai auſſi trouvé de nouveaux moyens de les faire agir, de maniere, qu'en peu de tems, & ſans cauſer de douleur aux malades, tous les ſyptomes de la Gonorrhée ſe trouveront très-ſurement domptez.

J'ai omis de propos déliberé de parler du temps auquel ce mal a paru dans le monde, parce que j'ai crû qu'il étoit plus utile, d'en découvrir le caractere & la maniere de le guerir, que d'inſiſter ſur des faits qui ſont embaraſſez dans des diſcuſſions fort incertaines. Je me contenterai avec Eudoxe, dans le Traité de Fernel des cauſes des choſes cachées, de ne point diſputer avec vehemence, ſur l'origine de ce mal, mais

de tâcher d'en expliquer de mon mieux, la nature, les cauſes, le progrès, puiſque c'eſt de là qu'on peut tirer les plus juſtes indications pour parvenir à ſa cure.

AVIS
DU TRADUCTEUR.

ENtre les accidens du mal Venerien la Gonorrhée eſt le plus fréquent, & celui qui fait plûtôt connoître aux courtiſans de l'inpudique Venus, que le culte qu'ils ont rendu à cette ingrate Divinité ne l'a pas prévenuë à leur avantage ; la plus prompte reſſource qu'ils ayent dans leur diſgrace, eſt de s'adreſſer aux Chirurgiens pour arrêter autant qu'il eſt poſſible le progrès de ce ſymptome le plus ordinaire du mal Venerien.

Compatiſſant en mon par-

ticulier aux peines de tant de gens ſeduits par les preſtiges d'une paſſion preſque invincible, j'ai crû que je pouvois du moins indirectement contribuer à leur ſoulagement, en mettant entre les mains de pluſieurs Chirurgiens, dont la latinité ne s'eſt que trop éclipſée, la traduction de l'excellent Traité de M. Cockburn Medecin de Londres, dans lequel l'Auteur s'eſt ſur-tout appliqué à penetrer plus à fond que l'on n'a fait juſqu'à preſent, la nature & les cauſes de la Gonorrhée virulente, ne doutant point que ces Chirurgiens privez de lire l'original,

ne trouvent dans la traduction, tout informe qu'elle eſt, des idées capables de rectifier leur theorie, d'où ils pourront tirer des indications plus juſtes pour conduire ſûrement leurs malades vers l'unique vûë où ils doivent tendre, qui eſt de les garentir des facheuſes ſuites de cette fatale contagion, dont on n'a que trop éprouvé les ravages depuis trois ſiecles, dans toutes les parties de l'univers.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Traité de la nature des causes, des symptomes, & de la curation de l'accident le plus ordinaire du mal venerien, par M. Guillaume Cockburn Docteur en Medecine & de la societé Royale de Londres, traduction Françoise sur l'édition Latine imprimée à Leyde en l'année* 1717. & je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression, Fait à Paris, ce 22, Janvier 1729. ANDRY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé JEAN BAPTISTE OSMONT, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main plusieurs Traitez qui ont pour titre : *Traité de la vertu des Medicamens par le Sieur Herman Boerhaave, traduit en François par le Sieur de Vaux Chirurgien de Paris ; Traité de la Nature des causes des Symptomes, & de la curation de l'accident le plus ordinaire du mal venerien par Guillaume Cocburn, traduit de l'Anglois ; Traité du Sieur Gauthier Haris, concernant les maladies aiguës des enfans, & sur l'origine de la nature & la curation de la maladie venerienne, traduit de l'Anglois ; Traité des maladies qui arrivent aux parties genitales des deux sexes par le Sieur Jacques Vercelloni, traduit de l'Anglois ; Emmenologie ou Traité de l'évacuation ordinaire aux femmes par le Sieur Freind, traduit de l'Anglois*, qu'il souhaitoit faire imprimer & donner au Public s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de la faire imprimer en bon papier & beaux

caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des Préſentes. A ces cauſes, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer leſdits Traitez ci-deſſus ſpécifiés en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notredit contreſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Roïaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Traitez ci-deſſus expoſés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction en langue Latine ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Roïaume, & non ailleurs, & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notament à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente les manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Traitez, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très cher & Féal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur Chauvelin, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur Chau-

velin ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Expoſant ou ſes aïant cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme a l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le treiziéme jour du mois de Mai l'an de grace mil ſept cens vingt-neuf, & de notre Regne le quatorziéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 78. fol. 321. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui de 1723. A Paris, le premier Juin mil ſept cent vingt-neuf. Signé,

P. A. LE MERCIER, *Syndic.*

Je ſouſſigné cede à Jacques Clouzier la moitié au preſent Privilege, pour en joüir ſuivant l'accord fait entre-nous. A Paris ce 20. Septembre 1729. J. B. L. OSMONT.

Regiſtré la ceſſion ci-deſſus ſur le Regiſtre VII. de la Communauté des Libraires-Imprimeurs de Paris, page 378. conformément au Reglement, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13. Août 1703. A Paris le vingt Septembre mil ſept cens vingt-neuf.

P. A. LE MERCIER. Syndic.

De l'Imprimerie de JACQUES GUERIN
Quay des Auguſtins.

TRAITÉ
DE LA NATURE,
DES CAUSES,
DES SYMPTOMES,

Et des differentes manieres de guerir l'accident le plus ordinaire du mal vénerien, qui eſt la Gonorrhée virulente.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Deſcription de la Gonorrhée.

CETTE eſpece de contagion venerienne dont nous traitons ici en particulier, à beaucoup de reſſemblance & d'affinité avec un flux qui eſt diſtinctement

marqué dans l'Ecriture Sainte beaucoup plus ancienne, que les monumens les plus reculez dont se puisse parer la Medecine, & le nom même de Gonorrhée qui fut donné à ce flux chez les Grecs est aussi donné à cette infection par les Medecins modernes.

Il y a pourtant une grande difference entre cet ancien flux & la Gonorrhée dont nous parlons, tant parce que celle-ci est comme une espece de pestilence que les deux sexes repandent & communiquent également, qu'à cause qu'elle est accompagnée d'accidens beaucoup plus facheux & en plus grand nombre; de maniere que c'est avec raison qu'on luy donne le titre de Gonorrhée honteuse & virulente.

L'écoulement d'une matiere mêlée d'un blanc jaunâtre & verdâtre qui sort de la verge d'un homme qui est tenduë ou relâchée, ou du vagin des femmes, sans que l'homme ni la femme en ressentent aucun plaisir, & qui sort même avec douleur, est ce que l'on appelle une Gonorrhée virulente.

Cette virulence s'échappe de la verge avec une force quasi égale, soit que les malades veillent ou dorment, & la

matiere qui en ſort eſt ſi acre, que les conduits de la verge ou du vagin par où elle paſſe en ſont bien-tôt irritez & corrodez de telle ſorte, qu'elle cauſe en urinant des douleurs ſi aiguës, que pluſieurs Medecins on crû que les malades étoient plûtôt tourmentez des douleurs que leur cauſoit une pierre dans la veſſie, que par l'irritation d'une ſanie virulente qui traverſoit ſecretement le canal de l'uretre ou le vagin, juſqu'à ce que par la differente nature des ſymptomes, l'experience eut fait connoître à ces Medecins la differente eſpece de ces maladies.

L'irritation de l'uretre, cauſe dans l'érection une exceſſive douleur à ceux qui ſont attaquez de cette maladie, & cauſe au malade un ſentiment preſque ſemblable à celui dont il auroit la perception, ſi ſa verge étoit tout autour environnée d'un lien qui la tirât en arriere. Mais cette humeur rongeante n'irrite & n'agace pas ſeulement l'uretre, le vagin, & toutes les autres parties qu'elle traverſe, mais elle ſecouë & elle ébranle auſſi la tête du gland le tiſſu du frein, & en tirant l'un & l'autre en arriere elle cauſe quelquefois une ouverture beante à l'extremité de l'uretre, & la retrogra-

dation du gland vers le perinée.

Car le virus ſoit durant le coït, ou pendant que dure ſon acrimonie, cauſe une eſpece de demangeaiſon qui s'étend plûtôt du côté du prépuce que du gland, & qui reſſemblant à un chancre, eſt auſſi appellée de ce nom par les François & par les nôtres.

Ces eſpeces de chancres qui s'étendent ſur le gland ou ſur le prépuce, gonflent ſouvent ces parties de telle ſorte, que le prépuce paroiſſant comme ſerré par les liens d'une bourſe, embraſſe ſi étroitement tout le gland, qu'il ne s'en peut débaraſſer qu'avec beaucoup de peine, ou qu'au contraire il adhere ſi fortement au delà de la couronne du gland, qu'il ne peut plus le recouvrir. Cette derniere maladie eſt appellée des Grecs Paraphymoſis & la premiere Phymoſis: & ces termes ſont ſi expreſſifs, que les Latins & les Medecins les plus récens les ont conſervez.

Il ſe trouve quelquefois encore au prépuce des véſicules remplies d'une ſeroſité limpide & luiſante, auſquelles on donne le nom de criſtallines, à cauſe que leur ſubſtance lucide les fait reſſembler au criſtal.

L'on voit auſſi tout de même ſortir du

vagin des femmes une humeur acre, qui irrite ſon ſphincter & les autres parties qu'elle touche en paſſant, & y cauſe une inflammation, de grandes ardeurs, des douleurs aiguës en rendant l'urine, & de petits ulceres incruſtez dans toutes ſes parties.

Mais comme les femmes ſont ſouvent attaquées d'une certaine maladie que l'on nomme fleurs blanches, qui eſt ſemblable à la Gonorrhée, tant par la matiere qu'elle fournit, que par l'acreté de l'urine: ainſi s'il eſt d'une grande utilité aux Medecins de ſçavoir bien diſtinguer ces maladies ſi ambiguës, il leur eſt auſſi très-difficile d'y réuſſir, parce que leur caractere & la maniere de les guerir ſont peut-être fort differens. Or je m'aſſûre de pouvoir établir dans la ſuite de ce traité cette difference qui a été juſqu'à preſent ſi difficile à déterminer, que les obſervations les mieux ſuivies n'ont pû encore en faciliter le ſuccès.

Quoique la deſcription que nous venons de donner de la Gonorrhée, ſoit tout-à-fait claire, ſi préciſe, & ſi particuliere à cette maladie, qu'elle ne comprenne aucun des ſymptomes qui ſuc-

cedent à la verole, nous ſommes pourtant certains que les ordonnances des Medecins pour ſa cure ont été très-confuſes & très-incertaines.

Car les premiers de ces Medecins, comme Aquilanus, Leonicenus, Maſſa, & bien d'autres, n'ont pas fait pendant quarante ans la moindre mention de la Gonorrhée, & les autres, comme Fullone, en ont parlé d'une maniere ſi douteuſe, & ont tellement heſité dans ce qu'ils en ont dit, qu'il paroit que s'ils ont eu quelque legere notion de cette maladie, ç'a été ſeulement pour la regarder comme un ſigne inſeparable, & comme la compagne fidele de la verole; mais d'autres ont prétendu qu'elle étoit plûtôt ſa ſuivante que ſon précurſeur, & que ſon origine venoit de la ſemence qui ſe corrompant premierement dans ſes reſervoirs, s'échapoit enſuite comme un torrent hors du vagin.

Cela étant ſi ces Auteurs ont fait heureuſement quelque découverte, où s'ils nous ont laiſſé quelque tradition fidele, c'eſt aſſûrement pour nous donner lieu de penſer que la verole s'eſt communiqué d'une maniere dans les anciens tems & d'une maniere toute differente

dans les tems les plus proches du nôtre.

Or comme ces tems d'obſcurité n'ont duré que pendant quarante ans, reprenant les choſes depuis ce tems là, nous nous ſommes aperçûs que chacune de ces maladies avoit ſes cauſes fixes & déterminées, mais fort differentes les unes des autres auſſi bien que dans leurs procedez : ſçavoir que la Gonorrhée (comme nous en ſommes déja convenus) vient d'un coït impur, & que la verole eſt produite, ou par la Gonorrhée ou par un chancre mal traité, à quoi les Medecins les plus habiles pourront-ils rapporter plus juſtement la cauſe de tant d'incertitude dans les jugemens, ou d'une ſi grande obſcurité dans les ſignes de cette maladie, ſi ce n'eſt à l'incroyable difficulté de connoiſtre la nature, ou du moins d'établir les indices d'une contagion ſi facheuſe & ſi ſurprenante ?

Mais certes cette obſcurité s'eſt de nos jours abſolument évanouie, & l'autorité des Auteurs que nous venons de citer eſt devenuë d'un grand poids chez les Medecins de notre ſiecle ; ce qui paroîtra plus évidemment dans la ſuite de notre diſſertation.

De toutes les choſes qui ont déja été

dites nous tirons manifeſtement cette conſequence que la matiere de la Gonorrhée virulente, (ſelon tous les anciens qui ont examiné cette maladie, & ſelon que pluſieurs modernes en conviennent,) que cette matiere, dis-je, procede ou d'une ſemence corrompuë, ou que c'eſt une eſpece de ſanie engendrée dans le lieu où la cauſe de la contagion doit être portée, ou qu'elle vient de la dépravation de certaines liqueurs que la nature fournit, & qui ſont ſeparées de la maſſe dans des lieux convenables, ou enfin de la jonction d'un carcinome à cette dépravation.

Cependant afin de découvrir plus heureuſement quelle eſt la matiere de la Gonorrhée, & quels ſont les lieux les plus ſuſceptibles des chancres les plus propres à les fomenter, & comment la contagion peut paſſer d'un lieu à un autre, le moyen d'y réuſſir ſera d'examiner legerement les parties où ce mal peut ſe fixer.

Car il y a beaucoup d'apparence que nous réſoudrons plus aiſément toutes ces difficultez, dés que nous ſerons bien informez de la ſtructure & des uſages de ces parties, & des routes qui y me-

nent, parce que ſi les endroits où cette maladie à coutume de s'attacher, ne peuvent pas luy fournir un entretien ſuffiſant; & que celles qui le peuvent ne puiſſent en être atteints, ſur tout dans ſon commencement, à cauſe de leur éloignement, nous devons neceſſairement inferer qu'alors la matiere de cet écoulement ne peut être tirée de ces parties bien qu'elles paroiſſent d'ailleurs propres à la fournir; mais qu'il faut qu'elle en attaque d'autres dans le lieu même où elle ſe trouve, qui puiſſent entretenir cette contagion par l'abondance de leurs ſucs, ou en recevoir l'impreſſion par leur proximité. Il me ſemble donc qu'il eſt fort à propos en gardant toute la modeſtie poſſible, de faire une exacte deſcription des parties où la Gonorrhée a ſon ſiege & ſa reſidence.

CHAPITRE II.

Des parties du corps où l'on établit ordinairement le ſiege de la Gonorrhée.

LEs differentes hypotheſes des Medecins que nous avons propoſées dans le Chapitre précedent ſemblent nous induire principalement à examiner les parties du corps qui influent en quelque maniere que ce ſoit ſur la matiere de la Gonorrhée ; or ces parties ſont deſtinées ou à ſeparer la ſemence, ou à la reſerver, ou à l'expulſer.

Mais comme cette recherche ne peut être bien faite que par ceux qui connoiſſent bien la forme de tous les organes qui ſervent à la génération des deux ſexes : mon deſſein eſt à mon égard de décrire plus exactement que l'on n'a fait la ſtructure interieure de ces parties, tant parce qu'elles ſont moins expoſées à la vûë, qu'à cauſe quelles peuvent beaucoup éclaircir ce que nous avons à dire dans le cours de cet ouvrage.

Entre ces ſortes de parties le vagin des femmes eſt celle qui s'offre la pre-

miere à notre examen, & que nous devons décrire avec plus de soin, parce qu'elle a peut être plus de part au progrés de la Gonorrhée, que celles que l'on croit dans l'opinion vulgaire y être plus intereſſées.

Le vagin dans toutes les femmes qui ſont en âge de ſouffrir l'approche d'un homme, eſt tellement conſtruit dans l'ordre naturel, qu'il a toute l'étenduë dont il a beſoin pour admettre le membre viril & pour l'excluſion du fœtus, quoique l'orifice interne de la matrice ſoit fort étroit. Sa ſubſtance interieure eſt nerveuſe, & l'exterieure eſt formée par une membrane plus lâche qui eſt entretiſſuë de quelques fibres charnuës.

On remarque dans le vagin quantité de petits canaux, d'où il en part encore de plus amples & de plus multipliez vers ſes parties inferieures où s'inſere l'uretre. Ces petits ruiſſeaux fourniſſent certainement une quantité de ſeroſité viſqueuſe déterminée qui ſert tant à enduire le canal de l'uretre qu'à le défendre contre l'acreté de l'urine. Cette liqueur ſort avec plus d'abondance au tems du coït, & les anciens avoient quelque raiſon de regarder cette humeur

comme la ſemence de la femme.

Les conduits excreteurs des petites glandes ſituées entre les ſphincters de l'uretre, & la membrane interieure du vagin, ont été découverts par les Anatomiſtes, avant les autres conduits, ils meritent de porter le même nom, & auſquels ils donnent le nom de lacunes.

On obſerve encore au vagin un certain muſcle nommé ſphincter qui étant ſitué un peu plus bas que le clitoris, ſert à reſſerrer cette partie, & à reprimer ſa trop gande dilatation.

Ce que nous venons de dire de la ſubſtance, de la ſtructure, & des uſages du vagin nous paroiſſent ſuffire à notre deſſein, les noms ſeuls de levres, de nymphes, & de clitoris ſuffiſent auſſi au lecteur pour connoiſtre de ces organes ce que nous voulons qu'il en ſçache, parce qu'il ne ſeroit pas ſéant d'inſiſter ſur ces endroits plus long-tems qu'il n'eſt neceſſaire.

Je voudrois ſeulement remarquer en paſſant que tout l'uſage des parties qui ſervent à élargir celles dont les ſages femmes ont beſoin dans l'exercice de leur profeſſion, doit être réduit à l'action du muſcle ſphincter du vagin; car

toutes ces autres parties ne ſervent de rien à la dilatation de la matrice, & le vagin n'a pas beſoin de cette dilatation.

Car comme l'uſage de ces parties ne facilite en rien leurs fonctions, & qu'au contraire elles leur ſont nuiſibles, & comme ceux qui veulent en faire uſage ou cherchent à ſetromper, ou à tromper les autres, je m'abſtiendray pour le preſent d'en dire d'avantage, principalement parce que l'induſtrie des artiſans pourroit nous fournir aſſez d'autres inſtrumens, ſi l'experience en avoit fait connoître une veritable utilité.

Je paſſe maintenant à l'examen des parties genitales de l'homme que l'on eſtime être plus ſouvent le ſiege de la Gonorrhée, & parce qu'il y a bien des gens qui croyent que le virus qui cauſe cette maladie coule des proſtates & des veſicules ſéminaires dans l'uretre, nous examinerons un peu plus à loiſir, ce que la diſſection fait obſerver de particulier dans ces parties.

Or les parties de la verge que la virulence de ce mal attaque préferablement aux autres, ſont, le prépuce, le frein, le gland, & l'uretre.

La peau redoublée de la verge forme

le prépuce que ſa ſtructure ainſi que celle du frein met en état de s'avancer ſur le gland & de retrograder avec beaucoup de facilité ; & tout ſon uſage conſiſte à conſerver au gland en le recouvrant ſon ſentiment exquis, & à le défendre des injures exterieures.

Le frein n'eſt autre choſe que la membrane exterieure du gland qui ſe redouble en cet endroit, où il ſe trouve une eſpece de cavité dans laquelle ce ligament s'étend.

Le gland eſt l'extremité de la verge qui eſt doüée d'un ſentiment très-vif & très-délicat : ſa racine eſt plus groſſe que la partie de la verge où elle s'attache, & diminuant inſenſiblement elle ſe termine à peu près en pointe. Les membranes qui la compoſent ſont très-fines & très-déliées, ce qui la rend d'un ſentiment très-exquis.

Il y a auſſi des glandes qui ſéparent une humeur qui enduit toute ſa ſurface, & qui donne lieu au prépuce qui en eſt lubrifié de ſe mouvoir ſur le gland avec plus de facilité. Une partie de cette humeur eſt auſſi ſeparée par d'autres glandules qui ſont à la pointe de la verge, & que l'on nomme glandes odorantes.

Je m'étendrois davantage sur la structure interieure de la verge qui est merveilleuse, & sur les corps spongieux qui en composent la meilleure partie, si la brieveté que je me suis proposée me le permettoit, parce que ces parties de quelque façon qu'on les considere semblent contribuer moins à entretenir la Gonorrhée que quelques autres, qu'il faut par consequent examiner avec plus d'attention.

Nous voici donc arrivez au conduit qui sert à l'écoulement de la semence & de l'urine, & au travers duquel il n'y a point aussi de doute que la virulence de la Gonorrhée ne trouve son issuë.

L'uretre se trouve situé sous les deux corps nerveux & spongieux de la verge, ou pour mieux dire entre ces deux corps au milieu desquels il semble être engagé; il est composé de deux membranes minces & d'un tissu fort serré: la plus exterieure de ces membranes couvre la partie exterieure de l'uretre & l'interieure du prépuce; & l'interieure compose uniquement l'interieur du canal.

Entre ces deux membranes il y a un certain espace rempli d'une substance

fongueuſe & de glandules : cette ſubſtance glanduleuſe eſt fort ſemblable à celle des corps nerveux & ſpongieux, & elle ſe gonfle auſſi-tôt qu'on la ſoufle, l'uretre ſe trouve auſſi plus denſe & plus ſerré comme par degrez plus il approche du gland, juſqu'à ce qu'en continuant toûjours à s'émincir, il ſe confond & s'identifie pour ainſi dire avec cet organe.

Il y a encore outre cela pluſieurs canaux qui entrent dans l'uretre entre leſquels il y en a un qui eſt ſitué ſur la racine du gland qui s'éleve au-deſſus des autres ſur la région de l'uretre qui s'étend ſur les corps nerveux & ſpongieux, & qui étant preſſé avec le droit rend une humeur blanche & viſqueuſe.

Pluſieurs autres conduits qui partant de la glande de M. Littre, traverſent la membrane interieure de l'uretre & y déchargent la liqueur qui eſt ſeparée par cette glande. Cette liqueur eſt mêlée avec une certaine mucoſité huileuſe qui eſt par conſequent très-propre à enduire l'uretre de ſon octuoſité.

Les glandes du celebre Cowper (dont les conduits excreteurs s'uniſſant d'abord ſe diſtribuent par un même canal dans

dans toute la ſubſtance fongueuſe de l'uretre & penetrent enfin dans ſa membrane interieure) de ces glandes, dis-je, il s'échape une liqueur d'une nature ſemblable à la précedente, & d'une onctuoſité toute pareille.

Car nous ſçavons certainement que dans l'érection de la verge il ne ſçauroit s'échaper de ces conduits aucune liqueur, c'eſt pourquoi cette liqueur ne ſert de rien à la génération, mais ſeulement à enduire l'uretre de peur qu'il ne ſoit bleſſé par l'acrimonie de la ſemence & de l'urine.

Le deſſein que nous nous ſommes propoſez nous appelle à preſent à l'explication des proſtates, des caroncules, de la crête de coq, & des veſicules ſeminales.

Celles de ces parties qui ſe preſentent les premieres ſont compoſées d'une eſpece de ſubſtance membraneuſe, & ſont ſituées vers le cou de la veſſie, entre la veſſie même & l'inteſtin droit; elles ſont étroitement liées à ce cou & aux parties circonvoiſines. Les cavitez de ces canaux ſont plus amples les unes que les autres, ce qui fait que de petites cavitez ſemblables à des cellules ſe

forment de coté & d'autre, qui ne laiſſent pas de ſe communiquer entre elles, enſorte que l'une étant gonflée les autres ſe gonflent en même tems.

Ces veſicules ſe terminent toutes dans un petit conduit qui du derriere de l'uretre vient ſe décharger à un pouce ou environ, & au-deſſous de la tête du même canal.

Ce petit conduit fournit à chaque orifice des petits conduits qui terminent ces veſicules, une eſpece de petite cloiſon qui empêche que la ſemence qui eſt exprimée d'un de ces orifices, rejaliſſant enſuite contre les autres, ne s'y attachât.

Cette petite particule eſt appellée tête de coq, & par les yeux de cette tête qui ſont les petits orifices dont nous avons parlé la ſemence diſtille dans l'uretre. Il y a une petite caroncule placée à chaque orifice des viſicules ſeminales, qui faiſant la fonction de valvule prévient la ſemence & empêche qu'elle ne s'élance continuellement, & quoique ces caroncules ſouffrent les mêmes impulſions que la ſemence, elles répriment pourtant auſſi-tôt leur premiere ſituation.

A la racine de l'uretre aux deux côtez de la tête des veſicules ſéminales, on aperçoit des petits corps en forme de globe qu'on nomme proſtates, dont la partie ſuperieure eſt applatie, & dont l'inferieure s'incline comme une boule. Le volume de l'un & de l'autre qui n'eſt pas à une grande diſtance, paroît de la groſſeur d'une noix aſſez groſſe dans les ſujets fort adonnez aux femmes; dans les viellards, & dans les perſonnes qui ont gardé la continence, ils n'ont que la groſſeur d'une très-petite noix. Leur ſubſtance eſt glanduleuſe: il ſort de leur conduits excreteurs du nombre deſquels on ne convient pas, une liqueur blanche ſemblable à la ſemence, & il ſuffit de les preſſer un peu avec la main pour la voir exceder de leur poroſitez. Ces tuïaux excreteurs des proſtates ſont ſituez en partie plus haut & en partie plus bas que la crête de coq, mais d'ordinaire leur ſituation eſt plus tranſverſale que celle des orifices des veſicules ſeminaires qui ſe déchargent dans l'uretre.

Regnier de Graëf, dit qu'il n'avoit jamais trouvé dans l'homme plus de dix de ces conduits excreteurs, mais qu'il en avoit compté dans un chien plus de

quatre-vingt-dix qui avoient à chaque orifice leur petite caroncule.

Feu M. Delittre ſoutient que les proſtates ne forment pas deux glandes mais une ſeule, parce que leur ſubſtance eſt continuë & non interrompuë; c'eſt ce qu'il fit voir au mois de Juillet de l'année 1700. dans une aſſemblée de l'Academie Royale des Sciences; & il prétend auſſi que ce corps glanduleux repreſente la figure d'un cœur quand ſa baze s'étend vers la veſſie.

La glande proſtate, ſi l'on en croit le même Anatomiſte, eſt entourée de fibres muſculeuſes, & eſt compoſée de douze capſules qui n'ont entre elles aucune communication, & qui contiennent autant de petits tuyaux qui ſe terminent au canal de l'uretre près du verumontanum, & chaque capſule contient un grand nombre de petites glandes, dont les conduits excreteurs (à l'extremité de chacun deſquels il donne un petit ſphincter) ſe déchargent dans la cavité des capſules, dans leſquelles l'humeur reſte ſeparée comme dans autant de petits réſervoirs.

Mais quoiqu'il en ſoit du nombre de ces glandes, ſoit qu'il y en ait deux ou

une ſeule, M. Delittre par rapport à leurs uſages convient parfaitement avec les autres Anatomiſtes. Puis donc que la liqueur des proſtates, leurs conduits excreteurs, & leurs valvules ſont des choſes dont tout le monde convient, & qui peuvent fort bien s'accommoder à nos idées : nous nous apercevrons enſuite, comme je croi, que cette explication donnera un grand jour au raiſonnement que nous allons faire.

Or comme cette exacte deſcription des lieux qui paroiſſent ſéparer ou mettre en réſerve la liqueur ſeminale n'a été faite que dans l'eſperance de découvrir plus heureuſement d'où vient la matiere de la Gonorrhée, parce que pluſieurs croyent que ce qui en ſort n'eſt qu'un ſimple pus, c'eſt ce qui nous engage à décrire encore les parties charnuës & muſculeuſes auſſi bien que la graiſſe, afin d'examiner ſi la Gonorrhée peut attaquer ces parties & les convertir en pus, parce que c'eſt ordinairement ces parties qui fourniſſent le pus.

La facilité avec laquelle on ſépare les muſcles de la verge, a donné lieu à pluſieurs diſputes touchant leur nombre : pour moi je prétens inſiſter da-

vantage ſur leur origine & ſur leur inſertion que ſur leur nombre, parce que ce ſera un moyen plus facile de concevoir comment la matiere de la Gonorrhée peut agir ſur ces parties muſculeuſes.

Il y a ſelon quelques-uns trois paires de muſcles qui appartiennent à la verge; d'autres n'ayant point d'égard à ceux qu'on nomme tranſverſaux, n'en ont reconnu que deux paires. M. de Littre en admet cinq qu'il fait ſeuls ſans les apparier. Mais puiſque tous ces muſcles venans de l'os iſchion ou de l'anus, ſe terminent ou aux corps caverneux, ou à l'uretre qui eſt une partie de la verge, ou à ſes côtez; il s'enſuit qu'il y a bien de l'apparence que ces muſcles peuvent fournir la matiere de la Gonorrhée.

M. de Littre au ſurplus marque en particulier par quelques exemples qu'il y a quelques fibres muſculeuſes qui s'étendent de la partie anterieure du muſcle accelerateur, leſquelles après avoir paſſé le long de toute la partie laterale de la verge s'arrêtent enfin au prépuce: c'eſt pourquoi quand ces fibres ſe contractent, comme il arrive dans le coït & en urinant, le prépuce ſe retire vers la racine de la verge.

Après avoir donné d'avance la description de ces parties, il est à propos d'examiner d'où il faut maintenant tirer l'origine de la Gonorrhée, quelle est la nature des parties où cette maladie se fixe, & quelle est sa cause efficiente.

CHAPITRE III.

Où l'on fait voir que les prostates, que les vesicules seminaires, & les parties qui sont au-dessus, ne doivent pas être regardées comme le siege originel de la Gonorrhée.

LEs descriptions anatomiques que nous avons données dans le Chapitre précedent, nous portent certainement d'abord à croire, ou que les prostates, ou les vésicules seminaires, sont les parties les mieux disposées à fournir la matiere que l'on voit couler de la Gonorrhée, & qu'il faudroit ainsi les regarder comme le siege de cette maladie, s'il ne s'y rencontroit des difficultez insurmontables, & qui nous éloignent absolument de croire que ces parties en soient la veritable origine.

Car comme de l'aveu de tout le monde cette maladie vient d'une certaine humeur venimeuſe qui ſe communique au malade par la violence d'une cauſe étrangere, il eſt auſſi très-certain que l'on ne ſçauroit jamais bien expliquer par quels moyens cette humeur peut être portée de l'extremité de la verge à des lieux qui ſont ſi éloignez ; d'autant que ce que l'uretre peut admettre de cette humeur ; eu égard à ſon volume ou à ſa viteſſe, doit être d'une très-petite quantité : car il n'y a aucun muſcle, ni aucun battant, ni aucune machine telle qu'elle ſoit, qui puiſſe la lancer de ſi loin.

Joignez à cela que la grandeur des parties dont la contagion eſt formée, auſſi-bien que la viteſſe de ſon tranſport, étant peu conſiderable, il faut neceſſairement que leur mouvement, dont nous ſommes déja convenus, ſoit compté pour rien. Que ſi nous ſuppoſons que la violence de ce mouvement ſoit beaucoup plus augmentée qu'elle ne l'eſt en effet, il n'y auroit pas pour cela moins de difficulté, puiſqu'on ne ſçauroit diſconvenir que le canal par où il faudroit que l'humeur paſſât, devient

toûjours

toûjours plus étroit qu'à l'ordinaire.

Car comme la verge s'endurcit dans ſon érection, & que l'orifice membraneux de l'uretre, qui ſe joignant aux corps caverneux qui ſont déja gonflez, en eſt fort comprimé, il ne peut manquer de devenir plus étroit, cela fait voir très-clairement que le virus eſt veritablement alors preſque interdit de tout commerce.

Cette étroiteſſe de l'uretre eſt certainement plus ſenſible quand la ſemence s'en échape au tems de l'érection.

De plus le gonflement de la ſubſtance nerveuſe & ſpongieuſe reſſerre de plus en plus le canal de l'uretre, d'où il arrive que ſes tuniques ſouffrent de toutes parts une colliſion, & que la membrane fiſtuleuſe qui forme l'interieur de ſes canaux, ſouffre une ſi forte compreſſion, qu'il n'y a aucune ſorte de liqueur pouſſée par un moindre effort, que celui qui chaſſe la ſemence & l'urine, qui puiſſe le traverſer. Comment pourrons-nous donc nous imaginer qu'une liqueur qui n'a aucun mouvement ou dumoins très-foible, peut être introduite dans l'uretre qui eſt violemment comprimé & ſerré de toutes parts?

Que ſi nous convenions que la viru-

lence peut estre portée jusqu'aux prostates & y faire ses impressions, comme quelques-uns s'imaginent, malgré les difficultez que nous venons d'alleguer, il faudroit encore en donnant dans l'opinion de ces gens-là, des forces encore plus puissantes que celles qu'ils font agir pour pousser ce venin jusqu'aux endroits où ils établissent le siege de la maladie.

Car si le sieur Blegni s'accorde avec lui-même, comme nous l'enseignerons dans la suite, pour lors les caroncules qui sont au-devant des vesicules seminaires, seront détruites par cette virulence, avant que la semence en ait pû être corrompuë, ou que le flux ait pû être excité?

Pour ce qui est des prostates, les conduits qui en partent sont si déliez, que l'on ne peut presque les apercevoir ni en sçavoir le nombre. Il seroit donc absolument necessaire à ces corps glanduleux d'un nouveau secours & de nouvelles forces pour le rendre capable d'expulser la virulence : & comme cette humeur viciée ne lui peut pas donner cette force par elle-même, il est évident que la Gonorrhée ne peut venir des

proſtates de quelque maniere que la liqueur qu'ils contiennent ait été alterée.

Loin de cela ſi l'on convient que le flux purulent ne ſe peut faire ſans la conſomption des caroncules qui ſont aux orifices des petits vaiſſeaux ſeminaires, & par l'éroſion des conduits des proſtates, on ne pourroit jamais guerir radicalement cet écoulement, parce qu'il ſeroit impoſſible de réparer ces pertes.

Mais comme l'on ſçait au contraire par experience, que les remedes que l'on employe journellement contre ce mal ont un heureux ſuccès, qu'il ne ſe fait aucune éroſion dans ces parties, nous avons par conſéquent tout lieu de conclure que la Gonorrhée n'a pas ſa ſource dans ces ſortes d'organes. Ainſi l'on a beau ſuppoſer que la virulence peut être portée juſqu'aux proſtates & aux veſicules ſeminaires, elle ne pourra pourtant jamais produire l'effet que les partiſans de cette opinion lui attribuent.

Il y a eu certainement quelques-uns de ceux qui ne croyent pas qu'il ſe faſſe d'éroſion dans la Gonorrhée aux proſtates & aux veſicules ſeminaires, qui ſe ſont imaginez que l'écoulement qui ſe fait dans cette maladie, venoit d'une

certaine efferveſcence ou fermentation fantaſtique qu'ils prétendent ſe faire par le mélange d'une humeur venimeuſe avec la ſemence & la liqueur des proſtates ; mais comme cette hypotheſe repugne très-fort aux deſcriptions anatomiques que nous avons données dans le Chapitre précedent, nous ſommes bien perſuadez que cette efferveſcence ou fermentation prétenduë eſt une pure fiction, & que la Gonorrhée ne lui doit point être attribuée.

Cela étant ainſi on a lieu de conclure que le virus de la Gonorrhée ne vient point des proſtates ni des vaiſſeaux ſeminaires, parce que cette humeur contagieuſe, n'a pas aſſez d'activité pour ſe porter en haut, & que ſes effets ne répondent pas aux efforts avec leſquels on veut la faire agir contre ces organes.

Les preuves que j'en vais apporter en conſéquence confirment ce que nous avons déja ſuffiſamment établi ; & comme j'en ai fait mention ailleurs, il y a quelques années, j'eſpere qu'il me ſera permis de les renouveller dans ce Traité, & d'en rappeller la memoire.

La premiere preuve ſe peut tirer de

certaines excroiſſances que l'on voit très-ſouvent ſe produire dans le cours d'une Gonorrhée : car comme ces tubercules ſont toûjours les ſuites d'un ulcere, il naît par tout une chair élevée & comme incruſtée, & il reſte toûjours quelqu'autre veſtige d'une petite ulceration, qui prouve qu'il y a eu un ulcere dans le même endroit. Auſſi naît-il de ces excroiſſances dans l'uretre, ce qui fait voir à n'en point douter que l'uretre eſt auſſi rongé par l'acrimonie de l'ulcere.

Ce que nous avons dit là-deſſus eſt tellement conforme à l'uſage ordinaire, que nos adverſaires n'en ſçauroient diſconvenir, quoiqu'ils tâchent d'affoiblir la conſequence que nous en tirons : car ſi l'on tombe d'accord qu'il émane auſſi des proſtates une humeur acide ; elle ne cauſeroit pas moins des ulceres & des excroiſſances, que ſi elle étoit ſéparée dans leur voiſinage ; par conſéquent l'experience tirée des ulceres de l'uretre, n'empêche pas que cette humeur acrimonieuſe ne vienne des proſtates.

Mais pour mieux juger de la grande force de cette experience, il faut remarquer ſur-tout, que ces excroiſſances ſe

trouvent toûjours à l'entrée de l'uretre que nous eſtimons être le ſiege de la Gonorrhée, & qu'il eſt très-rare qu'il y en ait aux environs des proſtates.

Que ſi l'on en remarque quelque fois une ou deux auprès des proſtates, cela vient de ce qu'une grande quantité de matiere qui s'y eſt amaſſée, & qui ne trouve pas ſon iſſuë, ſe retire en arriere ou y eſt renvoyée par l'impetuoſité des injections dont on ſe ſert mal à propos; ce que nous venons de dire des excroiſſances confirme donc notre concluſion, & l'ayant jointe aux experiences qui ſuivent, nous établirons une verité inconteſtable.

Notre ſeconde experience ſera tirée des injections dont l'uſage eſt très-commun; car de ce que les injections arreſtent fort ſouvent une Gonorrhée, il il s'enſuit très-certainement que l'injection parvient juſqu'au ſiege de la maladie; ce qui n'arriveroit pas ſi les proſtates ou les parties qui ſont au-deſſus étoient le ſiege du mal.

Or ce dont il faut parfaitement bien ſe reſſouvenir, c'eſt ce que l'anatomie nous a fait obſerver au ſujet de la grande courbure de l'uretre: car ſi nous l'exa-

minons avec attention depuis l'endroit où il se joint au cou de la vessie, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à ce corps qu'on appelle la verge, nous connoîtrons combien il seroit difficile, de si bien pousser quelque injection que ce put être qu'elle pût parvenir jusqu'aux prostates & aux vesicules seminaires.

La racine de l'uretre qui est située dans le bassin de l'hypogastre à la partie posterieure du bas-ventre, s'insinuë ensuite sous l'os pubis, & se joint enfin à la verge. Puis donc que l'uretre tire son origine du bassin de l'hypogastre, il est certain qu'elle ne peut se joindre à la verge sans une très-grande courbure. Ce progrès de l'uretre nous fait donc connoître qu'aucune injection ne peut parvenir jusqu'aux prostates, à moins qu'elle n'y soit portée par un artifice particulier.

Mais assurement quiconque sçait se servir d'une seringue, peut faire injection d'une liqueur qui arrêtera à coup sûr la Gonorrhée. Puis donc que nous voyons cet écoulement suprimé par une injection qui ne peut parvenir au-delà de la verge, il faut tenir pour assuré que la vertu des injections qui guéris-

ſent la maladie auſſi-bien que la maladie même qui eſt guérie par ces remedes, ſont bornées & contenuës dans la verge, & c'eſt ce qu'il a fallu démontrer contre l'opinion commune.

Si nous nous reſſouvenons outre cela qu'à l'ouverture de chaque petit tuyau des proſtates, il y a une petite caroncule en forme de valvule qui interdit tout commerce entre la liqueur injectée, & l'humeur des proſtates, cette conſideration ajoûtera certes une nouvelle force à cette preuve, & la verité éclatera dans toute ſon évidence.

J'ai maintenant une autre preuve à alleguer, qui eſt non-ſeulement très-facile, mais qui réſout auſſi ſans peine la difficulté dont il s'agit.

Il ne faut pour cela que prendre la verge avec la main par le milieu, & appuyer ſur l'uretre en comprimant toûjours juſqu'au gland, & la liqueur purulente en ſera promtement exprimée : mais ſi l'on fait enſuite la même conſtriction commençant au pubis juſqu'au gland, on ne verra ſortir aucune humeur après la premiere compreſſion.

Ce qui fait voir que la ſanie qui ſort par la premiere conſtriction n'eſt pas

pouſſée en devant par la force d'une liqueur qui ſe continuë des proſtates juſqu'au lieu où la premiere compreſſion a commencé. Car ſi l'on ſuppoſe que ce virus ſort des proſtates, tout le canal de l'uretre depuis ſa racine juſqu'au gland ſeroit rempli de cette mauvaiſe humeur, ce qui eſt contraire à cette experience. On n'a donc pas lieu de penſer que la Gonorrhée ait ſa ſource, ni aux proſtates ni dans leur voiſinage.

Quelques-uns oppoſent à cette experience que cette purulence coule auſſi bien de la verge dans l'érection que dans ſa détente, mais qu'on peut croire que dans ſa détente ayant une ſituation déclive, cette humeur coulant pareillement dans un canal declive, la pente de ce canal contribuë à exprimer la liqueur, comme il eſt marqué par l'experience; mais que ſi l'on conſidere l'origine de l'écoulement, rien n'empêche qu'elle ne la tire des proſtates.

Mais comme la ſituation de la verge ne fait rien à la queſtion que nous agitons, nous laiſſons volontiers à nos adverſaires celle qui leur paroîtra la plus favorable à leur opinion.

Car ſi nous ſuppoſons une liqueur

qui coule dans un canal non-ſeulement incliné, ou même dans un canal dirigé en droite ligne; cette liqueur coulera peut-être avec plus de viteſſe dans ſa route déclive, il eſt pourtant neceſſaire en ce cas que la ſource leur fourniſſe ſans ceſſe la matiere de l'écoulement; & qu'elle ſoit continuée dans toute l'étenduë du canal juſqu'à ſa ſortie, parce que les ondes qui ſortent d'un canal ſont continuellement excitées à couler par des eaux qui ſe ſuccedent, juſqu'à ce que l'on parvienne à la ſource.

Quand donc une choſe fondée ſur l'experience ne peut pas être révoquée en doute, la concluſion que nous en avons tirée doit être conforme à la verité, & partant il eſt toûjours certain, qu'aucune liqueur quand on ſerre la verge avec la main ne vient des proſtates, & il réſulte de tout cela que cette maladie n'a point ſa ſource dans les proſtates.

Nous ne craignons pas même d'avoüer qu'il ſe fait ſouvent une diſtillation de quelques gouttes de liqueur qui coulent frequemment long-tems après que le cours d'un grand fleuve eſt arrêté : & comme ces gouttes dépendent des inégalités des petits tuyaux, qui arrêtent

quelque petite portion de la liqueur quand l'impetuosité du flux est beaucoup ralentie ; ainsi dans le cas present l'objection que l'on nous fait ne favorise en rien l'opinion contraire.

Il arrive même, comme on le dira dans la suite, de semblables distillations sur la fin des Gonorrhées ; & cette observation servira beaucoup à nous faire comprendre combien il faut de tems, avant de pouvoir parvenir à la cure parfaite de la maladie.

Outre les preuves que nous avons civant déduites, nous en pourrions alleguer de nouvelles, que nous tirerions de la nature des remedes dont on se sert ordinairement dans le traitement de cette maladie. Car si quelqu'un réflechit sur le bon effet des diuretiques, & sur les dangers où les remedes astringens & les injections jettent souvent les malades, il ne pourra jamais rendre raison pourquoi ceux qui sont atteints de la Gonorrhée, sont soulagez par les diuretiques, & pourquoi les astringens & les injections donnent souvent la verole, s'il croit le siege de la Gonorrhée établi dans les prostates.

Mais il y a déja trop long-tems que

nous inſiſtons ſur cet article. Je laiſſe donc les preuves dont je pourrois augmenter indirectement ce chapitre, de peur de me rendre ennuyeux en voulant trop éclaircir cette difficulté.

Quand le vice de cette contagion ſe répand quelquefois de toutes parts ſur les parties voiſines, je ne fais pas de difficulté d'avoüer que dans le progrès d'une longue Gonorrhée, les proſtates & les véſicules ſéminaires ne puiſſent s'y trouver interreſſez, mais il ne s'enſuit pas pour cela que les uns ni les autres de ces organes ayent été le premier ſiege & l'origine de l'écoulement virulent.

Car il ſe fait ſouvent un flux de Gonorrhée fort ample & fort abondant, pendant que les proſtates & les viſicules ſeminaires reſtent dans leurs integrité; & ſi nous y faiſons toute l'attention neceſſaire, nous ſerons convaincus que le premier ſiege de la Gonorrhée n'eſt pas établi dans ces parties; parce ſi cela étoit, les proſtates & les veſicules ſéminaires devroient être infectées du virus avant qu'il parut aucun écoulement; il eſt pourtant très-probable que ces parties ſont quelquefois affec-

tées quand il ne paroît point d'ulceres dans l'uretre.

Cependant cela n'arrive, que lors que les ulceres de l'uretre ont été renvoyez plus loin par des injections qui n'avoient pû parvenir aux endroits les plus éloignez, mais j'eſtime qu'il y a peu d'exemples de ces évenemens ; & le très-ſçavant Docteur Cyprian, m'a aſſuré après la publication que j'avois faite de ma théorie, qu'il avoit fait là-deſſus pluſieurs experiences, & qu'il avoit toujours trouvé de grands dérangemens dans les uretaires de ceux qui avoient été attaquez de carnoſitez.

Après donc avoir fait voir d'une maniere peut-être un peu trop étenduë, que ni les proſtates ni les vaiſſeaux ſéminaires, non plus que les parties qui ſont au-delà ne ſont point le premier ſiege de la Gonorrhée, il nous reſte à examiner avec application les objections de nos adverſaires, & quel poids elles peuvent donner à leur opinion.

Et comme le ſieur de Blegny eſt entr'autres celuy dont les raiſonnemens frappent d'avantage, il ſuffit de rapporter ce qu'il en dit, afin de ne point entrer dans l'ennuyeuſe réfutation de pluſieurs auteurs.

« Il eſt aiſé de juger, dit-il, parlant » du ſiege des Gonorrhées dans les hom- » mes, que ce ne peut point être chez » eux la veſſie, car ſi cela étoit, elle ſouf- » friroit ou des ulceres qui ſeroient tou- » jours incurables, ou une inflammation » qui dureroit autant que la maladie, » & qui deviendroit la cauſe neceſſai- » re de la ſuppreſſion des urines. Il eſt » encore moins vray-ſemblable que ce » ſoient les teſticules; on ſçait par ex- » perience qu'ils ne pourroient pas être » alterez de la ſorte ſans être doulou- » reux, enflammez, & tumefiez; il n'y » a pas plus d'apparence que ce puiſſe » être tout le corps de la verge, les po- » roſitez, la ſenſibilité, l'uſage & la » ſituation de cette partie la rendent ſi » diſpoſée à la douleur, à l'inflamma- » tion, aux fluxions, à la convulſion, » à la gangrene, qu'elle ne pourroit » être ainſi affligée dans toute ſa ſub- » ſtance ſans ſouffrir tous, ou la plû- » part de ces accidens. »

Mais aprés quelques lignes qui ſont la ſuite de ſon raiſonnement, il concud enfin de cette maniere.

» Il faut donc neceſſairement que ces » petits vaſes qu'on croit être les reſer-

» voirs de la ſemence, ſoient le ſiege
» des Gonorrhées ; en effet on ne peut
» pas douter qu'ils ne ſoient conſidera-
» blement alterez par la matiere véne-
» rienne, quand elle fait ces indiſpo-
» ſitions, puiſqu'ils ne fourniſſent plus
» alors cette humidité qui eſt deſtinée à
» la conſervation de l'uretre, & qu'en
» preſſant l'endroit où ils ſont ſituez,
» l'écoulement s'augmente ſenſible-
» ment. »

» Concluons-donc que dans les hom-
» mes, la matiere venerienne attaque
» particulierement les paraſtates & les
» proſtates, lorſqu'elle fait les Gonor-
» rhées, ce qui vient apparemment de
» ce que les parties ſont poreuſes, &
» par conſéquent plus faciles à pénétrer
» que celles qui leur ſont voiſines. Mais
» que dirai-je à l'égard des femmes qui
» en ſont deſtituées. »

Il ne croit pas que l'humeur viru-
lente s'engendre chez les femmes com-
me chez les hommes, & qu'elle ne peut
pas venir chez elles des teſticules à cau-
ſe du grand éloignement. Au ſurplus il
en exclud le vagin.

» Parce que ſi cette liqueur virulen-
» te ſe mêloit dans le vagin avec l'hu-

» meur groſſiere qui s'y rencontre, ſa » vertu ſeroit bien-tôt éteinte, ou du » moins ſans action, ou expulſée avec » les immondices dont ce conduit eſt » toûjours rempli. »

» Il s'enſuit de tout cela que le ſiege » de la Gonorrhée dans les femmes, » ne peut-être ailleurs que dans la ma- » trice. »

Qu'il nous ſoit donc à preſent permis d'inſiſter un peu ſur cet article, & d'examiner, où nous mene toute la ſuite de cette diſpute.

Si l'on ne peut aſſigner d'autres parties que les proſtates, qui puiſſent donner iſſuë à ce flux virulent, ou à l'occaſion deſquelles ce flux ne peut pas jetter les malades dans un grand danger ni leur porter un grand préjudice, il faudra donc par hazard leur attribuer l'origine de cette maladie : de maniere que ſi nous convenons de toute cette hypoteſe, ſa verité ne ſera néanmoins que conjecturale ; & ſi nous omettons quelqu'autre partie du corps dont il ait été fait mention dans le dénombrement du ſieur de Blegny, il n'eſt pas alors neceſſaire d'avoir recours aux proſtates comme s'ils étoient en quelque façon

le

le ſeul aſyle de la Gonorrhée. Nous tendrons, s'il eſt permis de le dire, auſſitôt les mains vers cette partie, & nous nous y fixerons.

De plus, ſi les proſtates même ne ſont pas moins ſujets à ces terribles inflammations que les autres parties du corps, il eſt certain que les mêmes raiſons qui ont porté cet auteur à ôter cette fonction à d'autres parties, ont dû l'engager à l'ôter à celle-cy.

Mais ſi une ſeule, ou toutes les parties que nos adverſaires excluent, ne laiſſent pas d'être quelquefois ſujettes aux inflammations, ſans néanmoins être expoſées aux dangers que Blegny eſtime incurables, on ne doit pas en ce cas-là leur refuſer le pouvoir de donner un ſiege à la Gonorrhée. Or cet auteur dit en termes très-clairs que la choſe peut arriver.

» Il eſt pourtant vrai, dit-il, que la » Gonorrhée, eſt quelquefois accom» pagnée d'inflammation à la veſſie, » d'une furieuſe fluxion ſur les teſticu» les, & de pluſieurs ulceres dans l'u» retre. »

Toutes ces parties devroient neanmoins être exemptes de ces maux & de

ces peines capitales, ſi l'on s'en rapportoit à ce qui a été dit précedemment.

Après cela, ſi quelqu'un admire encore l'addreſſe du ſieur de Blegny d'avoir établi aux proſtates le ſiege de la Gonorrhée, il meritera qu'on lui donne le titre d'un homme fort poli mais peu prudent, parce que les raiſons qu'il allegue ne ſont pas aſſez ſolides pour être admiſes ni pour entraîner notre ſuffrage.

C'eſt aſſurement une remarque à faire, en conſiderant avec combien de confiance on écarte les teſticules, & avec quelle facilité & tranquilité d'eſprit, on admet les paraſtates ou les épididymes, (qui ſont ſi étroitement attachez aux teſticules que quelques-uns même prétendent qu'ils en ſont parties) pour être le ſiege de la maladie.

Il faut au reſte toûjours ſe bien reſſouvenir que le ſieur de Blegny ne préfere que par bienſéance, & à cauſe de leurs poroſitez, les paraſtates & les proſtates aux autres parties, pour être le ſiege de la Gonorrhée, reconnoiſſant que le virus leur eſt porté d'une façon toute extraordinaire.

Mais pour ne plus parler des proſ-

tates à cauſe de la maniere inexplicable, & tout-à-fait oppoſée aux regles de la méchanique dont le virus y eſt porté, pour être le ſiege & comme l'hoſpice de la Gonorrhée, nous garderons le même ſilence ſur une autre abſurdité que la nature même de ſon hypoteſe rend abſolument inutile & ſuperfluë.

Car que dirons nous des femmes, dit cet auteur, puiſque leurs teſticules ſont très-poreux, & pour cette raiſon très-ſuceptibles de l'impreſſion du virus, cependant il les rejette parce qu'ils ſont trop éloignez. Que n'avoit-il donc recours en cette occaſion à cet admirable moyen, de tranſporter le virus dans un lieu éloigné dont il s'étoit ſi heureuſement ſervi en faveur des proſtates, puiſque la même difficulté demandoit le même appuy?

Ainſi, pour le dire en un mot, je conviens avec le ſieur de Blegny que les proſtates, les paraſtates & les veſicules ſéminaires, ſeroient aſſez aiſément ſupceptibles de la Gonorrhée, quoiqu'il ne leur fut porté qu'une très-petite quantité de virulence, ſi leur ſituation n'étoit point trop éloignée; & c'eſt pour cela que ces parties ne peu-

vent point être, ſelon le ſyſtême du ſieur de Blegny, le ſiege de ces maladies.

Je conviens que les proſtates ne ſont pas à beaucoup-près ſi éloignez que les teſticules des femmes; cependant la diſtance au moins d'un travers de doigt ſans être autant immoderée, que la diſtance de toute la main ſuffit pour empêcher ces parties de recevoir ſi promptement l'impreſſion du virus, & la generation de la maladie.

Enfin pour ne pas ſuivre plus longtemps le ſieur de Blegny à l'occaſion des autres difficultez où il engage ſes lecteurs, en établiſſant dans la matrice le ſiege de la Gonorrhée des femmes. Comme les raiſons qu'il allegue ſont ou douteuſes ou tantôt oppoſées les unes aux autres, & que toute ſon hypoteſe eſt ſi fautive & ſi peu fixe qu'elle ne convient ni à l'un ni à l'autre ſexe, je conclus qu'il ne faut établir le ſiege de la Gonorrhée ni dans les veſicules ſeminaires, ni dans les parties qui ſont encore plus éloignées.

CHAPITRE IV.

Du veritable ſiege de la Gonorrhée dans les deux ſexes, des cauſes de la matiere qu'elle fournit, & de ſa quantité.

IL y a pluſieurs raiſons tirées de celles qui nous font connoître que les proſtates ne ſont pas le véritable ſiege de la maladie, ſelon l'opinion commune, & qui nous font auſſi juger que la Gonorrhée attaque ſeule l'uretre, & qu'elle en eſt le véritable ſiege.

Si la Gonorrhée avoit ſon origine dans les proſtates, ne faudroit-il pas que l'uretre dans toute ſa continuité, fut remplie de la matiere purulente, avant qu'elle put ſans ceſſe couler par la verge ? Comment l'injection pourroit-elle arrêter l'écoulement de cette matiere, puiſqu'elle ne ſçauroit parvenir juſqu'aux proſtates & aux véſicules ſéminales ? Quand il y a donc quelque partie de la verge où l'on ne trouve pas de cette matiere purulente, & qu'elle eſt arrêtée par les injections, il faut,

dis-je, qu'il n'y ait que l'extrémité de la verge qui ſoit affectée.

La probabilité de cette idée ſe confirme, lorſqu'on refléchit ſur la facilité avec laquelle le virus de la Gonorrhée s'inſinuë à l'extremité & proche le gland de la verge ; de ſorte que ſi cet endroit de la verge peut fournir la matiere d'un ſi grand écoulement, il n'y a point de doute que c'eſt en cet endroit qu'il faut établir le ſiege de la maladie.

Si l'on ſe reſſouvient de ce que nous avons déja dit de la dureté du gland, il eſt très-aiſé de concevoir avec combien de facilité le virus ſe peut introduire à l'entrée de la verge : car nous avons obſervé que l'uretre continuë dans ſon uniformité juſqu'au gland, avec lequel elle ſe confond & s'évanoüit. Or comme la ſtructure du gland nous a fait connoître qu'il eſt plus ſerré & plus compacte que le reſte de la verge, & qu'il ſe gonfle plus difficilement, nous remarquons auſſi que le conduit qui parcourt le gland au lieu & place de l'uretre, eſt un peu plus relâché & plus dilaté que l'uretre même, ce qui fait que les particules virulentes peuvent ſe gliſſer plus aiſément dans ce conduit

que dans l'uretre, quoique l'on ſuppoſe que l'uretre approche plus qu'elle ne fait de l'extremité de la verge.

Enfin, comme cet endroit où le virus fait ſa premiere & plus forte impreſſion, ſe trouve entierement conforme à toutes les experiences qui ont eſté ci-devant alleguées; il ne faut pas douter, qu'un peu avant que l'uretre ſe confonde avec le gland, eſt l'endroit où la Gonorrhée a ſon ſiege. Cette verité s'éclaircira de plus en plus, en examinant avec attention les accidens qui accompagnent cette maladie, ou qui lui ſuccedent dans la ſuite de cette diſſertation.

Le ſiege de la Gonorrhée étant ainſi établi, il faut à préſent tâcher de découvrir comment il s'eſt pû faire que cette ſource, dont les ruiſſeaux ont été juſqu'icy peu connus, ait fourni une auſſi grande quantité de matiere que l'on en voit ſortir pendant le long cours d'une Gonorrhée. La ſemence que les anciens ont regardez, & que pluſieurs medecins modernes regardent encore comme la matiere de cet écoulement n'y ſuffiroit pas, comme nous en ſommes déja convenus.

Il eſt donc à propos de voir s'il ſe

fait en ces endroits quelqu'amas de pus qui puiſſe devenir contagieux, ou ſi des humeurs naturellement ſéparées & retenuës dans ces endroits y ſont viciées, & ſe convertiſſent dans la matiere que fournit la Gonorrhée, comme on peut prévoir que cela arrive.

Que ſi l'on découvre que l'un ou l'autre de ces deux effets ayent quelque réalité, il ne faut point heſiter à croire que c'eſt de-là que procede la matiere de la Gonorrhée.

Une choſe dont tout le monde convient, que le vrai pus ne ſe peut aſſembler & ſe reſerver que dans les muſcles & dans les parties muſculeuſes, & que plus une partie eſt éloignée de la nature muſculeuſe, & moins elle eſt diſpoſée à former du pus, particulierement lorſque l'on n'y apperçoit point de graiſſe; qu'il eſt plus rare de rencontrer une matiere putride dans les membranes qu'un véritable pus; & que la matiere qui eſt formée dans les glandes, ſoit qu'elle ſoit reſervée dans un kiſte, ou qu'elle ſoit répanduë ſur les parties voiſines, ne doit paſſer que pour un pus imparfait.

Or comme dans toute l'étenduë du canal

canal interieur de l'uretre, on n'apperçoit rien qui approche plus de la nature du muſcle que les vaiſſeaux ſanguins, il eſt clair qu'il ne ſe peut aſſembler qu'une très-petite quantité de pus dans l'uretre, & que ſon écoulement ne doit pas être attribué à ce canal.

Mais il paroîtra quelque choſe de plus ſenſible, ſi l'on ſe reſſouvient de ce que nous avons dit des muſcles de la verge. Joint à ce que la conſequence que nous en tirerons ſera commune au ſexe feminin; parce que les muſcles du vagin ont une ſituation paralelle au vagin même, & que cette ſituation ne ſert qu'à l'étreſſir, & à luy faire prendre ſon reſſort, après que ſa vertu interieure de conſtriction & d'extenſion a ceſſé d'agir.

Or ce muſcle ne peut pas fournir une ſuffiſante quantité de pus, étant inſeré à la ſurface exterieure du vagin, comme nous l'avons fait voir ci-deſſus. De plus, ce qui precede l'écoulement, ne s'accorde pas avec la nature du pus. Car la Gonorrhée paroît dans l'eſpace de deux ou trois jours après en avoir fait la conqueſte, & le pus ne peut pas ſe former ſi promptement, ſi l'on con-

ſidere ſur tout la grande quantité qu'il en ſort quelquefois.

Joint encore que cet écoulement ſe fait non ſeulement plûtôt que ne le peut fournir un ulcere précedemment formé, mais auſſi que nous n'avons pas de raiſon qui nous faſſe connoître la cauſe du ſoupçon que nous pourrions avoir, qu'une inflammation prématurée put cauſer un ſemblable écoulement.

Car ſuppoſé, qu'il arrive une inflammation au cou de la veſſie, aux proſtates ou au conduit urinaire, il arrivera naturellement au malade d'avoir de fréquentes envies d'uriner, & une douleur très-vive en urinant, comme il a coutume d'arriver en ces occaſions, par exemple, lorſqu'on a fait uſage des cantharides; au lieu qu'un écoulement de matiere que l'on ſuppoſe cauſé par une inflammation, continuë ſeulement pendant deux ou trois jours ſans douleur ou ardeur d'urine; & ce ſeroit contre l'experience qu'une inflammation fut toûjours ſuivie d'écoulement. Ainſi tout ulcere ou inflammation qui arrive durant le cours de la Gonorrhée, ne produit pas l'acrimonie du mal, mais au coutraire, le mal eſt cauſé par l'acrimonie de l'humeur.

Toutes ces raiſons auront encore plus de poids ſi nous les comparons avec une autre affection, qui accompagne l'ulcere virulent : car quand un ulcere commence à faire ſon impreſſion, il cauſe toûjours des ſymptômes plus fâcheux & plus violens ; au contraire la matiere de la Gonorrhée paroît d'abord douce & traitable, & dans ſon commencement, comme nous l'avons déja remarqué, elle ne paroît pas fort corrompuë.

Ainſi comme la matiere de la Gonorrhée n'a pas beaucoup de conformité avec celle de l'ulcere, il n'y auroit pas de prudence à vouloir mettre la Gonorrhée ou rang des ulceres.

Quoique ces deux ſources de la Gonorrhée les plus ordinaires, auſquelles tous les medecins qui ont traité de cette maladie, ont coutume d'avoir recours comme à des ancres ſacrées dont ils doivent tout attendre, ſoient refutées & abſolument rejettées, & quoique toute notre attention tende à ne pas admettre un faux ſiege du mal pour le veritable : car en adoptant une fauſſe opinion, ce ne ſeroit pas le moyen de parvenir à la parfaite connoiſſance de la maladie, & à la meilleure méthode de

la guérir. Il faut donc à préſent examiner ſérieuſement s'il ſe trouve dans tous ces endroits-là quelque lieu particulier, où ſe faſſe la ſéparation d'une liqueur qui puiſſe eſtre corrompuë par une violence propre à ſe convertir en Gonorrhée.

Et pour y mieux réuſſir, il eſt bon de ſe remettre en memoire ce que nous avons ci-devant accordé, que differens petits vaiſſeaux ſe trouvent dans l'uretre qui y charient une liqueur blanche & viſqueuſe, qui ſert à adoucir l'acrimonie de la ſemence & de l'urine. Or ſi la cauſe efficiente de la Gonorrhée peut augmenter ou diminuer la quantité de cette humeur, ou changer ſa couleur, on pourra par ce moyen mettre ſous les yeux du lecteur tous les ſymptômes de la maladie.

Et afin que nous faſſions là-deſſus une plus ſérieuſe réflexion, revenons directement à la nature de la Gonorrhée, & ne nous arrêtons pas dans un ſeul endroit, ſuivant la coutume des gens lâches & imprudens, dans la fauſſe crainte de ne pouvoir atteindre à rien de mieux, car on ne peut tenir l'eſprit dans une geſne plus nuiſible.

Nous rendrons au contraire cette hypotheſe plus conforme à la verité, ſi nous nous mettons dans l'eſprit que l'épaiſſeur, la couleur, & la quantité de cette liqueur ſe preſentent aux ſens de la même maniere qu'auparavant, & que la malignité en eſt ou entierement enlevée, ou du moins adoucie de la même maniere.

Au ſurplus la Gonorrhée des femmes ſe peut fort bien tirer des mêmes cauſes & expliquer ſur les mêmes fondemens, ce que nous ne pouvons pas faire en ſuivant une autre hypoteſe : ce qui nous fait connoître encore le merveilleux accord qu'il y a entre tous les effets des cauſes naturelles, au moyen de quoi des operations d'une même eſpece qui ſe font en differens tems & en differens lieux, (en agiſſant ſeulement avec prudence, ſelon ces differens lieux,) ſont accomplies en ſuivant les mêmes regles.

On conçoit manifeſtement la cauſe de tous ces effets, ſi l'on ſe ſouvient, comme nous l'avons dit, que le vagin & l'uretre ſont également pourvûs de pluſieurs de ces petits conduits.

Certes ces canaux du vagin ont été

plûtôt connus que les autres, & on leur a toûjours donné le nom de lacunes, & nous emploirons volontiers ce nom dans la ſuite, de quelque maniere que l'un ou l'autre vienne ſous notre conſideration, parce que les conduits qui portent ce nom concourent de la même maniere à exciter les mêmes accidens dans les deux ſexes, & à fournir la matiere de la Gonorrhée.

Il n'y a dans cette hypotheſe qu'une ſeule difficulté qui conſiſte à ſçavoir comment de ſi petites glandes & ſi déliées, peuvent fournir la quantité de matiere qui s'écoule dans la Gonorrhée, & comment cette liqueur que la nature fournit en ſi petite quantité à un homme ſain, s'augmente ſi fort dans un malade.

Pour réſoudre cette difficulté, il faut obſerver que l'on trouve dans l'œconomie du corps de certaines glandes, qui ne ſe déchargent pas ſeulement de la liqueur qu'elles ſéparent du ſang, mais qui en conſervent encore d'autres qui eſt enfermée dans un kiſte ou dans une capſule particuliere deſtinée à cet effet, d'où elle s'échape quand l'occaſion le demande : & qu'il y a encore

d'autres glandes d'où ſortent des conduits excretoires, qui par leurs prodigues orifices verſent ſans ceſſe la liqueur qu'elles ſéparent continuellement.

On met dans la premiere claſſe de ces glandes les proſtates, les teſticules, & les glandes qui influent dans les veſicules ſeminales; dans la ſeconde claſſe les glandes milliaires de la peau, celles du vagin, dont les conduits excreteurs s'appellent lacunes, & celles qui ſont éparſes dans l'uretre des hommes.

Il s'enſuit de-là que ſi deux glandes, ſçavoir une de chaque claſſe, fourniſſent en des certains temps, égaux & déterminez, une égale quantité de liquides, il faut que la quantité de l'une ſurpaſſe de beaucoup celle de l'autre.

Mais au moindre excès que l'on peut faire, ſi l'on ſuppoſe la quantité de la matiere preſqu'égale, elle ſera certainement égale à la quantité de la liqueur qui aura été ſéparée dans cet intervalle, & dépoſée dans les glandes. Et quoique cet excès ſoit eſtimé peu de choſe, cependant la difference qu'il y a entre leur grandeur ſera beaucoup augmentée, ſi la glande qui a la faculté de re-

tenir, peut contenir le double, le triple, ou le quadruple de liqueur, au-delà de celle qu'une autre glande en pourra évacuer par un ſeul effort : ce qui fait qu'entre les grandeurs de ces glandes on peut aſſigner telle proportion que l'on veut, quoique la liqueur ſéparée dans le temps marqué, ſoit préciſément en même quantité dans les deux glandes.

C'eſt pour cela que bien que les glandes que l'on donne à l'uretre & au vagin ſoient d'une ſi extrême petiteſſe qu'elles échapent même à la vûë ; elles peuvent neanmoins ſéparer dans un temps reglé une auſſi grande quantité de liqueur que peuvent faire les proſtates & les teſticules joints enſemble.

Mais afin que cela ſoit mieux entendus, qu'il me ſoit permis de ſuppoſer que les glandes auſquelles les lacunes tiennent lieu de conduits excreteurs, ſeparent ſans interruption dans l'eſpace d'une minute un demi grain de liqueur. De cette maniere il y en aura dans une heure trente grains de ſeparez, & dans vingt-quatre heures ou dans l'eſpace d'un jour, il y en aura douze drachmes ou une demie once, & cette quantité

ſera plus grande que celle qui ſera continuellement fournie aux proſtates, aux teſticules & aux veſicules ſeminales dans un moyen eſpace de temps.

Il eſt donc certain par cette ſupputation que les glandes de l'uretre & du vagin peuvent juridiquement eſtre regardées comme les ſources de ces grands écoulemens que l'on voit ſe faire dans le cours d'une Gonorrhée; parce qu'elles ont les mêmes conditions que les proſtates, les teſticules, & toutes les glandes les plus viſibles peuvent s'attribuer.

On pourra peut-être inſiſter contre ce que je viens d'avancer & demander comment il ſe peut faire que dans les glandes de l'uretre & du vagin pendant le cours d'une Gonorrhée, la liqueur qu'elles fourniſſent ſoit ſi fort augmentée contre l'ordre naturel ? Mais on peut faire la même difficulté à ceux qui aſſignent aux proſtates le ſiege de la Gonorrhée, qu'à nous autres qui l'établiſſons dans l'uretre & dans le vagin.

Car nous avons cy-devant démontré que le grand écoulement de la Gonorrhée comparé aux humeurs qui ſont ſeparées par les proſtates avec celles

qui le ſont par les lacunes, ſont à raiſon de la quantité, du moins en égale proportion, ſi la quantité n'eſt peut-être pas plus grande de la part des lacunes; & pour le dire en un mot, en quelqu'endroit qu'on mette le ſiege de cet écoulement, cette difficulté ſubſiſtera toûjours, & ne ſera jamais levée, à moins que nous n'ayons auparavant fait comprendre les moyens par leſquels la liqueur ſéparée par une glande peut être augmentée de cette admirable maniere, & avec un tel excès.

L'économie animale nous fait très-certainement entendre que ſi une glande, ou quelque conduit excretoire ſont irritez par quelque cauſe que ce ſoit, la liqueur qui eſt expulſée par cette irritation, ſe produira avec d'autant plus d'abondance que la force dont elle ſera irritée, ſera plus active & plus vigoureuſe.

On ſçait par experience que ſi l'on applique ſur quelque partie du corps la poudre de cantarides, il s'éleve d'abord une puſtule ſur la peau, & que la force de l'irritation tire des glandes une quantité de ſéroſité beaucoup plus abondante qu'il n'en ſort par la tranſpiration.

Il arrive ſouvent que les petites particules de cette poudre que le vehicule du ſang peut porter vers la veſſie, & les parties genitales par leur irritation inflammatoire, excitent en ces endroits de grandes inflammations des ardeurs extrêmes des priapiſmes & des ſuppreſſions d'urine très-vehementes. Et je ne doute pas que ſi l'on mettoit cette poudre ſur l'uretre ou ſur le vagin, elle n'y causât de grandes inflammations & & des ulceres, & qu'il n'en ſortit beaucoup d'humeurs ſemblables à celles de la Gonorrhée ; & que ſi ces humeurs n'étoient peut-être pas ſi acres & ſi malignes que celle de la Gonorhée, leur écoulement ne dureroit peut-être pas moins.

Puis donc que le virus dont nous parlons, eſt empreint d'un certain eſprit acre & penetrant, pourquoi en irritant les glandes de l'uretre & du vagin n'y excitera-t-il pas des inflammations & des ulceres ? Pourquoi n'y attirera-t-il pas par une force à peu près ſemblable à celle des cantarides, une quantité d'humeurs propre à fournir l'écoulement de la Gonorrhée ?

De plus, nous ſçavons avec certitu-

de que le venin ſubtil de la Gonorrhée s'agite encore avec plus de violence, & qu'étant calmé & comme aſſoupi, il ſe reveille quelquefois ſoudainement, & ſe gonfle de nouveau & qu'il peut ſe convertir. Enfin, l'humeur glanduleuſe, en y introduiſant une dépravation encore plus fâcheuſe & plus maligne que celle que peuvent produire les cantharides.

Si l'on ajoûte à tout cela, le nombre incroyable des glandes de l'uretre & du vagin, leurs conduits ſans nombre la brieveté & la largeur de leurs excreteurs; on expliquera encore plus clairement l'abondance & la durée du flux de la Gonorrhée. Examinant donc, & peſant toutes ces choſes avec un eſprit tranquile, je ne doute pas qu'on ne convienne que toute la quantité de matiere, telle qu'on puiſſe l'obſerver dans la plus longue Gonorrhée, peut proceder des glandes de l'uretre & du vagin en y joignant l'aiguillon du virus.

Corollaire premier.

Par tous les raiſonnemens precedens, nous avons donné une ſolution facile

à l'experience du ſieur de Blegny, qui rapporte que quelques femmes ont gagné du mal ſans avoir fait au tems du coït l'éjaculation d'aucune ſemence. Et cet exemple renverſe de fond en comble ſa propre hypotheſe & celle de tous ſes ſectateurs : au lieu qu'il eſt facile d'expliquer ce Phenomene, en admettant la théorie que nous venons de donner ſur le ſiege & ſur la matiere de la Gonorrhée.

Second Corollaire.

Au ſurplus, notre opinion, ne nous oblige point à établir la Gonorrhée des femmes dans la matrice. Au contraire, il n'y a aucun de nos adverſaires, qui pour l'explication du phénomene que fourniſſent les deux exemples du même genre ci-devant alleguez, n'admette deux hypotheſes ; cela étant, ils ne ſatisferoient pas aux ſymptômes qui regardent la Gonorrhée des femmes ; comme on en peut juger très-pertinement de ce qui a été dit dans le préſent chapitre & dans le précedent.

Il y en a pourtant quelques-uns, qui n'étant pas informez des exemples que

nous avons ci-devant tirez de la pratique, & des maximes qui ne ſont fondées que ſur la théorie que nous avons alleguée, auront beaucoup de peine à ſe perſuader que la quantité d'une liqueur puiſſe être augmentée du centiéme & du milliéme, par la ſeule irritation des glandes & de leurs conduits excreteurs.

Mais ſi ces gens ſont des ignorans craſſes, & qu'ils ne ſoient initiez dans aucuns principes, ils doivent neceſſairement être convaincus à cet égard par les raiſons que nous avons ci-devant alleguées, pour peu qu'ils ſe reſſouviennent de ce qui arrivent aux femmes qui ont des fleurs blanches, & qu'ils comparent la quantité de la liqueur que l'on a coutume de rencontrer dans le vagin des femmes, avec l'incroyable quantité du flux que fournit cette maladie.

Or tout le monde convient que ce flux exceſſif ne vient que de la mauvaiſe diſpoſition du corps, & que les diverſes couleurs de la matiere de ce flux reſſemblent tellement à celle de la Gonorrhée, qu'il faut être bien routiné dans la pratique medecinale pour les pouvoir diſtinguer. Ainſi la grande quantité

d'humeurs qui s'évacuent dans les fleurs blanches, concourent également à mieux expliquer le flux de la Gonorrhée dans les femmes & même dans les hommes.

Toutes les difficultez qui se rencontrent dans l'explication de la Gonorrhée, sont par-là facilement levées en peu de paroles, & ces symptômes sont faciles à entendre pour peu qu'on se livre à notre hypothese qui tombe même sous les sens. De maniere que toute la diligence & l'attention que l'on apportera dans la suite à rassembler des faits, & à rapporter à notre hypothese tous les symptômes que l'on observe ou dans l'augmentation du mal, ou dans son declin, ne tendront à d'autre fin qu'à éclaircir la verité.

Mais avant de mettre ce projet en execution, & que nous parcourions dans le détail tous les principes qui ont été posez en general, les lecteurs, comme je crois, ne désaprouveront pas, que je rapporte quelque chose de ce que les anciens ont pensé de l'origine de la verole & de la Gonorrhée. J'emploirai pour cela les propres termes de Fernel, qui rapporte leurs sentimens avec son élegance ordinaire.

« La vapeur ou l'eſprit qui rampe » interieurement dans le conduit cave » de la verge, (car il n'eſt pas croya- » ble qu'il s'y porte quelqu'humeur,) » corrompt le ſang de la veine cave & » l'eſprit de la grande artere. Pour » lors il ſe forme un bubon dans laiſne: » & la Gonorrhée ſe montre enſuite » lorſque les vaiſſeaux ſpermatiques » & les reins ont été affectez, ce qui » donne lieu à un flux virulent, très-ſale » & très-honteux. »

CHAPITRE V.

Où l'on fait voir qu'une matiere acre communiquée d'un ſexe à l'autre, donne naiſſance à la Gonorrhée.

NOus donnerons un éclairciſſement conſiderable à la nature de l'acrimonie qui cauſe la Gonorrhée, auſſi-bien qu'aux effets incroyables de la nature qui tombent ſous nos yeux, ſi nous comparons cette acrimonie avec d'autres humeurs imbuës de la même qualité, ſoit que ces humeurs ſoient naturellement dans le corps, ou qu'elles

y ayent été introduites par une mixtion artificielle.

Si donc on vient à mêler du virus de la Gonorrhée avec la teinture de violete ou avec le suc de tournesol, le dernier mélange prendra aussi-tôt la couleur de cuivre, & la premiere mixtion sera d'un rouge un peu plus clair ; & comme tout esprit acide a coutume de rougir ces deux sortes de liqueurs, il s'ensuit que la matiere que fournit la Gonorrhée, est chargée d'un sel acide & corrosif.

Mais comme l'experience nous fait souvent connoître, que ce virus (bien qu'en plus grande quantité qu'il n'est necessaire pour produire un chancre venerien, & plus abondant encore qu'il n'en faut pour causer une Gonorrhée) ce virus, dis-je, appliqué sur la verge, ni excite, ni pustule, ni le moindre ulcere, & n'y cause point les irritations ordinaires des acides, & qu'il ne fait aucune impression sur la substance délicate du gland, dans certains hommes qui l'ont toûjours découvert, pendant que ceux qui ne le découvrent qu'au tems du coït sont très-sujets à contracter des ulceres chancreux.

Il est donc aisé d'inferer de là que cet

ulcere chancreux n'eſt pas également excité dans ces deux glandes, dont la ſubſtance eſt ſemblable, mais dont la diſpoſition de la peau eſt differente, qu'il agit neanmoins avec tant de force, qu'il ulcere auſſi-bien la peau que le feu même, & l'eau forte ont coutume de faire, & la rendent rugueuſe & ſeche à la maniere d'un charbon brûlé.

Or tout [illegible] que quelque partie [illegible] cule par l'oppoſition [illegible] vitriol, du beure d'antimoine, de la pierre infernale, ou de quelqu'autre medicament cauſtique, eſt preſque auſſi-tôt brûlée de la même maniere, je ne diſconviendrai pas que le virus de la Gonorrhée ne ſoit bien moins acre que ces medicamens, mais il les ſurpaſſe en ce qu'il acquiert de nouvelles forces étant mêlé avec une humeur capable d'augmenter en lui cette qualité malfaiſante.

Au contraire nous ſçavons certainement que cette matiere contagieuſe étant comparée avec toutes les autres liqueurs de cette eſpece que l'on ait jamais trouvées dans le corps humain, eſt plus corroſive qu'aucune autre, la ſanie très-acre qui ſort des ulceres ſcor-

butiques, ou d'un herpes milliaire, ou d'un cancer ulceré, ou des ulceres phagedeniques & chironiens, appliquée en quantité ſur les parties du corps les plus délicates n'y cauſe pas le moindre ulcere, ni même la moindre puſtule.

On peut de ce que nous avons déja dit connoître la nature de cette acrimonie, qui ſera encore plus ſenſible quand nous y aurons joint l'hiſtoire de tous les accidens qui [illegible]. Il faut à preſent examiner [illegible] acide qui acquiert en [illegible] forces de plus en plus vigoureuſes, & qui dépravant tous les ſucs du corps, emporte quelquefois la vie, avant qu'il ſoit lui-meſme réduit à ſon dernier état, & qu'il ſoit parvenu à ſon dernier periode.

Nous inſiſterons un peu davantage ſur la maniere dont le virus ſe montre à ſa naiſſance, & comment il cauſe la Gonorrhée avec toute la ſuite de ſes accidens, parce que ce dénouëment entre dans notre deſſein.

L'action pernicieuſe de la liqueur acide conſiſte principalement en ce qu'elle agace ſans ceſſe les vaiſſeaux du corps où elle s'arrête par une violente contraction; & lorſque ces vaiſſeaux, ou

par leur élaſticité naturelle, ou par la rapidité du mouvement des liqueurs qu'ils contiennent, ſont plus ou moins rétablis dans leur integrité naturelle, ils laiſſent couler ſans ceſſe plus abondamment les humeurs qu'ils ſeparent ou qu'ils contiennent, ainſi les petites ouvertures des canaux excreteurs, & les conduits mêmes des lacunes, excités par l'aiguillon de l'eſprit contagieux, pouſſent en avant la liqueur qui ſort de ces conduits avec une impetuoſité proportionnée, toutes choſes étant égales, à l'aiguillon qui les fait agir.

C'eſt de là que nous devons tirer avec avantage la raiſon de tout ce qui peut arriver dans le cours d'une Gonorrhée ſoit prudemment, ſoit indoctement ſupprimée : parce que l'humeur contagieuſe étant ce qu'elle eſt, & étant appliquée au vaiſſeau qui la contient par la force de l'aiguillon qui la fait agir, & étant moins aperçûë par le tact que la ſubſtance de la glande, on ne peut douter que le virus qui produit la Gonorrhée ne ſoit en bien moindre quantité, que celui qui donne naiſſance à l'ulcere chancreux : enſorte que la quantité du venin qui forme la Gonorrhée ne peſe

peut-être pas la millieme partie d'un grain. Car ſi l'on peut faire quelque comparaiſon entre la matiere du chancre & de la Gonorrhée, il réſulte de ce qui a été dit précedemment qu'il n'y aura pas de quoi former une Gonorrhée.

Il eſt évident par mon hypotheſe que le chancre formé & aſſemblé dans l'interieur eſt en état de réprimer le flux de la Gonorrhée, & d'empêcher qu'il ne ſe montre au dehors, & qu'encore que l'experience ait très-ſouvent juſtifié ce que nous avançons ſur cet article, pluſieurs y ont pourtant été trompez, au grand danger du malade, & au deshonneur du Medecin.

C'eſt pourquoi j'eſtime qu'il eſt fort neceſſaire de rapporter un exemple de cette nature qui eſt fort convenable à ma diſſertation, exemple qui étant gouté avec un eſprit attentif & judicieux, ſervira beaucoup à faire bien connoître les accidens de la maladie, & à mieux entendre la bonne maniere de la guérir.

Le chancre dont nous allons parler ſe manifeſta à la racine du gland ayant dans ſon commencement une très-petite étenduë, & comme il n'y avoit au-

eun ſoupçon de Gonorrhée, il ſe paſſa pluſieurs jours ſans que l'on s'adreſſât au Medecin: & quoique ce chancre à cauſe de ſa petiteſſe promit une promte gueriſon, il ne ceda pourtant pas à mon onguent comme faiſoient d'autres chancres plus conſiderables, mais il s'étendit de tous côtez, & ſe communiqua de toutes parts aux parties voiſines.

Sur de ſi mauvais indices, il me vint auſſi-tôt en penſée que le virus gagnoit l'uretre dans toute ſon étenduë, & qu'une Gonorrhée ne tarderoit pas à ſe déclarer quand le chancre ſeroit ouvert. Je fis donc prendre au plûtôt des remedes interieurs au malade, leſquels après avoir heureuſement arrêté la corroſion du virus, trois ſemaines s'étant écoulées aprés le coït impur, firent paroître la Gonorrhée.

Il eſt encore à remarquer, que le flux ne s'augmenta pas peu à peu comme il fait d'ordinaire, mais qu'il coula dabord avec abondance, comme quand la Gonorrhée récidive lorſquelle a été arrêtée par des remedes aſtringens, rendant deux cuillerées de pus en douze heures, d'où il paroît clairement que l'humeur des glandes odorantes, avoit été cor-

rompuë & ſeparée trop abondamment ; mais que le reſte de l'humeur ne pouvoit s'échaper juſqu'à ce que l'eſcharre du chancre qui l'avoit réprimée fut enlevé.

Ayant fortuitement communiqué la choſe à un de mes amis très-verſé dans le traitement des maux veneriens, il me dit qu'il avoit eu dans ſa pratique pluſieurs exemples ſemblables, dont la raiſon ne lui avoit pas été connuë. Il m'en cita un entr'autres qui me paroît d'une grande conſideration que je joindrai au précedent d'autant plus volontiers que le Medecin & le malade en ont été contens.

Notre ami ayant été appellé pour traiter un malade de la verole, il ſçavoit qu'on lui avoit auparavant arrêté une Gonorrhée par des purgatifs joints à des aſtringens en petite quantité, que le flux avoit été en peu de tems bien arrêté, mais que ſept ſemaines après il étoit revenu de plus belle. Ce flux recidivé ayant été réprimé par les mêmes remedes avoit paru guéri pendant un mois, mais après avoir paru pour la troiſiéme fois, il avoit été arreté : incontinent après cette ſuppreſſion il parut au malade une

exoſtoſe ſur le front qui fut applanie par le retour de la Gonorrhée, qui ſe trouva encore arrêtée par les mêmes remedes, & reſta dans cet état pendant quelque mois, juſqu'à ce qu'enfin elle ſe convertit dans une vraie & legitime verole.

Ni le Medecin du malade ni moi ne trouverent rien à reprendre ſur la curation de la Gonorrhée, non plus qu'à imputer ſes frequentes recidives à quelque omiſſion qui eut été faite dans ſon traitement; de ſorte qu'ils furent l'un & l'autre fort étonnez de ce que la verole paroiſſoit ſi promptement, outre que dans ces frequentes recidives qui donnent lieu à de longs écoulemens, la Gonorrhée perd d'ordinaire toute ſa force & toute ſa malignité. Il étoit donc encore plus merveilleux de voir ſucceder la verole à un flux qui avoit paru à tant de repriſes & qui avoit duré ſi long-tems, ſi la prudence des Medecins n'avoit pas été reprehenſible.

Mais nous ceſſerons bien-tôt d'admirer ce qui nous paroiſſoit auparavant ſi merveilleux, en ſuppoſant qu'il y avoit un chancre caché dans l'uretre : car la malignité de cet ulcere chancreux ne pouvoit pas être détruite ni adoucie par les

les remedes dont on vient de parler, ni par ceux dont nous parlerons encore, & le flux ne pouvoit non plus être arrêté par ces moyens : car s'il reſte la moindre petite particule du virus qui n'ait pas été enlevée, elle attaque les parties voiſines & ſe les aſſocie, & gâte enfin toute la maſſe des humeurs.

Lorſque le flux de la Gonorrhée s'arrête, & que l'on ceſſe d'uſer des remedes, le chancre recommence à faire ſon progrès, & reprenant de nouvelles forces, ſe tourne en Gonorrhée, laquelle étant reprimée par les remedes ci-devant énoncez, reprend enſuite ſon cours, juſqu'à ce que le mal ait été radicalement détruit, & que ſa gueriſon ſoit parfaite, ou que ſa malignité étant augmentée il produiſe une verole bien caracteriſée.

La diſſipation de l'exoſtoſe quand la Gonorrhée reprenoit ſon cours, eſt ſans doute une choſe admirable, cependant il eſt aſſez facile d'en donner l'explication ſi l'on a bien compris les choſes qui ont été dites ci-devant dans le ſecond Chapitre de ce Traité. Alexandre Trajan Petrone a eu quelque idée de ce que nous diſons, lorſqu'étant prêt de don-

ner la cure de la Gonorrhée, qui a reſiſté aux purgatifs & aux autres remedes, il ajoûte :

» Souvent, dit-il, il lui arrive de pré» ſerver le reſte du corps de l'atteinte » de la verole.

Mais comme cette irritation fait continuellement agir ſes aiguillons, il faut auſſi qu'elle produiſe ſes effets ſans relâche.

De là vient que durant le jour & pendant la nuit, en quelque état que le corps ſoit, il ſe fait un continuel épanchement de cette matiere. Il eſt auſſi très-fort à remarquer que cette liqueur ne ſe montre guere avant qu'il ſe forme quelque ulcere, & quelle eſt auſſi beaucoup plus blanchâtre & plus viſqueuſe que l'ulcere même, comme nous l'avons déja inſinué: ce qui fait évidemment concevoir que cette liqueur blanche & viſqueuſe qui paroit ſi-tôt au dehors, n'eſt autre choſe que l'humeur des lacunes qui n'eſt pas autrement virulente & peu chargé d'eſprit acide.

Cette premiere maladie bien que fort ordinaire ne peut pourtant pas être bien entenduë en ſuivant les précedentes hypotheſes : car ſi tous les ſymptomes de

la Gonorrhée pouvoient s'entendre en ſuppoſant le ſiege de la maladie aux veſicules ſeminaires, perſonne cependant ne conviendra que l'écoulement puiſſe ſe faire avant que la ſemence ou la liqueur des proſtates ſoit corrompuë.

Mais ſi la corruption de ces matieres eſt ſuppoſée faite au même endroit, il faudroit que la liqueur conſervât la même couleur jaune ou verte dont elle auroit été teinte à l'endroit de ſa corruption, ce qui eſt contraire à l'experience. De plus ſi cette matiere corrompuë étoit formée d'un vrai pus, il faudroit qu'elle eut dés ſon commencement ſes plus mauvaiſes qualitez, manifeſtées par la couleur jaune ou verte, ce qui n'arrive pas : & comme l'explication de ce ſymptome eſt très-facile, ſelon notre hypotheſe, notre opinion tire de là une nouvelle preuve de ſa ſolidité.

La liqueur qui eſt blanchâtre & viſqueuſe au commencement de la maladie devient plus ſubtile, plus jaune & plus verdâtre dans ſon augmentation. Cette ſubtilité doit lui venir pour la plus grande partie de la quantité d'une humeur qui en eſt ſeparée, quoique l'on puiſſe peut-être l'attribuer en quelque façon

à la nature de la liqueur ou des ſels qui lui donnent cette couleur. Mais on peut encore imputer en partie cette couleur jaune, aux humeurs jaunâtres du ſang humain, & en partie encore aux ſels acides qui cauſent la Gonorrhée.

Pour ce qui eſt des premiers écoulemens, nous ſçavons fort bien que ſi la ſecretion des liqueurs eſt précipitée dans les lieux où elle ſe fait, ou que ſi les glandes ſouffrent quelque leſion, ces liqueurs qui y ſont mêlées ſont moins pures qu'ailleurs après leur ſeparation. On comprend par là pour quelle raiſon le fiel mêlé avec cette liqueur lui donne une couleur jaune : ce qui eſt non-ſeulement conforme à nos ſenſations, mais ce qui s'accorde auſſi fort bien avec l'experience la plus commune.

Dans les ſcrophules & les autres ulceres de même nature, l'humeur qui fermente eſt encore plus jaune que celle de la Gonorrhée, quoi qu'étant répanduë ſur un linge, & s'y étant ſechée ſa couleur paroiſſe un peu affoiblie : ce qui vient de ce que la liqueur de ces ulceres, qui prend cette couleur, étant plus ſubtile que celle de la Gonorrhée, elle ſe déſeche plus promptement, &

ſe diſſipe en vapeurs. Mais comme cette couleur jaune communique quelque choſe aux ulceres contagieux auſſi bien qu'à ceux qui ne le ſont pas, rien ne nous empêche d'inferer de là, que cette couleur dans ces deux ſortes d'ulceres, eſt produite de la même cauſe, ſçavoir, des particules bilieuſes du ſang.

Auſſi voyons nous ſouvent par experience que la Gonorrhée ſe guérit quoique la matiere qu'elle fournit ait juſqu'à la derniere goute une couleur jaune : ce qui ne pourroit pas être, ſi cette couleur jaune faiſoit toûjours partie de la contagion, ou qu'elle en fut une marque.

Puis donc que la verole ſuccede très-ſouvent à la ſuppreſſion de la matiere jaune que fournit la Gonorrhée, il eſt très-probable que la contagion eſt naturellement diſpoſée à produire cette couleur, & qu'on a lieu de conjecturer que cette matiere jaune & corroſive eſt de la nature d'un ſel acide, parce que mêlant avec des ſels urineux, un alcali, & les particules irregulieres de la lymphe, ce mélange lui fait prendre aiſément la couleur verte qui eſt ſa derniere couleur.

Premier Corollaire.

Tout cela fait assez connoître que plus le flux de la Gonorrhée a été prompt à paroître, & plus il y a eu d'acrimonie toutes choses proportionnées ; & qu'il y en a moins lorsqu'il est plus longtems retenu, à moins qu'un chancre ne soit caché au dedans.

Second Corollaire.

L'augmentation du flux quatre ou cinq jours après son commencement est proportionnée au degré de corrosion que la virulence a acquise pendant cet intervale.

Troisiéme Corollaire.

La couleur devient d'autant plus forte pendant ces quatre & cinq premiers jours, qu'il s'y joint une plus grande quantité de sels, dont l'action s'augmente de jour en jour à proportion de la quantité des fluides.

Quatriéme Corollaire.

Quand le flux eſt fort abondant la verole ne ſçauroit ſe produire, parce que le virus ſe décharge entierement par la verge; & lorſqu'il ne peut pas s'échaper par cet endroit, il refluë dans la maſſe du ſang, & en l'infectant il cauſe la verole.

Scholie.

En raſſemblant tout ce que nous avons dit juſqu'à preſent, il eſt évident que le virus venerien eſt un venin d'une nature particuliere qui s'allie avec les autres humeurs, & qu'il ne peut par conſequent être radicalement dompté que par l'uſage des remedes interieurs.

Mais avant de finir ce Chapitre, il eſt propos de paſſer legerement ſur une obſervation du Sieur de Blegny, parce qu'elle eſt très-ſinguliere, & quelle renverſe de fond en comble toute ſon opinion ſur la nature & le ſiege de la Gonorrhée.

» Quand, dit-il, on eſt attaqué d'une » virulente Gonorrhée, que l'on a une

» grande envie d'uriner, & que le ca-
» nal de l'urine eſt en même tems rem-
» pli & irrité d'une grande quantité de
» pus d'une couleur un peu verdâtre
» ou jaunâtre, on ne peut alors douter
» que la veſſie & les parties de ſon voi-
» ſinage ne ſoient enflammées : mais
» nous avons ci-devant fait voir qu'il
» eſt abſurde d'attribuer ce mal à la veſ-
» ſie.

Je voudrois bien ſçavoir ce que cet Auteur veut dire en diſtinguant l'inflammation de la veſſie de cette couleur verdâtre & jaunâtre.

Que faut-il donc penſer des femmes qui ont un écoulement teint de ces couleurs jaunâtre & verdâtre? quand l'Auteur dit en meſme-tems qu'elles n'ont point cette maladie. Mais pour ne nous pas arrêter plus long-tems à refuter une hypotheſe ſi défectueuſe; il faut obſerver ce que diſent preſque unanimement tous les Medecins, ſçavoir que la matiere de la Gonorrhée s'échape ſans aucune érection de la verge dans les hommes, & ſans aucun ſentiment de plaiſir dans les deux ſexes, & que ce ſymptome pouvant ſe rencontrer également

dans la Gonorrhée benigne, & dans la virulente il ne doit pas être regardé comme un ſigne déciſif du caractere de maladie.

La raiſon en eſt d'un côté & d'autre que les écoulemens de la Gonorrhée doivent leur origine au relâchement des valvules qui ſont attachées aux ouvertures des vaiſſeaux ſpermatiques, ou à la liqueur excitée par l'irritation des lacunes. Mais comme ces écoulemens ne ſont de part ni d'autre les cauſes ou les effets de la convoitiſe, ils n'excitent pas le moindre ſentiment de volupté.

Il ſeroit plûtôt à remarquer ſelon l'exacte verité, que la vertu irritante de l'acrimonie du virus cauſe au commencement & à la fin de la maladie un tel ſentiment de plaiſir, qu'il ſe rencontre à peine une Gonorrhée, qui ne cauſe dans ces tems là des pollutions nocturnes.

Tout ce que nous avons crû appartenir en general aux plus communes indications de la Gonorrhée, ainſi que ſa nature, ſon ſiege & ſes cauſes, tout cela a été ſuffiſamment expliqué dans ce Chapitre; il s'agit maintenant de voir ſi notre hypotheſe cadre à l'explication

de tous ſes ſymptomes, & ſuffit à les calmer, pendant que la maladie qui les multiplie & les entretient occupe toute l'attention du Medecin.

CHAPITRE VI.

Des douleurs aiguës que l'on reſſent en urinant.

LA douleur que l'on reſſent en urinant eſt tellement inſeparable de la Gonorrhée, que les François déſignent très-ſouvent la maladie même ſous le nom de cet accident. Quand cette douleur ne ſe fait pas ſentir au commencement de la maladie, & qu'elle ne s'augmente que lorſque les humeurs ſont fort corrompuës, & quand cette douleur ſe diſſipe entierement, lorſque la force de l'acrimonie eſt amortie, cette ardeur d'urine ne doit paſſer que pour un accident.

Il ſera très-aiſé de comprendre comment l'urine cauſe ces grandes douleurs, ſi l'on convient que l'uretre eſt compoſé de parties tant membraneuſes que ſpongieuſes. Car comme les parties membraneuſe, ſont irritées par quelque hu-

meur acre, tout auſſi-tôt les fibres nerveuſes étant piquées par un ſentiment d'aſperité, font que les liqueurs qui cauſoient un ſentiment agréable, ou du moins dont l'inſipidité ne faiſoit aucune peine aux parties, leur cauſent enſuite une douleur très-aiguë, & les moleſtent cruellement. Ce qui vient de ce que l'urine chargée à l'excès de particules ſalines dont elle eſt comme raſſaſiée, pique fortement & frappe durement ſes fibres.

Tout cela s'éclaircira encore davantage. Si nous nous repreſentons que toutes les fibres du corps dépouillés de la peau exterieure, étant arroſées d'une ſaumure, ne pourroient manquer d'être ſaiſies d'abord d'une douleur extraordinaire.

Et parce que l'humeur même que la nature avoit deſtinée pour défendre l'uretre contre l'acreté de l'urine & de la ſemence, étant elle-même vicié, elle agace les fibres qu'elle devroit préſerver de ces atteintes, il faut neceſſairement que ce canal ſouffre une douleur plus violente, & qu'elle ſoit dans un continuel tourment.

Parce que la liqueur fournie par les

glandes odorantes, expoſe par ſon défaut à des coups redoublez, & aux impreſſions les plus facheuſes, non-ſeulement le canal de l'urine dénué de ſa défenſe naturelle, mais cette liqueur même chargée d'un eſprit acre & corrompu croît à vûë d'œil, & excite un ſentiment de douleur plus conſiderable que l'urine & la ſemence n'en peuvent cauſer. C'eſt ce qui fait encore mieux connoître, comment la ſubſtance délicate de l'uretre eſt irritée par la ſalure de l'humeur virulente.

Car comme un ſentiment de chaleur quand nous rendons l'urine échauffée porte toûjours avec elle un ſentiment douloureux, nous nous imaginons volontiers que l'ardeur de l'urine eſt cauſe de la douleur. Mais parce que les Medecins s'appercevoient que l'ardeur de l'urine, ainſi que la douleur proviennent de la boiſſon des liqueurs chargées d'un eſprit brûlant, ils ont crû que cette experience convenoit non-ſeulement au genie du terme, mais qu'elle ſuffiſoit même à l'explication du ſymptome : & ce qui ſembloit encore mieux confirmer la choſe, c'eſt que par l'uſage d'une boiſſon douce, & l'ardeur & la chaleur ſe ſe calmoient peu à peu.

Mais puiſque nous avons indiqué ci-devant la veritable cauſe de la douleur, il ne ſera pas difficile de développer & de mettre en tout leur jour tant d'exemples ſi feconds en paralogiſmes.

Car ſi cette liqueur ainſi raſſaſiée de ſels, peut cauſer à une partie privée de la peau de ſi cruelles douleurs, alors certainement plus cette liqueur ſera chargée de ſels & plus la douleur qu'elle cauſera ſera forte & conſtante, & tout au contraire moins elle aura de ſalure, moins elle ſera en état de cauſer de la douleur.

Nous ſçavons au ſurplus très-certainement que toutes les liqueurs qui ſont capables d'enyvrer, à moins que l'on n'en boive avec excès, diminuent la ſeroſité de l'urine, au lieu que celles qui ſont les plus acqueuſes l'augmentent, d'autant mieux qu'on les boit en plus grande quantité. Puis donc que la quantité de la ſeroſité eſt diminuée par les liqueurs ſpiritueuſes, & quelle eſt augmentée par les aqueuſes & ſubtiles, il faut que les ſels qui compoſent l'urine, y ſoient aſſemblez en plus grande quantité dans les yvrognes, & qu'ils cauſent par conſequent une douleur plus con-

ſiderable; au lieu que dans les buveurs d'eau ils ſont plus rares, & ils irritent moins les fibres par leur acrimonie.

C'eſt pourquoi ſans avoir égard aux liqueurs chaudes ou froides que nous bûvons, la douleur aiguë que l'on ſouffre en urinant, ou s'augmente en durée ſelon la quantité de la ſeroſité, ou eſt ſoulagée en s'augmentant. On donnera encore plus de clarté à ce raiſonnement ſi l'operation ſe fait par des medicamens déſicatifs.

Car ſi l'on ſe ſert d'une part d'un medicament qui ait la vertu d'exciter les urines, ou d'un autre qui rejette la ſeroſité ſur les autres glandes ducorps, le ſoulagement de la douleur que donnera le premiere remede, & l'augmentation du même ſymptome qui ſera procurée par le ſecond, quoique ces effets ſoient differens, ce ſoulagement, dis-je, ne laiſſera pas d'être certain & déterminé; de toutes ces choſes generalement, il eſt plus viſible que les douleurs aiguës que l'on reſſent ſont excitées par les ſels des urines, de maniere que cette ardeur d'urine que l'on ſouffre, a été juſqu'à preſent mal dévoilée par les Auteurs Latins & François.

Ce n'eſt pas ici le lieu d'expliquer par quelle efficace la chaleur peut diſſoudre les ſels de l'urine, & animer les fibres affoiblies, & ſi nous entreprenions de réſoudre cette difficulté, elle ne ſerviroit qu'à confirmer davantage notre Théorie.

C'eſt auſſi pour la même raiſon qu'en urinant les premieres & les dernieres gouttes de l'urine font toûjours plus de douleur aux malades. Les anciens Medecins ſupçonnoient alors qu'il y avoit une pierre retenuë dans la veſſie, qui a coutume de cauſer un ſentiment à peu près ſemblable à celui d'une Gonorrhée.

Mais le caractere de cette maladie eſt plus aiſément déduit des principes qui ont été ci-devant oppoſez : car tout de même que l'urine qui coule dans le canal d'un uretre ulceré y cauſe de la douleur, cette douleur ſera auſſi plus violente, ſi l'urine y coule auſſi long-tems qu'il faut pour que toutes les particules du ſel ſoient diſſoutes & délayées par la liqueur qui ſort: or le mauvais levain de la Gonorrhée arrête un peu les premieres petites gouttes de l'urine dans leur courſe, auſſi-bien que les dernieres, & les empêche de s'échapper ſi

promptement hors de leur canal, d'où il arrive que les malades reſſentent une grande douleur en commençant & en finiſſant d'uriner, parce que les ſels de l'urine étant un plus long-tems retenus avec l'urine dans ces deux tems là, lancent plus vivement leurs aiguillons contre l'uretre.

Il faut auſſi remarquer en paſſant qu'à l'endroit où les corps carverneux ſe joignent au gland, l'ardeur d'urine & l'envie d'uriner ſe font ſentir plus vivement, & que c'eſt une nouvelle raiſon qui confirme notre opinion, & qui fait voir qu'il ne vient rien des proſtates, ni des lieux encore plus éloignez, comme de leur ſource, & c'eſt là une preuve indirecte de ce que nous avons avancé.

Les ardeurs d'urine que reſſentent les femmes qui ſont attaquées de la Gonorrhée ont aſſurement les mêmes cauſes que nous avons adoptées en parlant de celles des hommes, quoique la douleur que les femmes reſſent ne marque pas ſi ſûrement & ſi préciſement peut-être le ſiege de la maladie que celle des hommes, dont l'urine parcourt toute l'étenduë de l'uretre : car il eſt plus

probable

probable que tout le vagin des femmes eſt affecté ; mais que les épreintes des plus vives douleurs ſe font ſentir dans les lacunes inferieures qui ſont au-deſſous de l'uretre, & qui ſont ſeules arroſées de l'urine : cependant cette ardeur d'urine que nous croyons n'être qu'un ſymptome, eſt en telle conſideration chez les Auteurs François, que ſi on les en croit, elle merite de donner le nom à la maladie même, & d'attirer toute l'attention des Medecins pour ſon ſoulagement & pour ſa gueriſon.

Le Sieur de Blegny diſtingue effectivement le flux de la matiere de l'ardeur d'urine : mais il a beaucoup de peine à déterminer l'étenduë de l'un & de l'autre, & à prouver que l'un peut être ſans l'autre, quoiqu'il faſſe pour cela tous ſes efforts : mais il n'a pû ſe tirer d'affaires quand il a été queſtion de décider lequel des deux avoit plus de part dans la Gonorrhée virulente, quoiqu'il diſe bien-tôt après qu'il a rendu cette difference très-manifeſte.

La propoſition du Sieur de Blegny ſur cette difference entre la Gonorrhée & l'ardeur d'urine, a pour défenſeurs généralement tous les Auteurs Fran-

çois,& entr'autre le Sieur Verduc, homme de merite, qui dans la vûë de terminer la difficulté après avoir traité plus au long cette queſtion, n'a pourtant fait que l'embaraſſer davantage & de tomber dans des erreurs mieux marquées.

» La Gonorhée, dit-il, eſt diſtinguée » en deux eſpeces, dont l'une qui pro- » vient d'un congrés impur, eſt appel- » lée virulente, parce qu'il ſort de l'u- » retre une matiere jaunâtre & verdâ- » tre qui a beaucoup d'acreté; & l'au- » tre eſt appellée ardeur d'urine qui cau- » ſe au malade en urinant une vive & » palpitante chaleur, laquelle eſt cau- » ſée, ou pour s'être trop échauffé dans » le congrés, ou pour avoir bû de la » biere avec excès.

» La matiere qui s'écoule qui ne me- » rite pas le nom de ſemence, eſt aqueu- » ſe, lympide, de la conſiſtance du blanc » d'œuf, & ne cauſe en ſortant aucun » ſentiment de plaiſir. Que ſi cette ar- » deur ne s'appaiſe pas, mais qu'elle » s'augmente durant pluſieurs jours, » elle dégenere en Gonorrhée virulen- » te, elle cauſe une grande diſtenſion à la » verge, une grande inflammation, en-

» fin l'extenuation, la langueur, & d'au-
» tres facheux ſymptomes.

Ces ſeules deſcriptions ſemblent plus propres à faire connoître l'eſprit confus de l'Auteur & de ſes partiſans, qu'à faire comprendre la difference qu'il prétend établir entre ces deux eſpeces de Gonorrhée. Les ſymptomes qu'il attribuë à l'une & à l'autre ſont parfaitement ſemblables, en qualité de Gonorrhée; & l'on n'a pas d'experience que la Gonorrhée que les Medecins appellent ſimple, ſe ſoit jamais convertie en virulente, ainſi la difference forgée par cet Auteur entre ces deux Gonorrhées eſt une pure fiction que nous eſtimons mieux fondée dans la fantaiſie de cet Auteur qu'elle n'a de réalité dans la nature.

A l'égard de l'ardeur d'urine que cet Ecrivain regarde comme la maladie principale, & que nous avons ci-devant regardée comme un pur ſymptome, il n'eſt pas beſoin que nous en parlions d'avantage. Je me hazarderai pourtant encore à dire, qu'il y aura à cette fin une ſignification de la Gonorrhée beaucoup plus commode, pour faire voir que cette maladie peut ſe partager en differentes eſpeces.

De plus, l'extenuation & la langueur, ſont alleguées par cet Auteur; qui n'ont jamais été par aucun Medecin, mis au rang des ſignes qui ſuccedent à la Gonorrhée. Mais la ſource de toutes ces erreurs ſemble proceder, de ce que ces ſortes de praticiens avoient remarqué que ces Gonorrhées gueriſſoient quand l'ardeur de l'urine étoit calmée.

Mais comme tous les ſymptomes partent des ſources de differentes maladies particulieres, auſſi eſt-il certain que comme ils paroiſſent de jour en jour plus doux & plus traitables, la fureur de la maladie paroît auſſi viſiblement plus moderée.

Puis dont que l'ardeur d'urine (qui eſt principalement excitée, en ce que les parties interieures de l'uretre continuellement frappées par de fortes irritations ſont dépouillées de leur tegument interieur) puis, dis-je, que cette ardeur nous paroît un peu appaiſée, & malgré ce qui peut reſter de ſalure dans l'urine, que ſa chaleur eſt beaucoup ralentie, on peut alors certainement inferer que cette agréable changement vient abſolument de l'adouciſſement des irritations, d'où il s'enſuit

que l'ardeur d'urine doit toûjours ſe moderer, avant que le flux ſe termine entierement

Toutes ces choſes bien conſiderées, il faut neceſſairement convenir que le flux de la matiere virulente eſt le veritable indice de la Gonorrhée, & que tous les autres ſymptomes dont nous parlerons dans la ſuite, ſont les effets de cette matiere virulente.

CHAPITRE VII.

De la douleur de conſtriction que ſouffre le malade dans l'erection, de l'inflammation du gland & du frein de la verge; & de l'ouverture beante de l'extremité de l'uretre.

LA raiſon pour laquelle la verge eſt tenuë dans une conſtriction rigide contre l'ordre naturel, eſt encore ſi peu connuë, que pluſieurs Medecins ont à peine oſé tenter de s'en expliquer, & que pluſieurs malgré l'experience & l'autorité des anciens, l'ont confonduë avec l'inflammation du frein.

Lommius conformément à la penſée

de pluſieurs autres Medecins habiles parlant de l'excroiſſance ulcereuſe de l'uretre, s'exprime ainſi : » La parfaite » generation de cet ulcere eſt indiquée » par une certaine douleur particuliere, » qui excite un ſentiment dans la verge » qui fait croire au malade qu'elle lui » eſt tirée par deſſous avec un lien.

Or quoique cette ſorte de douleur reſſemble très-bien à ce que les François & les Anglois appellent une chaudepiſſe cordée, ce ſeroit pourtant mal ſuivre le le genie de ces Langues, en diſant qu'un malade auroit une cordée.

Mais ce ſeroit agir avec peu d'équité dans la pratique medecinale, de manquer à traiter d'un ſymptome qui ſe preſente tous les jours, ou de le renvoyer ailleurs comme dans une eſpece d'exil, afin de nous tranquiliſer ſur une explication difficile, en nous retranchant dans l'azile d'une honteuſe ignorance : car ſi nous en uſions ainſi, (ce que l'amour de la verité nous empêchera de faire) l'experience eſt abandonnée, & l'on ſoumet ſa dignité reſpectable, au frivole brillant des hypotheſes futilement imaginées.

Nous ne pouvons cependant aſſez nous étonner, qu'un ulcere tel qu'il

ſoit, puiſſe donner à la partie qu'il attaque un tel mouvement que l'on s'y croit rudement ſerré par un lien, puiſque l'on ne remarque autre choſe à la partie malade qu'une ſimple divulſion & un gonflement, il eſt plus facile aux ſens de juger que des parties contiguës ſeparées des unes des autres, ſont plûtôt affectées d'um ſentiment d'extenſion que de conſtriction.

Joint à ce qu'il eſt beaucoup plus incroyable qu'un ulcere ſoit tout entier dans la ſubſtance la plus interieure de l'uretre, pendant que la force qui comprime ce canal ulceré l'agite hors de lui même.

L'opinion que nous adoptons, eſt fondée ſur ce que nous avons ci-devant établi touchant la ſtructure de l'uretre : car comme ce canal s'étend entre les corps caverneux de la verge, dés que ces corps ſont gonflez il ſouffre une compreſſion qui eſt d'autant plus forte que les parties qui l'environnent ſont plus tenduës.

De-là vient que l'uretre étant preſſé de tous côtez eſt réduit fort à l'étroit, & reſſent une douleur ſemblable à celle qu'il devroit ſentir, s'il étoit entou-

ré d'un lien qui le ſerrât exactement.

Ce retreciſſement de l'uretre le jette dans un ſi fâcheux état, comme nous en ſommes convenus ailleurs, que la ſemence & l'urine ne ſçauroient qu'avec beaucoup de peine s'échaper de ſon canal.

Premier Corollaire.

L'endroit où réſide le virus, & juſqu'où il s'étend, eſt marqué par la douleur de l'érection.

Second Corollaire.

On peut auſſi inferer de-là que les endroits de l'uretre qui ſont ſituez auprès des veſicules ſeminaires, (en cas que le virus vint de ces veſicules) devroient ſouffrir de plus vives douleurs que les autres endroits du même canal, ce qui eſt pourtant contraire à l'experience; & la douleur de conſtriction qui n'avoit point été auparavant bien expliquée, devient intelligible & palpable par notre hypotheſe.

Il ne ſeroit peut-être pas maintenant hors de propos, d'expliquer plus à fond cette érection de la verge preſque continuelle, que la Gonorrhée cauſe à quelques particuliers; mais comme l'irritation

ritation dont la verge eſt travaillée ſans ceſſe pendant tout le cours du flux virulent, eſt connüe de tout le monde pour être la cauſe de cette érection ſpontanée, que l'on nomme priapiſme, il n'eſt pas neceſſaire que nous y inſiſtions plus long-temps.

Selon le deſſein que nous avons formé, nous avons une raiſon plus preſſante d'examiner d'autres ravages que fait la Gonorrhée, comme ſont les galles, les puſtules, les ulceres, & toute ſorte de corruption ſur les parties genitales, qui ſont des marques d'une honteuſe lubricité.

Entre tous ces veſtiges de turpitude que le virus laiſſe ſur la verge, l'inflammation du gland & du frein, l'ouverture béante de l'extremité de l'uretre, les chancres, le phymoſis & le paraphymoſis, tiennent le premier rang, dont nous avons dit quelque choſe au commencement de cet ouvrage.

De tous les organes du corps, il n'y en a aucun qui puiſſe être affligé de plus fâcheuſes maladies que le gland de la verge, & qui ſoit auſſi ſuſceptible d'un plus grand plaiſir : parce que ſa ſubſtance étant toute compoſée de nerfs

& de fibres, & revêtuë d'une membrane très-délicate, il eſt expoſé comme ſans défenſe aux inſultes de tous les autres corps, dont il reçoit & conſerve les atteintes : ce qui fait que le gland eſt plus vivement frappé qu'aucune autre partie des coups de la virulence.

Car quoique les fibres de cette partie avec la réſiſtance oppoſée d'une autre, ne ſoient pas d'une grande importance, cependant ces fibres étant attaquées vers la verge, auſſi-tôt la vertu conctrative accourcit le gland qui eſt ſans défenſe, & les vaiſſeaux ſanguins qui ſont embaraſſez avec ces nerfs & ces fibres, ſe trouvant comprimez, ſont obligez de ſe flechir entr'eux, & de commencer à ſe courber en arc; & le cours du ſang contenu dans ces vaiſſeaux ainſi courbez, eſt bientôt arrêté. Or la quantité ſuperfluë de ce ſang fait un amas, qui cauſant une exceſſive tenſion aux vaiſſeaux capillaires, donne lieu à une inflammation très-conſiderable.

C'eſt ainſi que la force irritante du virus, eſt la cauſe principale de cette inflammation qui frappe un peu plus fortement nos yeux à cauſe de la délicateſſe & de la tranſparence de la mem-

brane, dont le gland eſt environné. Mais tout de même que l'inflammation de cette partie eſt dûë à l'eſprit irritant du virus, de même auſſi la contraction des fibres eſt toujours dirigée vers les endroits où le gland ſe joint aux corps caverneux, & cette contraction eſt d'autant plus violente dans chacune de ces fibres, que la cauſe en eſt plus forte.

Que ſi la force que nous reconnoiſſons capable de mettre les fibres en contraction, tend toujours à ſe porter de l'extremité de l'uretre vers les corps caverneux, il faut abſolument, que les lévres de l'extremité de l'uretre s'écartent les unes des autres, & c'eſt ce qui rend ſon ouverture béante.

De la differente ouverture de l'uretre, nous inferons le jugement aſſez juſte que nous pouvons porter, tant des degrez de malignité du virus, que de l'efficace que peuvent avoir les remedes, ſoit pour adoucir ſon acrimonie ou pour la détruire radicalement; parce que plus l'eſprit virulent devient acre, & plus on a lieu de juger l'inflammation du gland conſiderable, & l'ouverture béante de l'uretre d'un mauvais caractere, toutes choſes étant d'ailleurs dans l'égalité.

Ce que nous venons de dire de l'inflammation que le virus cauſe au gland, ne convient pas moins à l'explication de l'inflammation & de l'épaiſſeur du frein: parce que ce frein qui eſt formé du redoublement de la membrane du gland, eſt ſujet aux mêmes indiſpoſitions qui ſont l'inflammation & l'épaiſſeur, quand il reçoit l'impreſſion de la même virulence: ſon épaiſſeur fait qu'en s'accourciſſant il tire en bas la pointe du gland, à laquelle il touche par ſon extremité ſuperieure.

Lorſque cela arrive, c'eſt ce que les medecins modernes appellent vulgairement chaudepiſſe cordée; & c'eſt de quoy ſe plaignent tous les anciens, qui eſtiment que le nom de cette conſtriction ne doit être donné qu'à cette douleur que la verge ſouffre, à l'occaſion de l'érection qui lui arrive contre l'ordre naturel.

CHAPITRE VIII.

Des Chancres & des Criſtalines.

ENtre les premiers ſymptômes qui accompagnent le mal venerien, les chancres tiennent le premier lieu, &

Antoine Musa, entre les anciens, nous fait entendre que ces tubercules, qui paroissent quelquefois au gland ou au prépuce, ou à l'un & à l'autre, tirent leur origine de l'acrimonie des humeurs qui sont remuées dans le coït & des particules du virus vérolique, qui sont contenuës dans le cou de la matrice, ou qui sortent de la verge masculine.

Ces choses ainsi suppoſées, nous pouvons dire avec certitude qu'il y a une grande difference entre les chancres du frein & du prépuce, & ceux qui attaquent le gland & les autres parties du corps : car ces derniers ressemblent à des tuberosités entourées de bords durs & inegaux ; mais les premiers ne s'élevent point au-dessus de la peau, mais sont d'une substance de laquelle, étant comprimée avec la main, il en sort une matiere un peu dure, & ils ressemblent fort à ces petits ulceres qui viennent aux lévres inferieures, & qu'on appelle des chancres.

Mais parce que ces deux especes de chancres ont une substance dure & rendent des humeurs acres, & qu'ils ont aussi beaucoup d'autres qualitez propres aux chancres, nous sommes obligez de

les appeller chancreux; & la commune dénomination de chancre chez les Latins & de carcinome, chez les Grecs nom analogique, impoſé dans ces derniers temps à ces ulceres leur eſt legitimement dûë.

Si l'on s'étonne par hazard que la methode de guerir les chancres qui ſont cachez dans les replis du frein & du prépuce, ayent jetté les auteurs dans de ſi grands embarras & dans de ſi grandes difficultez, on ceſſera de s'en étonner, quand on ſçaura que leur nature & leurs accidens n'ont pas été encore examinez avec aſſez d'attention: ce qui fait que l'on n'en a encore ni de juſtes deſcriptions, ni même, comme nous avons déja dit, de noms impoſez qui leur ſoient très-convenables.

Ce n'eſt pas ici le lieu de parler de la cure des chancres; nous ne nous embaraſſons pour le preſent que de ſçavoir comment le virus de la Gonorrhée, ſortant par la verge, produit un chancre. Or faiſant réflexion, & nous rappellant en memoire la dureté & les autres affections du chancre, nous nous ſommes mis dans l'eſprit que les parties les plus voiſines pouvoient bien s'endurcir par

l'impreſſion de l'eſprit acre d'une Gonorrhée, ſoit en coagulant les liqueurs ou en les diſſipant à la maniere d'un feu dévorant: de ſorte que nous croyons que ce virus peſtilent a beaucoup d'affinité avec l'huile cauſtique de vitriol ou d'origan avec la pierre infernale, ou avec le feu même.

La ſeule coagulation ou diſſipation des humeurs qui ſont répanduës dans le frein ou dans le prépuce, & dans les autres parties membraneuſes du voiſinage, ſuffiront pour l'explication des chancres qui ſont cachez dans ces parties: pour ce qui eſt des tubercules qui s'élevent ſur le gland, ils dépendent principalement de la coagulation des liqueurs ou de leur interception.

De plus, on peut dire que la dureté des chancres eſt plûtôt dûë à la coagulation des humeurs qu'à leur diſcuſſion; ce qui eſt confirmé d'abondant par l'uſage d'un certain medicament qui a été inventé depuis quelques années, & qui n'avoit point été rendu public avant ce temps-là. Parce que les liqueurs étant facilement diſſoutes par la vertu de ce remede, & ſans cauſer de douleur au malade, le carcinome s'anéantit

ſans léſion de ſa ſubſtance ; au lieu que par l'uſage des medicamens eſcharroti-ques, la chair ſe conſume avec beau-coup de douleur : ce qui a porté les Medecins à croire que les chancres, par rapport à leur cauſe, ont des qualitez approchantes de celles du feu.

Mais quand les chancres ſont cauſez par l'eſprit acre de la Gonorrhée qui irrite le prépuce & le gland ; il s'enſuit que plus les glandes ſont tendres & délicates, & plus elles ont de facilité à recevoir l'inpreſſion de ce venin peſti-lent, enſorte que l'on a ſujet de plain-dre la miſerable condition de ceux qui ont toûjours leur gland couvert du pré-puce : car comme leur gland toûjours couvert eſt d'une ſubſtance plus molle & plus délicate, le virus qui s'y trouve arrêté a tout le temps de s'y étendre & de s'y fixer.

Cela nous fait donc comprendre comment un chancre ſe peut commu-niquer d'un ſujet à un autre dans l'acte venerien. Le mercure doux nous fait aſſez connoître comment ils ſe forment ; car s'il eſt donné en trop forte doſe, & s'il n'a pas été par une loüable prépa-ration ſuffiſamment dépoüillé des poin-

tes irritantes de ſes ſels, il ne manquera pas d'exciter ſur la langue & aux jouës de petits ulceres, tout ſemblables à ceux que le virus a coutume d'exciter ſur le prépuce.

Corollaire.

Nous connoiſſons par tout ce qui a été ci-devant, les chancres qui ont une nature qui leur eſt propre, & qui ne dépend point de la Gonorrhée quoiqu'ils en ſoient pourtant quelquefois les ſymptomes, & qu'ils viennent originairement du mal venerien. Ce qui arrive, s'il ſe rencontre un juſte intervale entre le coït & l'apparition du chancre, & ſi nous avons égard aux autres conditions qui déſignent la Gonorrhée; & il eſt ſi difficile d'avoir toutes ces connoiſſances, qu'elles ont ſouvent échapé à la penetration des Medecins du plus grand eſprit, & les mieux verſez dans le traitement des maux veneriens de toute eſpece.

Tous les divers chancres dont nous avons ci-devant parlé, & dont bien des gens ne conviennent pas, n'ont pas laiſſé d'être connus du ſieur de Blegny, dont il eſt bon de citer les paro-

les, quoiqu'il n'ait pas pû nous marquer distinctement le caractere & les differences de chacun de ces chancres.

« L'experience, dit-il, nous avertit » qu'il y a eu bien des gens qui ont été » attaquez de douleurs, de galles, de » verruës & de carcinomes, sans qu'ils » eussent contracté aucun mal venerien. »

Ce qu'il nous dit ici nous fait certainement entendre que chaque petit ulcere a ses signes particuliers, qui peuvent en distinguer les especes; mais il n'a désigné en aucun endroit ces signes particuliers, que l'on peut neanmoins facilement tirer de notre precedente théorie.

Venons à présent à la consideration que nous nous sommes proposez d'avoir dans ce chapitre des cristallines, que l'on met d'ordinaire entre les principaux accompagnemens de la Gonorrhée. Ce sont des tubercules ou des phlictenes remplies d'une humeur aqueuse, & qui ressemblent à du cristal.

Au reste, comme ces vésicules ne contiennent quelquefois point d'eau, aussi se flétrissent-elles quand on les comprime avec le doigt, & s'applanissent sans causer la moindre douleur.

Ces tubercules ne ſe forment qu'au prépuce, & les parties qui les environnent ſont d'une rougeur livide, & reſſemblent à des contuſions.

Mais comme il y a une grande difference, entre la rougeur de ces parties, & la rougeur dont nous avons ci-devant parlé, qui accompagne les inflammations du prépuce & du gland, il eſt manifeſte que les tubercules criſtalins non plus que la rougeur des parties qui les entouroit, ne ſont point excitez par l'acrimonie de la Gonorrhée virulente.

Que ſi l'on compare avec un peu plus d'exactitude la couleur rouge & fuſque qui entoure ces tubercules avec celle qui ſuccede à toutes les contuſions, ont peut raiſonnablement en inferer que ces deux couleurs ſont produites de la même cauſe.

Si donc nous ſuppoſons la maniere dont ſe fait une contuſion, il nous ſera bien facile de comprendre la formation des phlyctenes, ſur-tout en rappellant en notre memoire la grande quantité de vaiſſeaux lymphatiques dont cette partie eſt pourvûë. Parce que la lymphe trouvant un obſtacle à

ſon paſſage formé par la contuſion, donnera une telle extenſion à ces véſicules, qu'elles conſerveront leur forme naturelle qui répond à la figure du criſtal. Car les vaiſſeaux lymphatiques, n'ayant pas comme les autres vaiſſeaux une ſurface plane, prennent exactement la figure conique ou cylindrique.

Or, que ces vaiſſeaux ſoient effectivement cylindriques, leurs nombreuſes valvules les rendent inégaux & pleins de nœuds : auſſi pour peu que la lymphe ſoit retardée dans ſon cours, ou forcée de rétrograder, il s'en forme des tumeurs criſtallines. Il eſt donc évident que les criſtallines peuvent être par hazard cauſées par l'excès du coït, & non pour avoir contracté aucune virulence dans l'acte vénerien ; mais, à vrai dire, il les faut plûtôt imputer à la mauvaiſe diſpoſition des parties qui ſervent à la generation.

La nature en formant la partie qui ſert dans les femmes à la generation, la rend étroite, ou il peut arriver que les Sages-femmes lui donnent une mauvaiſe conformation.

Au ſurplus, la méthode que nous ſuivons dans la cure des criſtallines,

ne confirme pas mediocrement l'opinion que nous avons ci-devant établie : car comme ces tubercules paroiſſent ſouvent ſans qu'il y ait ombre de Gonorrhée, auſſi guériſſent-elles toujours ſans que l'on ait aucun égard à cette cauſe, ce qui n'arriveroit pas, ſi elles étoient des ſymptomes de la Gonorrhée. Mais toutes ces choſes ſeront encore mieux éclaircies lorſque l'on en viendra à la cure particuliere de ces tumeurs.

CHAPITRE IX.

Du Phymoſis, & du Paraphymoſis.

APrès avoir bien dévelopé la nature des chancres & des criſtallines, il n'y a preſque pas lieu de douter que ce qu'on appelle phymoſis & paraphymoſis ne ſoient plûtôt des productions des chancres & des criſtallines formez dans les replis du prépuce, que de l'eſprit acre du flux de la Gonorrhée qui cauſe ces carcinomes, quoiqu'il puiſſe peut-être bien arriver que quelques-uns de ces cruels accidens

ſoient produits par cette acrimonie.

Car de même que le phymoſis eſt en quelque maniere une ſuffocation du gland, de maniere que le prépuce s'étant une fois allongé ſur le gland, ne puiſſe en rétrograndant le mettre à découvert, de même auſſi, lorſque le prépuce s'arrête au col du gland, ne & peut plus s'avancer en avant, Paul Eginete appelle cette maladie un paraphymoſis; & nous n'aurons pas de difficulté ſur la cauſe de ces deux indiſpoſitions, ſi nous examinons ce qui rend le mouvement du prépuce lubrique & facile, & ce qui en fait le retardement & la difficulté.

Les petites glandes du Balanus, comme nous en ſommes déja convenus, ſont deſtinées de la nature pour ſéparer quelqu'humeur, qui par ſon humectation donne au gland de la ſoupleſſe, & fait que le prépuce s'avance ſur ce gland & s'en retire avec facilité; mais lorſque les liqueurs que fourniſſent ces glandules s'épaiſſiſſent & ſe coagulent outre meſure, & n'arroſent pas le gland, pour lors le prépuce ne peut faire ſes mouvemens qu'avec beaucoup de peine, & ſe trouvant

bleſſé de jour en jour par des tubercules & par des chancres, & s'étant beaucoup épaiſſi, il reſte ſur le gland ſans pouvoir s'en éloigner.

Joint à cela que le prépuce étant compoſée d'une membrane redoublée, peut avoir ſon repli interieur qui touche la verge immobile; pendant que l'exterieur reſte dans ſon integrité, de ſorte qu'une nouvelle affluence d'humeurs que la ſuffocation du gland empêche toujours de paſſer outre, l'épaiſſeur du prépuce qui s'augmente ſans ceſſe, produit de jour en jour un plus fâcheux phymoſis & paraphymoſis.

Ce ne ſera pas, comme je crois, une choſe étrangere à mon ſujet, ſi je rapporte ici l'hiſtoire d'un certain phymoſis formé de la ſéchereſſe & du gonflement du gland, ſans aucune acrimonie & ſans aucun ſoupçon du mal venerien. Le phymoſis dont je parle, arriva à un enfant qui étoit attaqué de la petite verole, & fut ſi violent qu'il lui ſupprima l'urine pendant deux jours, & ce phymoſis qui avoit commencé à la premiere déſiccation des puſtules, continua juſqu'à leur entiere extinction. Les femmes ne ſont pas exemtes du

phymosis, non-seulement à l'occasion de la Gonorrhée, mais même à l'occasion de quelques autres maladies.

Or le phymosis, pour parler plus juste, n'arrive qu'aux femmes à qui l'orifice du vagin devient si étroit & si serré, qu'il ne puisse donner entrée à quoique ce soit. Par la même raison, il faudra dire que toutes les parties du corps qui doivent être naturellement libres & ouvertes, & que le gonflement aura étrecies, seront des phimosis. Ce qui doit nous engager à donner ce nom à l'étreciſſement des lévres, des paupieres, & plus fréquemment du prépuce que du vagin.

Mais ce qu'il est très-necessaire d'observer, c'est que ces symptomes ont non-seulement été privez de leur nom primitif, mais que ce terme de phymosis, a été si fort transplanté & changé par les récens, qu'ils l'ont donné à la maladie, que Galien & Paul Eginete avoient nommée paraphymosis avec tous les anciens Medecins; neanmoins cette erreur qui a mis bien de la confusion dans leurs écrits, paroît plûtôt partir de l'ignorance des Medecins, que d'un penchant vers la nouveauté. C'est pourquoi

pourquoi je ne ſçaurois aſſez m'étonner que le ſçavant Gorræus ſoit tombé dans une erreur ſi groſſiere.

Ce renverſement de noms eſt auſſi fort remarquable dans Blegny. Le phymoſis des hommes, dit cet Auteur, eſt une ſi grande contraction du prépuce, qu'il ne peut pas s'étendre aſſez ſur le gland de la verge pour la couvrir; mais de la part des malades qui ſont atteints d'un paraphymoſis, la peau eſt tellement attachée au prépuce, & il s'étend tellement au-delà de la pointe du gland, que la verge ſemble être étranglée, & que le gland couvert de la peau diſparoît totalement.

CONCLUSION.

D'où vient que les hommes ſont plus ſuſceptibles de la Gonorrhée que les femmes; & la vraie difference qu'il y a entre le flux blanc & la Gonorrhée.

SUr ce que notre maniere de raiſonner nous a fait concevoir touchant la nature & les ſymptomes de la Go-

norrhée, il eſt manifeſte que la cauſe de cette maladie & de tous ſes accidens dans les deux ſexes eſt la même, autant que les parties genitales où elle réſide peuvent permettre d'en juger ; or l'explication que nous en avons donnée, eſt fort differente de toutes les autres hypoteſes, qui ſont toujours differentes par rapport aux differens ſexes, & qui le plus ſouvent ne s'accordent pas avec elles-mêmes.

Et quoique pendant tout le cours de notre théorie nous ayons principalement diſcouru ſur ce qui appartient aux hommes, nous n'avons pourtant pas laiſſé de marquer tout ce qui convient en propre & en particulier au ſexe feminin. c'eſt pourquoi il n'y a point de doute que tout ce qui intereſſe les deux ſexes ſur le fait de la Gonorrhée n'ait été agité & déterminé.

Mais avant que nous donnions à la cure de le Gonorrhée toute l'attention neceſſaire, il faut inſiſter ſur deux choſes qui ſe préſentent fort à propos.

Il faut premierement ſçavoir pourquoi les hommes ſont plus ſujets que les femmes à contracter la Gonorrhée, & nous tâcherons enſuite d'établir les

differences qu'on peut mettre, entre l'écoulement blanc des femmes, & le flux de la Gonorrhée qui eſt commun aux deux ſexes.

Pour ce qui eſt du premier article, nous ſçavons qu'il y a eu peu d'hommes qui ayent exercé le congrés avec des femmes, qui avoient très-certainement la verole ſans avoir contracté aucun mal. Au contraire, l'experience nous a fait voir que des femmes bien munies d'ailleurs de virus, ont échappé à la corruption de la Gonorrhée. Que s'il arrive à quelqu'un d'en être ſurpris, ſa ſurpriſe ceſſera, s'il conſidere que l'humeur viciée eſt rejettée par l'homme, cette mauvaiſe humeur ſe trouvant meſlée avec ſa ſemence.

Or comme la ſemence qui eſt rejettée par l'homme eſt beaucoup ſuperieure en quantité à l'humeur virulente, & comme elle eſt d'une ſubſtance très-molle & très-viſqueuſe, il eſt problable que l'acrimonie du virus, ſur-tout lorſqu'elle ſéjourne dans le vagin, eſt abſorbée dans la grande quantité de ſemence qui lui eſt ſuperieure ou énervée & embaraſſée dans ſa viſcoſité : d'où il arrive que le virus ne peut aga-

cer les lacunes du vagin ni vicier l'humeur qui part de ſes conduits.

On peut de-là facilement comprendre comment une femme peut avoir un fréquent commerce avec un homme gâté, & en ſortir ſans gagner aucun mal : mais ſi l'homme prend la moindre petite étincelle de ce virus, elle s'allume auſſi-tôt, & il en porte la peine : car le virus eſt livré à l'homme armé de toutes ſes forces, & il ne s'offre à aucune autre humeur, à l'exception de celle des lacunes, qui eſt plus propre à diſſoudre & à multiplier les ſels virulens, qu'à les amortir & à les abſorber.

Il faut ajouter ici que les femmes qui ont leurs mois ſouffrent moins l'acrimonie du virus : parce que leur ſang qui ſort en ce temps-là de l'orifice de leur matrice, non-ſeulement lie & émouſſe les ſels acides, mais il les tire à ſoi fortement, & les jette hors du corps.

Le ſang alors largement déchargé dans le vagin, en ſort ſans ceſſe pendant quatre ou cinq jours & ſouvent davantage, ce qui contribue beaucoup encore à éteindre la malignité du virus.

Perſonne au ſurplus ne peut douter

des qualitez des liqueurs molles & visqueuses, qui les rendent propres à rompre les pointes des esprits acides, à moins que l'on ne veüille de propos déliberé contredire l'experience, ou que l'on oublie que les huiles les plus fortes & les esprits les plus ardens sont adoucis & corrigez en y mêlant des liqueurs gluantes & visqueuses, & sont ainsi convertis en des medicamens très-salutaires.

Il est donc très-facile de recueillir de-là, comment la liqueur acide de la Gonorrhée est domptée par la semence & par le sang.

La principale & la plus importante difficulté qui nous reste à résoudre, consiste dans une exacte discution de la difference qu'il y a entre la Gonorrhée & les fleurs blanches, & à désigner à quelles marques & à quels caracteres, on peut les bien connoître & les bien distinguer chacune en particulier. Car comme le flux dans ces deux maladies est également gluant, blanchâtre, jaunâtre, & quelquefois verdâtre, & souvent accompagné d'ardeur d'urine, on ne doit pas s'étonner que les bornes de l'une & de l'autre soient encore si peu connuës.

Si nous en croyons le célébre Baglivi, il eſt facile de diſtinguer le flux blanc des menſtruës dans les femmes d'une vie reglée, parce que ce flux s'évanouit pendant tout le temps de l'écoulement menſtruel, & ſe confond avec le ſang qui fournit l'écoulement des regles, au lieu qu'aux femmes qui ont une Gonorrhée, le flux blanc ſignifie alors que ces deux maladies ont chacune leur flux particulier.

Mais cette remarque de Baglivi que l'on doit regarder comme une fiction, étant autant contraire à l'experience qu'à la nature de la maladie, ne merite pas que nous y inſiſtions davantage: car comment ſe pourroit-il faire que deux liqueurs qui s'uniſſent très-promptement étant comprimées dans le même conduit, ſouffrent l'une à l'égard de l'autre quelque retardement dans leur iſſuë, & s'y conſervent pures & bien diſtinguées.

Toutes ces difficultez judicieuſement examinées, on conçoit qu'il n'y a point de marques qui dénotent aſſez clairement dans ces differentes liqueurs leur ſiege & le progrès de leur écoulement, pour donner lieu d'en bien connoître la difference.

Ces deux maladies empruntent leur flux de la même ſource qui eſt la liqueur des lacunes. Nous avons ci-devant fait entendre que la couleur de ces deux flux eſt la même ; ce n'eſt donc pas ni de la matiere ni de la couleur, comme on a tâché de le faire depuis long-temps, qu'on doit s'attendre à tirer cette difference.

Puis donc que le flux blanc & tous les ſymptomes qui l'accompagnent, ſont produits par des cauſes & comme par de petites étincelles qui s'allument dans le corps des femmes, & que la Gonorrhée tire ſon origine des cauſes qui lui viennent du dehors ; il eſt par conſéquent impoſſible que nous puiſſions jamais indiquer les marques qui peuvent nous les faire bien réellement diſtinguer, à moins de nous appliquer ſerieuſement à connoître à fond la maniere toute particuliere de la génération de l'une & de l'autre. Mais cette maniere de generation ſe conforme à l'experience journaliere.

Car après le changement des diverſes couleurs dans la Gonorrhée des femmes, & après avoir dompté ſon acrimonie, il reſte ſouvent l'iſſuë d'une

liqueur blanche & viſqueuſe, que l'on diſtingue avec peine du flux blanc : ce qui fait que la troupe immonde des empiriques engage beaucoup de malheureuſes femmes à prendre leurs remedes qu'ils prétendent ſpecifiques contre cette maladie, & exigent d'elles d'être payez comme s'ils les avoient traitez de toute la Gonorrhée, quoique ce flux n'en ſoit que la moindre partie, & ſeulement un leger veſtige.

Ce que nous avons dit auparavant de la Gonorrhée des hommes, donne un grand jour à ces dernieres obſervations : parce qu'après avoir diſſipé les mauvaiſes couleurs qui ſuccedent à leur Gonorrhée, & en avoir corrigé l'acrimonie, & l'ardeur d'urine étant calmée, le flux blanc ſans virulence ſe manifeſte auſſi-tôt.

Je n'ai pourtant jamais entendu dire que les hommes euſſent des fleurs blanches ou un flux blanc, quoiqu'on puiſſe dans le fond le leur attribuer auſſi bien qu'aux femmes.

Puis donc que tous les ſymptomes de la Gonorrhée & des fleurs blanches ont dans les femmes une ſi intime reſſemblance, il n'y a pas lieu d'attendre

ni

ni du ſiege de la maladie, ni des couleurs de la matiere un ſigne univoque & pathognomonique qui les diſtingue très-préciſement. Il faut donc abandonner à la prudence & à la penetration des Medecins, les differens motifs de diſtinction de ces deux maladies, à moins que le flux ne ſoit accompagné de chancres qui indiquent certainement la Gonorrhée.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la cure de la Gonorrhée en général, & en particulier de la Methode directe de traiter cette maladie.

COMME nous nous ſommes donnez beaucoup de peine dans la premiere partie de ce Traité pour découvrir le ſiege & la nature de la Gonorrhée par les ſeules reflexions que nous avons faites ſur les ſymptomes dont elle eſt accompagnée, ſans adopter aucune des hypotheſes les mieux reçûës; nous allons faire dans celle-ci notre poſſible pour tirer la maniere de la guerir de ſon propre caractere tel que nous l'avons connu, & par des moyens qui ſuffiſent quelquefois pour parvenir à la gueriſon de ce flux ſans le ſecours des remedes ordinaires.

Un projet ſemblable convient mieux à la fin que nous nous ſommes propoſée

dés le commencement, & à la nature même de la maladie dont nous entreprenons la cure, ſur-tout lorſque les remedes d'un commun uſage ne ſont que très-peu fondez pour la guerir avec ſuccès ni ſur la raiſon ni ſur l'experience.

Les raiſons que nous avons ci-devant alleguées nous perſuadent que la vraie cauſe de la Gonorrhée vîent de la dépravation d'une certaine humeur qui ſeparent les glandes qu'on nomme odorantes, dont l'acrimonie irritant beaucoup ces glandes & leurs conduits excreteurs excitent cet écoulement & l'entretiennent.

Et nous ſçavons encore très-certainement que le flux de la Gonorrhée contribuë lui-même à ſa propre guériſon ſi l'humeur qui ſort prévaut par ſa quantité ſur l'eſprit virulent qui en cauſe la dépravation, d'où il arrive que tant que l'humeur irritante fournit une continuelle matiere dans l'uretre, l'on n'eſt point en danger de contracter le mal venerien, qui ne ſçauroit faire ſes cruels ravages, à moins que le flux n'ait été inconſiderement arrêté par la mauvaiſe adminiſtration des remedes.

Quiconque veut donc réuſſir dans le

traitement de la Gonorrhée, il faut de neceſſité qu'il détruiſe radicalement la virulence qui corrompt l'humeur que fourniſſent les glandes odorantes, ou qu'il ait ſoin d'exciter le flux par lequel la maladie tend à ſe guerir en elle-même.

La methode qui peut nous conduire à l'execution du premier moyen, n'eſt pas encore bien introduite dans le commun uſage, & pour le ſecond moyen il conſiſte dans la juſte application des medicamens qui ſont entre les mains de tout le monde, & ce qui fait en cela toute la difficulté & le danger pour les malades, c'eſt que nous n'avons pas une parfaite connoiſſance de les placer avec prudence & avec ſûreté.

La ſageſſe des Medecins ſi fort requiſe en cette occaſion, eſt ſouvent cauſe que nous ne ſommes pas ſûrs de réuſſir dans ce traitement, parce que les accidens étant preſſans l'empreſſement qu'on a de les calmer, les augmente & les rend plus facheux, outre que la Gonorrhée entraîne après ſoi une longue ſuite de maux beaucoup plus conſiderables qu'elle n'eſt elle-même. Il faut nous appliquer preſentement à la recherche des juſtes indications qui nous

meneront pour ainſi dire, comme par la main, dans la droite route de la gueriſon de cette maladie.

En verité l'on ne ſçauroit aſſez s'étonner de ce que les medicamens propres à déraciner abſolument l'eſprit acre du virus ſont encore inconnus depuis un ſi long eſpace de tems : car il a fallu que les Medecins, qui n'ont connu dans ces tems là, ni la matiere de la Gonorrhée, ni ſon veritable ſiege ayent ſuivi differentes idées de Théorie, leſquelles ſi elles n'avoient été fauſſes & confuſes les auroient perſuadez que l'on ne pourroit jamais parvenir à la droite methode de la guerir.

Mais comme nous ſçavons que les glandes odorantes dont les conduits excreteurs ſont très-courts & très-proches, prolongent le flux de la Gonorrhée, il nous eſt très-aiſé de concevoir qu'une liqueur ſeringuée dans l'uretre peut très-bien parvenir juſqu'à l'interieur de ces glandes, pour arrêter le flux contre nature, & en corriger la virulence.

Auſſi les grands maux qui ſuccedent à la témeraire pratique des injections ſont une aſſez forte preuve que la ſource de la Gonorrhée & comme ſon domi-

cile en ſont touchez & agitez. Ces eſprits ruſez & ſubtils, qui ſe ſont ſi fort élevez contre l'uſage des injections, ſemblent donc avoir plûtôt eu en vûë, d'inſpirer de vaines terreurs aux malades, que de veritables ſecours pour guerir leurs maladies, puiſqu'ils ont tous les jours devant les yeux par experience les bons effets de ce remede.

Cela étant, ſi quelquefois les remedes dont les injections ſont compoſées ſont approuvez par des gens ſenſez; & ſi l'experience nous apprend que la Gonorrhée a été arrêtée, & heureuſement guerie par quelques injections, & que par d'autres elle a été mal confirmée & convertie dans un plus facheux état, il n'y a qu'un homme de mauvaiſe foi qui puiſſe rejetter & proſcrire toutes les injections, mais il eſt d'un Medecin prudent & ſincere de ne condamner que celles qu'il aura connu par ſes obſervations & ſes propres experiences, ou par celles des autres, capables de cauſer quelquefois de grands maux, ou du moins de ne s'en ſervir qu'avec toutes les précautions poſſibles.

Mais quoique les raiſons que nous venons d'alleguer pour démontrer l'uti-

lité que l'on peut tirer des injections ſemblent ſuffire à notre deſſein. Je ne laiſſerai pas d'y en ajoûter quelques autres comme par ſurcroit, qui confirmeront, comme je l'eſpere, cette methode directe, & feront plaiſir à tous ceux qui ſe piquent un peu de curioſité dans la pratique de leur profeſſion.

Et certes ce que nous diſons ici en faveur des injections paroîtra fondé en raiſon, ſi l'on conſidere qu'un remede eſt toûjours très-eſtimable, quand il eſt capable de terminer promptement la maladie ſans mettre le malade dans aucun danger.

En effet par le moyen de l'injection, non-ſeulement la Gonorrhée des hommes, mais auſſi celle des femmes eſt ſouvent beaucoup plus promptement guerie que par aucune autre methode, & le flux blanc ou fleurs blanches des femmes qui ne cedent que très-difficilement à d'autres remedes eſt quelquefois facilement arrêté & reprimé par ce moyen.

Il ne faut pas auſſi omettre que l'on peut ſe ſervir de nos injections avec ſuccès dans tous les tems de la Gonorrhée, & qu'elles ſont toûjours d'une telle effi-

cace, qu'après avoir promptement abſorbé l'eſprit acide du virus, elle le mettent hors d'état de donner à l'écoulement de nouvelles forces.

Si donc on s'en ſert dans le commencement de la Gonorrhée, & quand même elle ſeroit déja un peu fortifiée, elles réuſſiſſent encore avec plus d'agrément, parce que dans un flux moderé il y a moins de particules virulentes, mais dans l'augmentation du mal la grande quantité du pus, empêche que nous ne tirions de grands avantages des medicamens diuretiques ou des purgatifs.

Car les diuretiques n'étant propres ni à corriger la malignité du virus, ni à augmenter l'écoulement, ils ſont cauſe que la maladie (comme on le voit par experience) s'augmente par l'agitation interieure de ſon eſprit acide: & à l'égard des purgatifs joignant leurs particules irritantes à celles de l'eſprit acide qui ſont contenuës dans le flux virulent, elles le rendent plus abondant & augmentent ſa malignité.

Que ſi l'on s'aviſe d'examiner avec attention la difference qu'il y a entre ces autres méthodes & la nôtre, on trouvera qu'elle agit puiſſamment contre le vi-

rus pour en dompter la malignité, au lieu que les autres méthodes lui permettent tranquillement de s'évacuer avec le flux, ou en accelerant l'iſſuë de la ſanie elles avancent en même tems ſa ſortie, & que ces méthodes ont enſuite beſoin du ſecours des remedes aſtringens que l'on n'eſt pas obligé d'employer dans notre méthode directe.

De plus, l'uſage des injections n'eſt pas ſeulement recommandable à cauſe de ſon efficace & de la promptitude avec laquelle il guerit la Gonorrhée, mais auſſi parce qu'il ne jette les malades dans aucun danger.

Effectivement par la méthode directe des injections, l'acrimonie du virus eſt non-ſeulement éteinte, mais tous ſes cruels ſatellites ſont auſſi reduits dans l'inaction : il n'en eſt pas de même des methodes indirectes : les purgatifs par exemple, augmentent l'acreté & lui donnent plus de force ; les diuretiques ôtent aux fibres toute leur défenſe en enlevant la viſcoſité dont elles ſont enduites. De maniere qu'en ſuivant ces deux méthodes, la douleur de conſtriction, l'ardeur d'urine, & tous les autres ſymptomes dont on a parlé

ne manquent de moleſter les malades, ce qui n'arrive pas en ſuivant la méthode directe, au contraire l'ardeur d'urine la plus violente, & qui auroit reſiſté à tous les autres remedes s'évanouit en vingt-quatre heures.

Puis donc que le conſeil que nous donnons pour la cure de la Gonorrhée ſoit par rapport à la maniere directe de la gueriſon, ſoit à cauſe du prompt ſecours quelle procure aux malades, ſurpaſſe de beaucoup la méthode indirecte; ce qui nous reſte à faire eſt de tâcher, étant appuyez ſur les principes que nous avons ci-devant établis concernant la maladie, d'inventer une injection très-efficace.

Il faut de plus reflechir très-ſerieuſement ſur la ſûreté de gueriſon qu'on a lieu de ſe promettre de ces deux méthodes directe ou indirecte, pour en pouvoir porter un juſte jugement, Car il ne ſeroit pas juſte que ceux qui auroient été gueris par les injections fuſſent en des craintes continuelles d'une recidive; pendant que ceux qui auroient recouvert leur ſanté par d'autres méthodes n'auroieet rien à craindre pour l'avenir.

Les tems d'une ſûre gueriſon doivent être les mêmes dans les deux méthodes; & comme il n'y a point eu d'Auteur parmi les modernes qui ait défini le tems fixe, non-ſeulement d'une gueriſon qui mette les malades hors de danger de contracter la verole, mais qui doive auſſi leur ôter toute crainte de recidive, il faut écouter là-deſſus la formule du celebre Fracaſtor qui eſt veritablement très-conforme à l'experience.

» In-primis mirum illud erat: quod labe re-
» cepta,
» Sæpe tamen quater ipſa ſuum compleuerat
» orbem
Luna prius, quam ſigna ſatis manifeſta darentur.

Il étoit ſur-tout merveilleux,
Qu'après avoir contracté cette peſte,
La Lune eut quatre fois ſon cours laborieux
Fini, ſans qu'on en eut de ſigne manifeſte.

Il n'y avoit donc ſelon cette experience, plus de mal à craindre, pourvû que la Gonorrhée s'étant évanoüie pendant quatre mois, eut ceſſé de donner quelque lueur de recidive, ou quelque marque de verole.

Après avoir expliqué de notre mieux ce projet direct de gueriſon, ſuppoſant

d'avoir radicalement détruit l'acrimoni
du virus, & que la Gonorrhée eſt par
faitement guerie, il nous en revient u
nouvel avantage, parce qu'il eſt très
probable que le même remede qui eſ
capable de détruire une grande quan
tité de virulence, eſt encore plus diſ
poſé d'en détruire une moindre quan
tité ; & nous avons encore plus de lieu
d'embraſſer cette opinion en ce que dé
que notre injection parvenant à la cau
ſe de la Gonorrhée eſt eſtimée capable
de la guerir, elle merite le titre de re
mede ſpecifique.

La gueriſon de la Gonorrhée dés ſon
commencement ſans cauſer l'augmen
tation du flux, ne ſe peut pas eſperer
en ſuivant d'autres idées terapeutiques,
parce que, comme on l'a ci-devant dé
montré par ces méthodes le flux eſt con
ſiderablement augmenté, & ſa moindre
ſuppreſſion eſt ſuivie de la verole.

Je ne celerai pas à mon égard, que
j'ai lâché le frein de ma curioſité, en
éprouvant ſes effets ſur quelques-uns
des plus lubriques de l'un & de l'autre
ſexe qui n'ont point été atteints du vi
rus dans tout leur corps, quoiqu'ils ſe
ſoient livrez aux plus effrenez excès. Or

a vertu de ce remede eſt trop efficace
our être prodigué à un peuple ſi laſcif,
le crainte qu'en voulant le préſerver
l'une peſte très-pernicieuſe, on ne m'ac-
uſe de prendre part aux crimes qu'il
ommet tous les jours ; c'eſt pourquoi
ion deſſein eſt d'enſevelir ce ſecret
ans les tenebres.

Enfin il eſt encore très-digne de re-
narquer que comme nous l'avons avan-
é dans notre précedente Théorie, les
leurs blanches ont une grande affinité
vec la veritable Gonorrhée verulente,
uſſi la premiere maladie reçoit-elle un
grand ſoulagement de notre remede in-
ecté. Ce que j'ai bien voulu déclarer
ci, pour faire connoître par là que no-
re Théorie ſe ſoutient avec avantage,
& qu'elle eſt parfaite dans toute ſon
étenduë.

CHAPITRE II.

De la méthode indirecte de proceder à la gueriſon de la Gonorrhée, en augmentant ſon écoulement.

LA ſeconde indication dans la cure de la Gonorrhée fondée ſur l'hypotheſe que nous avons précedemment établie, ſe propoſe d'exciter ſon flux dans une quantité proportionnée à ce qu'il peut éteindre & abſorber de la malignité du virus : parce moyen l'humeur qui ſort des glandes odorantes, eſt purgée de toutes ſes ordures, & ſon flux eſt arrêté dans ſon cours, à moins que les conduits excreteurs de ces glandes qui ſont très-courts, ne perdent leur reſſort par la longue durée de l'écoulement.

Puis donc qu'on ne peut réuſſir dans la cure de cette maladie, comme nous l'avons inſinué, ſans émouſſer l'acrimonie du virus, ou ſans en procurer l'évacuation, nous ne nous y arrêterons pas davantage, afin de voir comment les remedes qui nous ſont recommandez dans la pratique, peuvent remplir les vûës que nous devons avoir dans l'execution de ces deux points.

Or parmi ces remedes nous devons regarder ceux qui ne jettent pas les malades en de grands perils comme les meilleurs & les plus utiles. Auſſi eſt-ce la ſeule condition qui nous doit faire enviſager chaque remede en particulier, comme préferable aux autres, & en joignant ainſi les meilleurs remedes aux meilleures méthodes de les adminiſtrer aux malades, nous arriverons heureuſement au but où nous devons tendre.

Mais avant d'aller plus loin nous ne ſçaurions nous diſpenſer d'inſiſter un peu ſur les raiſons qui peuvent avoir engagé les Medecins à ſe ſervir des remedes vulgaires, principalement parce que ces ſortes de remedes qui ont été inventées dans ce ſiecle ou dans le précedent, paſſent communément pour n'avoir pas été en uſage chez les Anciens.

Mon deſſein eſt donc de rapporter ici en peu de mots ſur quels fondemens les Anciens ont employé dans leur pratique les purgatifs, les diuretiques, les aſtringens, & les balſamiques ; j'ajoûterai les raiſons qui ont pû donner aux remedés uſitez dans la Medecine moderne leur prix & leur valeur. Enfin

quand nous aurons parlé en détail de tous ces medicamens, nous en expliquerons les vertus avec toute l'attention qu'ils meritent.

La cure de la Gonorrhée nous a été assez obscurement proposée par Bernardin Tomitan, & un peu plus clairement par Prosper Borganiti? qui rapportent les differens inconveniens qui resultent de l'usage des déficcatifs & des stypti ques. Cet Auteur attribuë au vice de la semence la cause efficiente de cette maladie suivant en cela l'opinion d'Antoine Musa; ce qui fait qu'il donne de grandes loüanges à tous les remedes qui temperent la semence & les vesicules seminales; il nous avertit sur tout d'éviter l'usage des astringens au commencement de la maladie, & regardant la Gonorrhée comme un symptome du mal venerien il prétend que la préparation des remedes rafraichissans se peut faire avec le gayac & la salsepareille.

Il ajoûte aussi que les remedes recommandez par Galien & par Ætius, pour la cure de la Gonorrhée simple, peuvent produire de très-bons effets dans le traitement de la Gonorrhée virulente. Or toutes ces indications curatives qui ont été

été ſuivies dans les anciens tems, & que l'on ſuit encore à preſent, n'ont eu lieu que ſur la fauſſe opinion que l'on a eûë de cette maladie & de ſes cauſes.

Il approuve auſſi beaucoup les medicamens purgatifs entre leſquels il met la caſſe au premier rang, qu'il vante comme ſpecifique contre toutes les maladies des reins & des vaiſſeaux ſpermatiques, & la vertu ſpecifique de ce purgatif eſt tellement exaltée par cet Auteur, qu'il préfere ſans heſiter cette purgation à toutes les autres, & la plûpart des modernes ſe font une eſpece de Religion de la preſcrire en toute occaſion.

Cependant il y a de certaines circonſtances où le même Auteur & pluſieurs modernes la font prendre en moindre doſe qu'à l'ordinaire, afin que ſa vertu ſpecifique un peu retardée agiſſe plus avantageuſement pour les malades en les fatiguans moins.

Après avoir fait uſer de ces premiers remedes à un malade, il prétend luy pouvoir donner les aſtringens avec plus de ſûreté. Nous déclarerons en tems & lieu les formules de ces ſortes de remedes qui ſont le plus au goût de ce Medecin.

Alexandre Trajan Petrone ſuit exactement la méthode du précedent. Les remedes purgatifs & laxatifs, dit-il, & ceux qui ont une vertu en quelque façon rafraichiſſante ſont d'un très.bon uſage, & ſur tout la caſſe, laquelle en rafraichiſſant ne laiſſe pas d'avoir une vertu purgative, qui enleve les impuretez des reins & de la veſſie : puis faiſant le détail de la cure de la Gonorrhée virulente, il fonde toute ſa pratique de la maniere ſuivante, ſur la fauſſe hypotheſe qu'il s'eſt formée de cette maladie.

» Car ce mal, dit cet Auteur, eſt » engendré, ou d'une ſemence viciée, » ou par des particules affectées d'une » intemperie chaude ; ou qui, tout vice » de la ſemence mis à part, & toute les » autres parties, à l'exception des glan- » des paraſtates, retablies dans leur in- » tegrité ne laiſſe pas de perſeverer, la » ſemence ne pouvant pas s'échaper par » les ulceres de ces glandes, qui ſont » encore ouverts.

Et après avoir parlé de quelques ſignes qui ſont ſenſibles de part & d'autre, & qui ſont les veritables ſymptomes de la Gonorrhée, il dit que la principale

indication curative doit se tirer des ulceres des parastates.

Mais de peur que son attention fortement appliquée à l'observation de ces symptomes, ne le trouble & lui cause une distraction dans sa pratique, il commence par proposer les indications vulgaires, auxquelles il en ajoûte de particulieres, puis après avoir fait une exacte discussion des unes & des autres, il nous avertit de ne penser à rien plus serieusement qu'à appaiser l'inflammation, & à calmer la violente douleur & l'ardeur d'urine, afin d'avoir lieu ensuite de faire agir les purgatifs & les diuretiques, qui sont capables de chasser & d'exterminer toute la virulence.

Après avoir judicieusement reflechi sur les vûës des anciens, sur les fondemens dont elles sont appuyées, & sur les remedes pour lesquels ils se déclarent conformément à leurs principes; ce que nous avons à faire maintenant, c'est d'examiner les principes que les modernes prétendent leur être propres, & tout à fait differens des anciens.

Le Sieur de Blegny considerant que la Gonorrhée pouvoit se convertir dans une verole entiere & parfaite, croit qu'il

faut tout mettre en œuvre pour empêcher que l'eſprit virulent ne paſſe ſes bornes, & pour cela l'expulſer le plûtôt qu'il eſt poſſible ; & parce qu'un virus ſi mal-faiſant n'a pû acquerir un tel degré de malignité, pour me ſervir de ſes propres termes, ſans qu'il ſoit ſurvenu aux veſicules ſeminales quelque efferueſcence ou fermentation extraordinaire. Le même Auteur croit qu'il ne faut pas avoir moins d'attention à corriger ce ſymptome qu'à traiter la maladie même.

Je rapporte dans un autre endroit & même avec un peu plus d'emphaſe les mêmes indications, lorſqu'il nous conſeille fortement de joindre les aiguillons des purgatifs aux diuretiques. Mais quand il s'apperçoit que le virus s'évacuë aſſez abondamment, » je comprens, » dit-il alors, qu'il faut arrêter le flux » par les déſiccatifs & par les ſtypti- » ques, afin que les particules du virus » qui pourroient reſter étant abſorbées, » les veſicules qui ſe ſont relâchées par » un long flux, ſe retabliſſent enfin dans » leur ancienne liberté, & que toutes » ces parties ſoient entierement dépouil- » lées des acides pernicieux qui les pi-

» quent ſans ceſſe & qui les irritent.

Le deſſein que je me ſuis propoſé dans ce Traité ne me permet pas preſentement d'examiner à fond toute la Theorie du Sieur de Blegny ; & il ſeroit inutile en parcourant les indications curatives de comparer enſemble ce que celui-ci & tous les anciens Medecins ont dit ſur ce ſujet ; puiſqu'ils reviennent toûjours au même point : car quelle difference y a-t-il, je vous prie, entre l'évacuation du virus par le moyen des purgatifs, qui ſont merveilleuſement préconiſez par les anciens & par les modernes, & l'expulſion de ce même virus par les diuretiques qui ont auſſi les mêmes partiſans.

La caſſe eſt-elle d'un different caractere pour être extrêmement recommandée par l'ancien Trajan, & par les Medecins de notre tems ? En un mot les rafraichiſſans, les balſamiques, ou les aſtringens paroiſſent-ils pour la même raiſon fort differens d'eux-mêmes, parce que les anciens & les modernes conviennent également de leur utilité : en verité cette prétenduë difference tirée des tems eſt frivole, puiſque les anciens & les modernes ne ſe ſont propoſez

que les mêmes fins dans leur pratique. Il s'enſuit par conſequent que les idées des Medecins dans leurs indications curatives ont toûjours été les mêmes, & qu'ils ont auſſi employé les mêmes remedes dans le cours de tant de ſiecles.

Mais ce que nous avons grande raiſon d'avouer, c'eſt qu'il paroît beaucoup plus de prudence & de raiſon dans la pratique des anciens que dans celle des modernes : car les premiers s'en ſont conſtamment tenus aux hypotheſes qu'ils s'étoient formez, & les derniers en conſervant la pratique que leurs prédeceſſeurs leur avoient laiſſée, ont honteuſement mépriſé les principes ſur leſquels les anciens Medecins l'avoient fondée.

Que ſi l'on mettoit à part les foibles fondemens ſur leſquels la pratique moderne eſt établie, les remedes que les anciens ont approuvez conſerveroient leurs vertus dans tout leur éclat : car les purgatifs & les diuretiques, n'ont de plus juſte cauſe de leur adminiſtration, que la vertu qu'ils ont d'adoucir l'humeur acre, & de lui ôter toutes ſes pointes.

Et ſi les vertus de ces remedes avoient parfaitement répondu aux grandes idées

que nous en avions formez les modernes auroient été certainement obligez de s'en tenir de bonne foi à la doctrine des anciens, & loin de s'éloigner assez follement de leur Théorie, & de s'acharner à noircir avec fureur la réputation qu'ils ont merité, ils auroient dû se faire un plaisir d'y prendre part.

Mais comme ces remedes apportent quelquefois beaucoup de soulagement aux malades quelquefois aucun, & quelquefois même un grand préjudice, nous commencerons par exposer très-solidement pourquoi ces remedes ont lieu dans la cure de la Gonorrhée, afin que le pays d'où viennent ces dards qui font tomber nos esperances, nous soyent parfaitement connu.

CHAPITRE III.

SECTION PREMIER.

Des medicamens purgatifs qui ſont d'uſage dans la cure de la Gonorrhée, & quelques formules choiſies de ces remedes.

PERSONNE ne s'eſt encore aviſé de dire que les medicamens ayant par eux-mêmes la vertu de dompter l'eſprit virulent de la Gonorrhée : tout leur utilité conſiſte donc, à ce qu'ils ſont propres à entraîner quelque portion de la matiere virulente. Les parties ſur leſquelles les purgatifs agiſſent, ou pour guerir le flux de la Gonorrhée, ou pour l'exciter, ſeront mieux connuës, quand je me ſerai un peu plus regulierement expliqué ſur les facultez de ces remedes.

A la verité toutes les vertus des remedes purgatifs conſiſtent en ce qu'ils excitent fortement, ou les ſecretions qui viennent des glandes des inteſtins, ou qu'ils irritent les fibres nerveuſes par leurs

leurs aiguillons ; enſorte que par l'un ou l'autre de ces moyens ils excitent de grandes & frequentes évacuations.

Cela étant il eſt très-probable que les changemens que cauſent ces remedes procedent tous, ou des ſecretions avancées, ou de l'impetuoſité des grandes & longues évacuations, ou des irritations extraordinaires long-tems continuées.

Mais ce qu'il faut remarquer en paſſant, c'eſt que c'eſt auſſi pour la même raiſon que quelques-uns de ces remedes pris interieurement, excitent quelquefois une grande hemorragie, au lieu qu'étant appliquez exterieurement ils arrêtent le ſang : & cela parce que ſi leurs irritations ſont exceſſives ces remedes, de ſimples irritans qu'ils étoient, deviennent cauſtiques.

Or pour revenir de l'endroit d'où nous nous étions un peu écartez ; ou l'extrême ſecretion des glandes, comme nous venons de le dire, ou l'irritation des fibres trop violente, font que ces fibres ſe trouvent privées de leur contraction tonique & de leur forte tenſion.

Que ſi nous rapportons ainſi toutes

toutes ces actions communes des purgatifs au deſſein que nous avons preſentement formé, nous rendrons aiſément raiſon de toute l'utilité que l'on tire de ces remedes dans le traitement de la Gonorrhée; utilité qui ne conſiſte pas en ce que ces ſortes de remedes attaquent directement le virus même, mais en ce qu'ils ſoutiennent ſi bien la conſtitution de certains corps robuſtes qu'ils en enlevent toute la matiere virulente, & les en débaraſſent abſolument.

Mais en verité les avantages que tire la conſtitution naturelle du corps du different uſage des purgatifs, & le préjudice qu'ils peuvent lui porter, ſont ſi viſibles, que perſonne n'en peut raiſonnablement douter: car quand le ſang par une ſecretion exceſſive ſe trouve plus rarefié, & que les fibres ſont toûjours plus tenduës, pour lors les conduits excreteurs étant médiocrement dilatez, les liqueurs en ſortent avec moderation, de maniere que le flux ſe ralentiſſant peu à peu & le virus ſe trouvant enlevé, l'écoulement devient plus conſiderable.

Au contraire comme les purgatifs gatent le ſang, la tenſion des fibres en eſt

fort affoiblie pour l'ordinaire, d'où il arrive que les conduits excreteurs des glandes étant fort relâchez, le flux eſt non-ſeulement plus abondant, mais continuë même, pour ainſi dire, juſqu'à l'entiere extinction du virus. On trouve de ces deux ſortes d'exemples dans le traitement de la Gonorrhée des deux ſexes, mais encore plus dans le traitement de celle des femmes.

Comme le flux de la matiere que fourniſſent les Gonorrhées vient principalement de l'irritation des purgatifs, & comme l'eſprit acre du virus eſt la cauſe originelle de la Gonorrhée, comme nous l'avons dit ailleurs, nous comprenons certainement que ſi ces deux aiguillons ſe joignent, le flux ſera beaucoup plus abondant; & comme cette abondance de liqueurs s'amaſſe à l'occaſion d'une certaine force qui n'y ſçauroit introduire rien de vicieux, ce flux abondant ſurmonte enfin par ſa quantité la force du virus, & c'eſt ainſi que les remedes purgatifs peuvent guerir la Gonorrhée.

Que ſi l'aiguillon des purgatifs, comme il arrive quelquefois, eſt ſi vif & ſi violent, que les conduits excreteurs

ſoient fortement dilatez, tant par la quantité de l'humeur que par la rapidité de ſon mouvement, pour lors la virulence eſt plus promptement enlevée, & le flux dure ordinairement plus long-tems.

Tout ce qu'on vient de dire étant ſuppoſé, il eſt évident que les medicamens purgatifs n'agiſſent pas directement dans la cure de la Gonorrhée. On conçoit en même-tems quelles ſont les vûës que les Medecins ſe propoſent en donnant aux malades des purgatifs, & le préjudice qu'ils leur cauſent quand ils ne leur donnent pas de ſoulagement.

On comprend au ſurplus qu'il n'eſt pas permis d'employer indifferemment les purgatifs dans cette maladie : car il y en a quelques-uns entre autres qui ſont capables d'augmenter l'acrimonie du virus, le flux de la matiere, la violente inflammation des parties, la conſtriction de la verge, & l'ardeur de l'urine : il y en a d'autres que leur caractere particulier rend propres à forcer le reſſort des conduits excreteurs des glandes : il eſt ſans doute d'une grande importance pour bien réuſſir dans le traitement de la Gonorrhée de connoî-

tre les mauvaiſes qualitez des purgatifs.

Et de vrai pour dire ſincerement ce que j'en penſe, l'experience ſeule nous fait voir que les purgatifs dans l'uſage que l'on en fait dans la pratique, cauſent quelquefois de ſi violentes irritations, que la Gonorrhée pour laquelle on ne ſe ſert d'aucun remede, ſe termine plus promptement & plus heureuſement que lorſque l'on y employe les purgatifs.

Que ſi quelqu'un eſt ſurpris de ce que j'avance, ſa ſurpriſe ceſſera, s'il compare exactement les longs eſpaces de tems que le fameux Sydenham recommande pour la cure de la Gonorrhée, avec ceux que la nature prend elle-même pour parvenir à la même fin.

Cependant puiſque nos précedens raiſonnemens joints à l'experience, nous font connoître que les medicamens purgatifs ſecondent quelquefois l'intention du Medecin dans le traitement de la Gonorrhée, il eſt juſte d'en propoſer ici quelques formules qui ſont autoriſées par le frequent uſage qu'en font dans leur pratique de très-celebres Medecins, & très-verſez dans ces ſortes de traitemens.

Apozeme.

Prenez des feuilles de ſcrophulaire aquatique, du ſenné verd, deux pincées,

Mettez-les dans une chopine d'eau bouillante, & les laiſſez en infuſion, puis après avoir tiré la coulure hors du feu que le malade la prenne à deux ou trois fois.

Autre.

Prenez de la pulpe de tamarins, deux onces;
De l'eau commune, deux pintes.
Reduiſez-les par l'ébullition à trois chopines.
Faites infuſer pendant la nuit dans la coulure
Du ſenné mondé,
De la ſemence de Coriande,
De la regliſſe, &
Des fleurs de roſes rouges, de chacun, deux drachmes.

Veſtligius qui a plûtôt eu l'idée de purger que de reſtraindre, s'eſt ſervi du bol qui ſuit :

Prenez de la conſerve de fleurs de mauves, &
De la poudre de racine de Rhubarbe, de chacune une drachme.
De la terebenthine de Veniſe, deux ſcrupules.

Formez-en un bol, & le donnez de grand matin.

On donne auſſi pour la même fin l'apoſeme ſuivant.

Apozeme.

Prenez de la racine d'althéa, une demie once.
Des feuilles de mauves, &
De guimauves, de chacunes une demie poignée,
Des figues graſſes, une once.
Des eaux d'Embs, une pinte.

Faites bouillir le tout juſqu'à conſomption du quart, & que le malade prenne la coulure par intervalles.

Comme il y a bien des gens qui ſont perſuadez que le mercure & ſes préparations ſont les veritables antidotes du mal venerien, la plûpart de ces gens là s'imaginent, qu'ils ne peuvent faire

aucun progrès dans la gueriſon de cette maladie s'ils ne joignent le mercure à leurs remedes. Riviere dans la premiere & ſeconde Centurie de ſes obſervations propoſe ceux qui ſuivent.

Pilules.

Prenez du Calomelan de Turquet,
Des pilules cochées mineures, de chacun un ſcrupule.
Du ſyrop de Rhamnus ce qu'il en faut.
Formez-en cinq pilules.

On ſe ſert pour la même fin des pilules ſuivantes qu'on appelle des trois Diables.

Autres.

Prenez des trochiſques alhandal, &
Du diagredes, de chacun quatre grains.
Du mercure ſublime doux, huit grains.
Du ſyrop de Stæchas, ce qu'il en faut.
Mêlez le tôut & formez en quatre pilules.

Autres.

Prenez de l'extrait univerſel, une demie drachme.
De la panacée mercurielle, cinq grains.
De l'élixir de proprieté ce qu'il en faut.
Formez-en cinq pilules.

Comme on peut mêler dans ces ſortes de pilules, le Turbich mineral, le précipité verd, le précipité blanc, & toutes ſortes de préparations mercurielles, on y joint auſſi la caſſe qui purge en potion très-doucement, & qui eſt ſalutaire aux reins, à la veſſie, aux ureteres.

Bol purgatif.

Prenez de la Caſſe nouvellement tirée, une demie once.
De la poudre de racine de Rhubarbe, un demi ſcrupule,
Du mercure doux un demi ſcrupule, ou
Du mercure verd, cinq grains.
Fermez-en un bol qui ſera pris le matin.

Alexandre Trajan enſeigne à prendre la caſſe ſeule en cette maniere :

Prenez de la moelle de Caſſe, deux onces.

Formez-en un bol avec les penides.

Le malade prendra ce bol tous les matins avant de manger juſqu'à quarante jours, à moins que l'eſtomac ne ſe trouble, ou que la verole ne ſe fut répanduë par tout le corps.

Prenez des yeux d'écreviſſes préparez une demie drachme,
De la gomme de gayac, &
Du diagrede, de chacun trois drachmes.
Du Criſtal mineral,
De la gomme adragant, de chacun une drachme,
Du Calomelan de Turquet, deux ſcrupules.
De la diſſolution de gomme adragant, ce qu'il en faut.

Mêlez le tout, & formez en de chaque drachme dix pilules qu'il prendra en deux fois dans la journée, cinq à chaque fois.

Autres pilules.

Prenez du mercure verd, deux drachmes.
De la gomme de gayac, &
De l'antimoine diaphoretique, de chacun, une drachme.
De la ſcamonnée préparée avec le ſoufre, &
De l'aloës ſucotrin, de chacun, une demie drachme.
De la ſolution de gomme adragant, ce qu'il en faut.

Mêlez le tout & formez en une maſſe de pilules. On formera douze pilules d'une drachme & demie de cette maſſe, & le malade en prendra quatre le matin & autant le ſoir.

On pourroit tirer des Auteurs une infinité d'autres formules toutes differentes ; mais celles que nous venons de décrire ſont plus que ſuffiſantes, étant tirées des Auteurs les mieux verſez dans le traitement de la verole.

SECTION II.

Du ſecours ou du préjudice que les medicamens aſtringens peuvent apporter au traitement de la Gonnorrhée.

COMME l'enlevement du virus hors du corps des malades a donné lieu aux Medecins de mettre les purgatifs en uſage, l'écoulement exceſſif de matiere que ces remedes ont coutume de cauſer, les a enſuite forcez à ſe ſervir des medicamens aſtringens pour le réprimer.

Et tout de même au ſurplus que les vertus des purgatifs ſembloient d'abord leur promettre de merveilleux effets, ont été ſujets dans la ſuite à s'attirer de grands & juſtes reproches, de même les remedes aſtringens à moins qu'ils ne ſoient adminiſtrez avec prudence ſont ſujets à cauſer de grands maux.

Les choſes étant ainſi, ce n'a pas été ſans raiſon que pluſieurs Medecins ont été fort partagez dans leurs ſentimens. Ceux qui ſont engouez de ces derniers remedes non-ſeulement y ont recours

generalement pour reprimer toutes sortes d'évacuations, mais en donnent aussi de si fortes doses dans le traitement de la Gonorrhée, qu'ils sembleroient n'y pouvoir jamais exceder.

Je ne prétens pourtant pas par là bannir absolument les astringens de la cure de cette maladie : car il est certain qu'il faut necessairement réprimer toutes les évacuations excessives, mais il est aussi très-sûr que les astringens ne concourent pas toûjours à parvenir heureusement à cette fin : car il peut très-souvent arriver dans les grandes évacuations que la cause des grands desordres qu'elles procurent est plûtôt mise en action par ces remedes qu'elle n'en est empêchée.

Le mauvais usage des astringens ne se remarque pas seulement dans la cure de la Gonorrhée, mais encore en d'autres maladies pour lesquelles ils sont fort recommandez ; ce qui se remarque visiblement dans les hemorragies & dans les flux de ventre ; & dans ces occasions l'on ne se plaint pas du défaut de leur vertu.

Mais de ce que leur action inconsiderement excitée, au lieu de guerir les malades pour lesquelles on les employe,

en produiſent d'autres qui ſont plus grieves & plus facheuſes. Nous ne ſçaurions donc nous appliquer avec trop de ſoin à découvrir ce qu'il y a d'avantageux à attendre de ces remedes, auſſi bien que les maux qu'ils peuvent produire afin de s'en préſerver.

Or pour être veritablement informez du ſecours que les aſtringens peuvent apporter à la Gonorrhée, il ſuffira de remarquer les facultez qu'on leur attribuë vulgairement, qui ſont de reprimer l'écoulement exceſſif de quelque liqueur que ce ſoit, & de l'empêcher de ſe produire au dehors.

Un tel effet ne peut arriver, ou que l'on n'épaiſiſſe la maſſe des humeurs, enſorte que la liqueur ne puiſſe écouler de ſes conduits ſans beaucoup de difficulté, ou en diſpoſant tellement les canaux qu'il s'y trouve comme une barriere qui arrête l'humeur, & qui l'y retienne comme ſi elle y avoit été pouſſée par injection; & c'eſt là ſur-tout ce que doivent faire les aſtringens comme on le voit par les cauteriſations actuelles & potentielles, les ſutures & les autres méthodes reſtrainctives, leſquelles en paroiſſant prendre differen-

tes formes tendent neanmoins toûjours au même but.

Les remedes aſtringens ſont d'un excellent uſage quand il s'agit d'obſtruer toute la maſſe des humeurs, ou de ſerrer ſimplement une petite branche d'un ſeul canal, puiſqu'ils peuvent ou corriger la trop grande relaxation des conduits excreteurs des glandes quand elle eſt faite, ou empêcher qu'elle ne ſe faſſe; & qu'ils ne ſont pas moins capables de retablir la mauvaiſe conſtitution du ſang dans ſon integrité, ſoit qu'elle ait été alterée par l'uſage déreglé des purgatifs, par quelque mauvaiſe criſe arrivée à un malade, enſorte qu'une évacuation menacante de telle nature qu'elle puiſſe être, ſoit promptement reprimée.

Premier Corollaire.

Cette hiſtoire des aſtringens fait voir manifeſtement que ces remedes ne peuvent pas avoir beaucoup d'action ſur les liqueurs qui ſont conſervées dans leurs réceptacles. C'eſt pourquoi ſi comme on le croit vulgairement, la matiere de la Gonorrhée étoit venuë des proſtates & des veſicules ſeminaires, ces

remedes n'auroient eu aucun effet.

Second Corollaire.

Tout cela nous fait assez comprendre pourquoi le flux virulant ayant été reprimé par des remedes astringens, retourne dans le sang, & répandant son venin dans toute sa masse y produit la verole; & si la suppression de ce flux est prématurée, si elle est totale, ou si elle n'est faite qu'en partie, elle contractera differens degrez de malignité; si elle est totale, sa malignité sera dans un degré plus éminent, & elle causera de plus dangereux symptomes, & si le flux n'est supprimé qu'en partie les accidens seront moindres.

Et quand même la Gonorrhée seroit dépouillée de toutes les pointes du virus, cependant si les remedes astringens reserroient les vesicules seminales avant que le flux eut été suffisamment reprimé, la matiere n'étant pas retenuë au-delà de ce que les conduits excreteurs en peuvent contenir, la digue étant rompuë bien-tôt après le torent de l'humeur se précipite, & il se fait un flux qui renouvelle très-souvent la Gonorrhée.

Il reſulte de tout cela que les canaux excreteurs par l'uſage d'une trop grande quantité d'aſtringens ſouffrent enſuite un ſi extrême relâchement, & que ne pouvant recouvrer leur reſſort qu'avec beaucoup de peine, il ſe fait de fréquentes & facheuſes récidives de ce flux, dont il n'eſt pas facile de tarir la ſource.

Au contraire les aſtringens les plus forts, & que l'on réïtere fréquemment, non-ſeulement repriment ſi fortement la liqueur morbifique, mais encore l'écoulement naturel des lacunes, que l'uretre privée de ſon enduit viſqueux eſt inceſſamment irrité par l'acreté de l'urine; d'où il arrive qu'après la gueriſon de la Gonorrhée l'ardeur d'urine ſubſiſte encore long-tems.

Bernardin Tomitan après avoir rapporté un triſte exemple des aſtringens imprudemment adminiſtrez, recommande beaucoup l'uſage des remedes ſuivans dans le tems qu'ils conviennent, qui ſont l'encens, le maſtic, le corail, & la gomme adragant.

Après avoir fait voir quelle eſt l'utilité des aſtringens dans la cure de la Gonorrhée, l'égard qu'il faut avoir au

tems de s'en ſervir, & les doſes auſquelles il faut ſe renfermer, quand on veut préſerver les malades de la verole. Il nous reſte à en donner quelques formules des mieux choiſies.

Poudres aſtringentes.

Prenez du ſafran de Mars aſtringent, quatre ſcrupules.
De l'os de ſeche.
Du ſuccin.
Des deux ſortes de coraux, &
De l'yvoire, de chacun, deux ſcrupules.

Mêlez tout pour une poudre dont on donnera une demie drachme deux fois par jour.

Prenez des feuilles de menthe.
De la mumie.
Du corail rouge.
De l'agnus Caſtus, &
Du Carabé, de chacun, deux drachmes.

Mêlez le tout pour une poudre dont vous donnerez tous les matins deux drachmes au malade dans un œuf frais.

Prenez du magiſtere d'os de ſeche, une demie drachme.

De la poudre de roſes rouges, un ſcrupule.

Mêlez cela pour une ſeule doſe, Claude Deodat préconiſe à merveille le ſucre de Saturne.

Electuaire aſtringent.

Prenez de la ſemence de laituë.
D'agnus caſtus,
Du ſang dragon,
De la myrrhe,
De la terre ſigillée, &
De l'Iris, de chacun deux drachmes.
De la conſerve de roſes rouges, demie once.
Du ſyrop de Menthe, ce qu'il en faut.

Mêlez le tout pour en former une opiate, dont on fera prendre chaque jour au malade la groſſeur d'une noix muſcade.

Bol aſtringent.

Prenez du maſtic.
Du corail rouge préparé.
Du ſuccin blanc, &
Du ſucre de Saturne, de chacun quinze grains.

Du syrop de ronces, ce qu'il en faut.

Mêlez le tout, & formez-en un bol partagé en deux prises, l'une sera donnée le soir, & l'autre de bon matin le jour suivant.

La potion de Claude Mousset.

Prenez des sommitez & des fleurs de sauges rouges, de chacune une poignée. Adouciſſez les en versant dessus du lait de vache, & les laissez ensuite en infusion pendant la nuit. Ajoûtez à la coulure,

De la terebenthine cuite pulverisée,
Du succin, &
De la noix muscade, de chacun, un scrupule.

Que le malade prenne cette potion le matin, & qu'on lui en prépare une seconde pour le soir.

Apozeme astringente.

Prenez des racines de grande consoude, une once.
De plantain.
De queuë de cheval.
De petite Pasquete.

De Renouée, &
D'oseille, de chacune, une poignée & demie.
Des semences de plantain, une drachme.
D'oseille, &
De mauves, de chacune une demie once.
Des fleurs de roses rouges, une pincée.
Des raisins passés, demie once.
De la réglisse, trois drachmes.

Faites bouillir le tout dans dix pintes d'eau, puis ajoûtez à la coulure des syrops de pourpier & de myrthe, de chacun, une once & demie, pour trois doses.

Pilules astringentes.

Prenez des semences d'alkekenge.
Des quatre grandes semences froides.
De pavot blanc.
De laituë, &
De plantain, de chacunes demie once.
De la Rhubarbe choisie, deux drachmes.
Du mastic, une drachme & demie.

De la gomme arabique.
Du bol d'Armenie,
Du ſuccin,
De la gomme adragant, &
De l'amidon, de chacun une drachme.
De la ſemence d'agnus caſtus, &
Des roſes rouges, de chacune, demie drachme.
De la ſolution de gomme adragant ce qu'il en faut.

Faites-en une maſſe de pilules.

Autres.

Prenez des yeux d'écreviſſes préparez, demie once.
De la gomme de gayac, deux drachmes.
Du blanc de baleine, une drachme & demie.
Du criſtal mineral, &
De la gomme adragant, de chacun, une drachme.
Du Bezoard mineral,
Du camfre,
Du Baume de Copahu, &
Du mercure doux, de chacun, deux ſcrupules.
Du baume de ſoufre aniſé, un ſcrupule,

De l'huile de ſabine, dix gouttes.

Mêlez le tout, & formez en après l'exacte mixtion, une maſſe de pilules, de chaque drachme de laquelle on formera quatorze pilules, dont le malade prendra quatre au matin & autant le ſoir.

Autres.

Prenez du ſafran de Mars aſtringent, deux ſcrupules.
Des trochiſques de Carabé, une drachme.
De l'os de ſeche préparé, un ſcrupule.
Du ſucre de ſaturne, quinze grains.
Du ſyrop de nenuphar, ce qu'il en faut.

Formez de tout cela des pilules de la groſſeur d'un pois.

Autres.

Prenez des gommes arabique, & adragant,
Du carabé.
De la mumie, &
Du bol d'Armenie, de chacun, une drachme.
Du ſyrop de roſes ſeches, ce qu'il en faut.

Mêlez le tout, & formez-en une maſſe de pilules, dont le malade prendra un ſcrupule tous les matins.

Injections aſtringentes.

Prenez des cendres de gouſſes de feves, &
De l'eau de plantin ce qu'il en faut.
Mêlez-les, & en faites injection.

Autre.

Prenez du vin rouge, &
De l'eau de grande conſoude, de chacun, cinq onces.
Des feuilles de ſcordium, une poignée.
Infuſez-y pendant la nuit,
Des grains de genievre concaſſez, trois drachmes.
Du bol d'Armenie alkooliſé, demie once.
Faites les bouillir legerement la matin, filtrez la liqueur, puis ſervez vous-en pour injection.

Autre,

Prenez du verd de gris, une demie drachme.

De

De l'eau de fontaine, une pinte.

Laiſſez-les enſemble juſqu'à ce que l'eau change de couleur, puis diſſolvez y trois grains de mercure doux. Filtrez la liqueur pour ſervir d'injection.

Autre.

Prenez de l'eau de plantain, un demi-ſetier.

Du mercure doux pulveriſé, deux drachmes.

Mêlez-les, & les agitez dans une phiole, au lieu de Mercure doux, on peut y ſubſtituer le ſel de Saturne.

Autre.

Prenez de l'eau de plantain, cinq onces.

Du vitriol Romain, demie drachme.

Du ſafran de Mars aſtringent, deux ſcrupules.

Mêlez-les, & filtrez la liqueur qui eſt rouge.

Autre.

Prenez de la pierre medic. de Crollius, deux drachmes.

De l'eau de roſes rouges, une chopine.

Mêlez-les, & vous en ſervez pour injection dans l'uretre.

SECTION III.

Des medicamens Balſamiques.

QUand les Medecins inſtruits par l'experience, s'aperçûrent que l'uſage des remedes aſtringens pour la Gonorrhée, n'avoient point d'effet certain, mais au contraire qu'ils jettoient ſouvent les malades en de grands perils, ils ſe déterminerent à ſe ſervir de remedes qui leur paroiſſoient être d'un autre caractere.

Parce que comme ils s'imaginoient que la Gonorrhée étoit formée d'une eſpece de purulence particuliere, ils crurent que les remedes qui étoient propres à cicatriſer les ulceres, étoient ceux qu'ils devoient employer, ne doutant pas que les mêmes effets que produiſoient ces remedes appliquez ſur les ulceres, opereroient également dans la cure de la Gonorrhée.

Mais ſi nous examinons avec attention les proprietez des medicamens balſamiques dont on ſe ſert contre la Go-

norrhée, nous comprendrons bien-tôt que leur effet eſt bien different étant pris interieurement, ou lorſqu'ils ſont appliquez pour topiques. La raiſon en eſt que leur operation n'eſt précedée d'aucune digeſtion.

Or la matiere de la Gonorrhée quoiqu'un peu blanchâtre, n'eſt pas pour cela renduë plus molle & plus douce, mais encore beaucoup plus groſſiere & plus tenace que lorſque les balſamiques ſont expliquez exterieurement, & pour tout dire en un mot, l'operation des balſamiques n'eſt pas fort differente de celle des aſtringens.

Cela étant ainſi, on ne peut douter que l'operation de ces ſortes de remedes ne doivent à preſent être expliquée d'une autre maniere, qu'elle ne l'a été par le paſſé.

Car la matiere de la Gonorrhée n'étant pas formée de pus, & au ſurplus les remedes balſamiques operant bien differemment dans la cure de la Gonorrhée, de la maniere dont ils agiſſent lorſqu'ils ſont immediatement appliquez ſur une playe, on comprend aiſément que toute l'utilité que l'on tire des balſamiques, ne doit pas être attribuée à

leur vertu ſanative & unitive : de même auſſi ces ſortes de remedes produiſant à l'égard de la Gonorrhée un effet ſemblable à celui des aſtringens, ils diſpoſent à l'égard du flux la voie de ſa ſuppreſſion, & expoſent les malades à de triſtes recidives ; on ne peut donc s'empêcher de les mettre au rang des aſtringens.

Auſſi ne faut-il pas omettre, ce qui eſt d'une grande importance, que les medicamens balſamiques, ſe peuvent convertir en aſtringens, & être alors d'un très-bon uſage.

Car ſi leur ſoufre ou leur huile leur ſont enlevez, comme on le peut faire, en les faiſant bouillir dans l'eau commune, leur vertu aſtringente reſte en ſon entier, & l'on peut s'en bien ſervir pour guerir la Gonorrhée. Pour mettre la choſe dans toute ſon évidence, il n'y a qu'à faire bouillir de la terebenthine : car cette liqueur balſamique dont la vertu digeſtive ſe montre mieux qu'en aucun autre ingredient, perd en bouillant toute ſa qualité balſamique, & agit enſuite comme un remede aſtringent, ſoit qu'on la donne interieurement, ou qu'on l'applique en forme topique avec une telle efficace, que pluſieurs Medecins

préferant la poudre de terebenthine à celle qui eſt en ſubſtance, la donnent avec ſuccès contre la Gonorrhée, après même que les balſamiques n'ont point eu d'effet.

Il eſt maintenant à propos de donner, comme nous avons ci-devant fait des autres remedes, quelques formules de balſamiques ſeparez des autres medicamens, mais que l'on peut joindre aux purgatifs & aux aſtringens : parce que l'on ſçait par experience que ces remedes ſe prêtent un mutuel ſecours, en ſe communiquant leurs qualitez, ſuivant le dire d'un ancien.

Quæ non proſunt ſingula, multa juvant.

Ce qui n'a pas d'effet en ſon particulier ;

Produit joint à pluſieurs un effet ſingulier.

Mixtion blanche.

Prenez de la meilleure terebenthine, une once, & le jaune d'un œuf. Agitez-les enſemble dans un mortier ; ajoutez-y enſuite une cho-

pine d'eau d'agrimoine. Mettez pendant la nuit cette mixtion au bain Marie. Ajoutez-y :
Du ſuc de limons, trois onces.
Du ſucre blanc, ce qu'il en faut pour donner de l'agrément à la mixtion.

On peut faire de ſemblables mixtions avec le beaume blanc de Judée, celui de Copahu, ou du Perou, joints à un véhicule convenable.

Autre.

Prenez une chopine d'eau de chaux. Des baumes blanc, de Copahu, & du Perou, de chacun une drachme, avec le jaune d'un œuf ; faites une mixtion blanche. Que le malade en prenne trois cueillerées, ou de la précedente, trois fois dans la journée.

Autre.

Prenez trente gouttes de beaume blanc de Judée, que le malade les prenne empâtées avec du ſucre blanc.

Bol Balſamique.

Prenez de la rhubarbe rôtie.
De la noix muſcade rôtie.
Du beaume de Tolut, de chacun 15. grains.
Du ſucre de Saturne, ſix grains.
De la terebenthine de Veniſe, ce qu'il en faut.
Mêlez le tout pour un bol qui ſera donné au malade le matin & le ſoir, à l'heure du ſommeil.

Autre.

Prenez de la caſſe nouvellement mondée,
De la terebenthine de Veniſe, de chacune deux ſcrupules.
Du mercure doux, un demi ſcrupule.
Mêlez-les pour un bol qui ſera pris matin.

Autre.

Prenez de la terebenthine de Veniſe, deux drachmes & demie.
Du mercure doux, dix grains.
Mêlez-les, & envelopez le bol dans le pain à chanter, que l'on prendra de deux jours l'un.

Electuaire Balſamique.

Prenez de la pulpe de caſſe nouvellement mondée, deux drachmes.
Du beaume de Copahu, une once.
Du mercure doux.
Des yeux d'écreviſſes préparez, &
Du criſtal mineral, de chacun une drachme.
Du ſel volatil de ſuccin, quatre ſcrupule.
Du ſirop d'Althea de Fernel, ce qu'il en faut.
Mêlez le tout, & formez-en une conſerve, dont le malade prendra la groſſeur d'une noix muſcade des plus groſſes, deux & trois fois par jour.

Le precedent Electuaire a été long-temps fort uſité parmi les Medecins Flamands; & on en lit la deſcription dans la pratique chymique, au chapitre de la Gonorrhée, pag. 115. & il approche de celui que M. Walus donnoit chez nous, & auquel il a donné ſon nom.

Prenez de l'Electuaire lenitif, deux onces.

Du beaume de Copahu, ſix drachmes.
Des yeux d'écreviſſes préparez, trois drachmes.
De la noix muſcade raſpée, &
Du criſtal mineral, de chacun, deux drachmes.
Du mercure verd, quatre ſcrupules.
Mêlez le tout pour un Electuaire.

Autre.

Prenez du ſang dragon, &
De l'amidon, de chacun trois drachmes.
Du beaume blanc, demie once.
De la terebenthine de Cypre, une drachme & demie.
Mêlez le tout, & le mettez pour l'incruſter au four d'un confiſeur, & que le malade en prenne trois & quatre fois dans la journée.

Pilules Balſamiques.

Prenez de la mumie.
Du ſang dragon.
De la terebenthine cuite, &
Du corail rouge, de chacun, deux ſcrupules.

Du beaume du Perou, ce qu'il en faut.

Mêlez le tout, & formez-en une masse de chaque drachme, de laquelle on formera dix pilules; dont on en prendra quatre le soir & le matin.

Autre.

Prenez des yeux d'écrevisses préparez, une drachme.

De la gomme de Gayac naturelle, &

Du beaume de Tolut; de chacun deux scrupules.

De la terebenthine de Cypre, ce qu'il en faut.

Reduisez le tout en pilules d'une moyenne grosseur.

SECTION QUATRIE'ME.

Des remedes Diuretiques.

LEs anciens Medecins & les modernes ont été si fort entêtez des remedes Diuretiques, afin de procurer un grand flux d'urine, qu'ils sont restez dans cet usage, quoique la cure de la Gonorrhée n'ait pas répondu à leurs

ſouhaits, & ils ſe ſont même ſervis des plus violens & des plus dangereux, par la raiſon ſeule qu'ils procuroient plus ſûrement un grand flux d'urine.

Mais au ſurplus, une grande quantité d'urine, ſoit qu'on la rende en une ſeule ou en pluſieurs fois, ne peut pourtant pas agir d'une telle maniere ſur la Gonorrhée, qu'elle en corrige abſolument l'acrimonie, & qu'elle conſerve aux conduits qui ſervent à ſon écoulement leur reſſort naturel; enfin elle ne ſçauroit même aider la nature juſqu'au point d'éloigner toute la virulence par le flux d'urine le plus exceſſif.

Reprenons maintenant la choſe d'un peu plus loin, & voyons l'utilité que peut appporter à la Gonorrhée un grand flux d'urine ſouvent réïteré.

Il paroît premierement que l'urine qui coule abondamment de la veſſie, lave beaucoup les conduits par où elle paſſe, c'eſt pourquoi une mediocre quantité d'urine ſouvent réïterée, lavera plus efficacement ces conduits, qu'une très-grande quantité qui s'échapera ſoudainement comme par un torrent.

Car comme l'urine ne s'échape que

pour laver ſon canal, auſſi ſçavons-nous certainement que toute la pratique des remedes Diuretiques ne ſuffit pas pour corriger la virulence, mais que toute ſon action conſiſte à laver les canaux qui lui donnent paſſage.

Parce que la matiere de cette maladie étant ſans ceſſe detachée des côtez de l'uretre par la vertu de ces remedes, elle ne peut ni retrograder quand ſa quantité s'augmente, ni contracter une nouvelle acrimonie; ce qui arriveroit ſi elle pouvoit reſter plus long-temps dans ces endroits: cette operation n'eſt donc pas differente de celle que nous ferions en lavant un ulcere avec de l'eau vive, & cet uſage commodement mis en pratique, auroit le même effet que les remedes Diuretiques dans la cure de cette maladie.

Il eſt donc manifeſte que la guériſon de la Gonorrhée que procure l'uſage des Diuretiques, ne s'accorde pas avec la fin que les Medecins ſe propoſent, quand ils ſe déterminent à les employer. Car comme il n'y a que l'uretre qui puiſſe être lavé par cette copieuſe inondation, il faut neceſſairement établir le ſiege de la Gonorrhée

dans l'uretre ; & c'eſt à quoi ces Medecins n'ont point penſé. De plus, c'eſt de-là qu'on peut conclure, que les Diuretiques ne peuvent concourir en nulle maniere à la guériſon des Gonorrhées des femmes, parce qu'ayant leur ſiege dans la profondeur de leur vagin, il eſt impoſſible que l'urine puiſſe s'y porter.

Tout ce que nous venons d'alleguer ſera encore beaucoup plus éclairci, ſi nous examinons la choſe avec plus d'exactitude : car ſoit que l'on prétende que les proſtates ne forment qu'une ſeule glande, ou qu'ils ſoient partagez en deux, quoiqu'il en ſoit, neanmoins cette liqueur ſéparée dans leurs conduits ne peut être lavée par l'urine, avant que toute la maſſe des proſtates ou du moins des conduits de la vulve ne ſoient détruits par une corroſion particuliere.

Que ſi quelqu'un entre par hazard dans cette penſée, il ne s'imaginera pourtant pas que cet aſſemblage des proſtates puiſſe ſe renouveller par cette ſeule ablution ; c'eſt pourquoi quand cette ablution ſe pourroit faire, elle n'auroit aucun effet.

Mais au contraire, ſi la Gonorrhée avoit ſon ſiege dans les proſtates, & qu'elle déchargeât ſans ceſſe ſon flux dans l'uretre, il n'y auroit pourtant perſonne qui put croire que les proſtates puſſent être guéries par l'urine, connoiſſant qu'il ne peut y avoir aucun commerce entre les urines & l'humeur des proſtates, d'où il s'enſuit que les remedes Diuretiques, même ſelon la théorie de ces Auteurs, ne peuvent rien operer pour avancer la guériſon de cette maladie, ce qui eſt même contraire à l'experience.

La même raiſon aura encore plus de poids ſi l'on veut placer le ſiege de la maladie aux véſicules ſéminales, parce que la ſemence a encore moins de correſpondance avec l'urine que la liqueur des proſtates. Joint à cela que l'urine n'approchant pas même de la face exterieure de ces véſicules, nous avons lieu de croire que la cure de la Gonorrhée ſe peut encore moins obtenir par le ſecours des Diuretiques, en corrigeant l'acrimonie du virus dans ces véſicules.

Il s'agit maintenant de faire connoître les inconveniens que l'uſage im-

moderé des Diuretiques peut cauſer aux malades dans le traitement de la Gonorrhée. Ils ſont en ſi grand nombre, & ſi fâcheux que c'eſt avec raiſon que la plûpart des Medecins n'en uſent à préſent qu'avec beaucoup de moderation & de réſerve.

Hyppocrate refléchiſſant ſur le préjudice que bien des gens ſe portent à eux-mêmes en bûvant également en hyver & en eſté, conſeille de boire peu en hyver : or le plus grand préjudice qui en arrive au malade eſt de fournir trop d'urine, ce qui eſt confirmé par les experiences de la medecine ſtatique; ce qui produit un grand nombre de maladies.

Et comme l'accompliſſement de notre deſſein m'oblige à déſigner préciſement les maladies que produit ſans ceſſe une trop grande quantité d'urine dans la cure de la Gonorrhée ; j'en vais au moins marquer une dont Hippocrate a parlé, mais qui a été omiſe de la plûpart des autres Medecins, quoiqu'elle ſe préſente aſſez fréquemment dans la pratique, & qu'elle cauſe de ſi vives douleurs, qu'on la prend ſouvent pour la pierre en la veſſie ; erreur qui n'eſt pas ſans conſéquence.

On en trouve une deſcription très-juſte dans ſon livre de la nature de l'homme, & ſi l'on compare exactement cet endroit d'Hippocrate avec ce qu'on lit dans le livre des maladies internes du même Auteur, on parviendra à connoître l'origine de cette maladie très-fâcheuſe, & ſi peu obſervée : mais revenons à notre propos.

Le long uſage des Diuretiques, eſt cauſe non-ſeulement que la virulence de la Gonorrhée, mais auſſi que la mucoſité qui enduit & défend le canal de l'uretre, ſont enlevées en même temps : ce qui fait que ce canal eſt dans toute ſon étenduë tellement irritée par l'acrimonie de la ſemence & de l'urine, que les malades ſouffrent quelquefois dans tout le cours de ce canal de cruelles douleurs juſqu'au cou de la veſſie.

Joint à celà, que lorſque cette irritation perſevere, elle cauſe ſur cet organe fortement moleſté un dépôt conſiderable, lequel épaiſiſſant les membranes de l'uretre, ſon canal s'étreſſit de telle ſorte qu'il en réſulte une difficulté d'urine, & quelquefois même une entiere ſuppreſſion : d'où il arrive qu'il faut avoir recours aux bains pour appaiſer

paiſer l'inflammation, & ſi ce moyen ne réüſſit pas, on eſt obligé de faire la ponction au perinée.

Il eſt au reſte à obſerver que cette grande inflammation de l'uretre & des proſtates, n'admet dans aucun diſpenſaire d'autres remedes que des Diuretiques; méthode qui eſt fort goûtée des Medecins François.

Mais à mon égard, quand je penſe à l'incertitude des évenemens, dont la méthode diuretique eſt ſuivie; il me ſemble qu'aucun autre n'a ſi judicieuſement prévenu ces évenemens, que le ſage & ſenſé M. Bonjat, le bonheur de ſes réüſſites doit plûtôt être imputé à ſon bon eſprit, qu'à l'excellence de cette méthode.

Poudres Diuretiques.

Prenez de la terebenthine cuite pulveriſée.
Du criſtal mineral, &
De la noix muſcade pulveriſée, de chacun, un ſcrupule.
Mêlez ces poudres, & partagez-les en trois doſes, qui ſeront priſes le même jour, à différentes heures.

Autre.

Prenez de la crême de tartre.
Du sel d'absinthe.
Du corail calciné à blancheur, &
De la verge dorée, de chacun, un scrupule.
Mêlez-les, partagez-les, & qu'on s'en serve comme de la précedente.

Bol Diuretique.

Prenez des perles préparées, &
De la racine d'Althea pulverisée, de chacune une demie drachme.
Du nitre préparé, un scrupule.
De la conserve de fleurs de mauves, ce qu'il en faut.
Mêlez le tout, & formez-en un bol pour deux doses, l'une au matin & l'autre le soir.

Apozême Diuretique.

Prenez des racines d'Althea, &
De persil, de chacune, six drachmes.
Du chiendent, une demie once.
Des raisins passez sans pepins, six drachmes.
Faites tout boüillir dans une suffisan-

te quantité d'eau commune, c'eſt-à-dire, juſqu'à une pinte.
Diſſolvez dans la coulure, une demie livre de nitre purifié.
Mêlez le tout pour une Apoſême.

Autre.

Prenez une pinte de décoction faite avec :
Les capillaires.
L'hépatique.
Le plantain.
La ſcolopendre.
Ajoutez ſur chaque verre de cette décoction, une demie cuillerée de ſirop violat.

Autre.

Prenez de la décoction des cinq racines aperitives, une pinte.
Du criſtal mineral, deux drachmes.
Du ſucre blanc, cinq dragmes.
Mêlez-les pour un Apoſême.

Riviere, & pluſieurs autres Medecins, vantent fort une eau balamique & diuretique contre la Gonorrhée virulente, ſous le nom d'eau de Quercetan, dont voici la deſcription.

Prenez de la menthe séche, trois onces.
Des semences de laituë.
De Rhuë.
D'agnus castus, de chacunes deux onces & demie.
De l'iris de Florence, deux onces.
Des feüilles de dictame de crete. dix drachmes.
Du sucre blanc, deux livres.
Du meilleur vin blanc, 30. onces.
Distillez tout cela au bain Marie. On en donne trois cuillerées au malade le matin à jeun, & autant le soir avant de se mettre au lit.

Les Chimistes vantent puissamment une teinture composée de vers ramassez au mois de May, & mêlée avec le sel de tartre, dont ils donnent vingt ou trente gouttes. Ils ne donnent pas de moindres éloges à la teinture de bayes de genievre, dont voici la formule.

Teinture de Bayes de Genièvre.

Prenez des bayes de geniévre meures & choisies, ce que vous voudrez. Broyez-les, & versez dessus de l'eau de saxifrage ce qu'il

en faut ; mettez cela en digeſtion, & l'exprimez enſuite, puis en tournant cette infuſion épaiſſiſſez-là en conſiſtance de miel épais.

Prenez dix cuillerées de ce miel, & les mêlez avec l'eau-de-vie de geniévre, laiſſez cette diſſolution en digeſtion, pour en faire une teinture ou un élixir de geniévre.

Electuaire Diuretique.

Prenez de la conſerve de mauve, une once.
De conſoude, demie once.
De la racine d'areſte-bœuf pulveriſée, trois drachmes.
Des ſemences de petits houlx, deux drachmes.
Du ſirop d'Althea de Fernel, ce qu'il en faut.

Mêlez le tout, & formez-en un Electuaire, dont le malade prendra la groſſeur d'une noix muſcade des mieux nourrie.

En dernier lieu quelques autres remedes du genre des diuretiques ont été mis en uſage, qui n'excitent pas ſeulement une plus grande quantité d'u-

rine, mais qui cauſent auſſi quelqu'eſpece d'irritation aux parties par où ils paſſent, & on les eſtiment beaucoup plus excellens pour la cure de la Gonorrhée, tant pour changer la couleur de ſa matiere, que pour la guérir plus promptement, que les diuretiques qui ne cauſent aucune irritation dans leur paſſage.

En effet, les Medecins n'aïant pas eu lieu d'être contens des foibles diuretiques, & s'étant tournez du côté de ceux qui provoquoient l'urine plus vivement, ils s'apperçeurent que ces remedes avoient une vertu irritante, qui ne ſervant de rien pour avancer la gueriſon de la Gonorrhée, y mettoit plûtôt un obſtacle.

Mais nous ſçavons d'ailleurs que tout ce que les diuretiques ont pû produire de bon contre la Gonorrhée, n'eſt point dû à leur vertu diuretique, mais à leur vertu irritante. Parce que l'aiguillon de ces medicamens, étant joint aux acides virulens de la Gonorrhée, entraînent plus promptement ſon levain contagieux, que s'il étoit ſimplement expulſé par l'effort de la nature.

Or quand ce bon effet eſt produit

par une méthode auſſi irreguliere, on ne doit pas s'étonner que de violentes douleurs & d'autres ſymptômes très-fâcheux ſoient excitez par ces deux ſortes d'aiguillons ; ce qui fait que quelques-uns ayant ignorez la maniere d'adoucir & de moderer l'activité de ces ſortes de remedes, ont été contraints de les abandonner avant que la cure du mal eût été abſolument terminée.

Il faut à la verité convenir que ces ſortes de diuretiques, étant mêlez avec des huiles & d'autres medicamens mous & flexibles en ſont corrigez ; mais cette correction ôte d'abord au remede ſa vertu irritante, de maniere que ſon effort s'évanoüit ; & qu'il perd ainſi toute ſon utilité.

Puis donc que les précedentes obſervations, nous inſinuent des moyens de moderer ces remedes ; je vais en propoſer quelques formules.

Prenez une cantharide entiere.
Du vin du Rhin, trois onces, ou :
Autant d'eſprit de vin. Laiſſez l'infuſion pendant quelques jours. Filtrez-là enſuite. Puis mêlez une cuillerée de cette teinture dans un verre de bierre ou de vin.

Cette méthode fut premierement communiquée par Thomas Bartholin, pour un uſage qui ne regarde pas la Gonorrhée, il explique aſſez au long dans ſes lettres la maniere de préparer les cantharides, & les effets que produit ſa teinture.

Mais comme cette teinture cauſe ſouvent de très-vives douleurs, qu'elle rend l'urine ſanglante, & qu'elle excite, comme on le ſçait aſſez, de terribles ſymptomes, on la mêle avec quelqu'huile, le ſuc de boüillon blanc, ou le ſirop de guimauve, tous propres émouſſer la cruelle activité de ce remede, dont l'uſage peut-être ſuivi de tant de maux.

Que ſi ce remede a été pendant quelque temps uſité & préconiſé avec excès, ç'a plûtôt été ſur l'eſperance qu'on avoit conceuë de ſes bons effets, que ſur des preuves ſolides qu'il eut donné de ſon efficace: mais ſa grande vogue ne dura pas long-temps: car ou les grandes douleurs qu'il excitoit, ou ſa vertu détruite par les ingrédiens que l'on étoit obligé d'y joindre pour calmer ſa violence, l'avoient fait tomber d'une maniere à ne s'en pas relever, ſi quelques modernes n'avoient tâché

d'en

d'en rendre l'usage moins dangereux par des préparations que l'évenement n'a pas trop justifiées, quoiqu'il en soit, en voici quelques-unes de celles qu'ils ont proposées.

Prenez de l'esprit de vin, neuf onces.
De la rhubarbe choisie, une drachme & demie.
Des cantharides, au nombre de deux.
De la gomme de Gayac.
De la cochenille, &:
Du beaume du Perou, de chacun une drachme.
Mêlez le tout, & tirez-en une teinture.

Prenez de l'esprit de vin, une chopine.
Des cantharides pulverisées, une drachme.
De la rhubarbe choisie, une drachme & demie.
De la gomme lacque, une drachme.
De la gomme de Gayac, deux drachmes.
Faites-les digerer au bain Marie pendant trois jours.

Prenez de la rhubarbe choiſie, une drachme & demie.
Des cantharides, une drachme.
De la gomme de Gayac.
Du beaume du Perou, &:
De la cochenille, de chacun, une demie drachme.
De l'eſprit de ſel armoniac, une once & demie.
Mêlez le tout, & tirez-en une teinture.

Toutes ces préparations ne nous ſont propoſées que pour nous donner lieu d'éviter tous les inconveniens où l'uſage des cantharides expoſe les malades. Mais en verité que ces compoſitions ſont mal entenduës & peu ſenſées! où l'on aſſemble pêle-mêle toutes les drogues qui ont jamais été employées & contre la Gonorrhée, & contre la verole, ſans ordre & ſans jugement.

Mais avant que j'abandone entierement l'ingrate & l'ignorante ordonnance de ces mixtions ſi mal digerées. Je ne puis m'empêcher d'obſerver que les anciens Medecins ſont non-ſeulement convenus avec les modernes, que la Gonorrhée pouvoit être guérie par les purgatifs & par les diuretiques, mais

auſſi qu'en fabriquant les formules de ces remedes, les modernes n'ont pas ſurpaſſé les anciens.

Ajoutez à cela que la plûpart des formules, dont ſe ſervent aujourd'hui les Medecins les plus recens, quoiqu'oppoſées directement aux idées qu'ils ſe ſont faites de la Gonorrhée, s'accommodent fort bien aux ſentimens des anciens, & aux indications les plus vulgaires.

Nous pouvons donc dire avec toute ſorte de raiſon, que la méthode curative des modernes, n'eſt qu'une pure empyrie, puiſque leur pratique ſuppoſe qu'ils ont aux anciens une entiere confiance, pendant qu'il ſemble que la prudence & les veues de ces anciens ſoient d'échûës de toute leur autorité.

Ce qu'on ne peut nier, c'eſt que les medicamens qui paſſoient autrefois pour ſpecifiques, pour arrêter le flux immoderé de ſemence, ont été employez par les anciens contre la Gonorrhée, le mêlange qu'ils ont ſouvent fait de ces remedes avec les purgatifs & les diuretiques, a eu lieu dans leur méthode curative.

D'un autre côté, nous trouvons dans

les nouveaux Auteurs un riche tréſor de tiſannes diuretiques, chargées à l'excès de tous ces ſpécifiques, ſur l'utilité deſquelles nous ne ſçaurions affirmativement prononcer quoiqu'elle ſoit fondée ſur la théorie qu'ils ont eux-mêmes imaginée.

Alexandre Trajan Petrone, compoſoit dans la même veuë ſon ſirop d'agnus-caſtus, qui tout chargé qu'il ſoit du fatras énorme de ces ſortes de médicamens, eſt aujourd'hui ſi peu eſtimé qu'à peine le trouve-t-on chez quelques Apoticaires.

Cependant je vais donner ici la deſcription de ce grand remede, tant parce qu'il eſt encore aujourd'hui la baſe des tiſanes vulgaires, qu'à cauſe que la proportion des ingrediens qui entrent en cette compoſition, eſt ſans aucune raiſon augmentée dans quelques Pharmacopées, & leur ordre changé dans d'autres, enſorte qu'il eſt plus ſûr d'en tirer la formule de ſa ſource même.

Prenez des ſemences d'endive;
De laituë.
De pourpier.
De courge, &:

De melons, de chacunes, deux drachmes.
De Pſyllium, une drachme.
De fleurs de nenuphar, &:
Des feüilles de menthe, de chacune, une demie poignée.
Des ſemences de rhuë & de chanvre, de chacune une demie drachme.
D'agnus caſtus, quatre onces.
Des eaux de coriandre & de lentilles, de chacune parties égales.
Faites les boüillir ſelon l'art, coulez la décoction;
Prenez enſuite une chopine de la coulure.
Du ſuc de limons, deux onces.
Du ſucre, ce qu'il en faut pour faire un ſirop.

Trajan, ce même auteur, appelle au ſecours de ſon ſirop le camfre; le carabé, & le nymphea, & quelques autres remedes propres à moderer l'activité de la ſemence; ainſi quand les Medecins modernes ordonnent aux malades ces ſortes de remedes, qui eſt-ce qui peut ignorer qu'ils mettent en uſage une pratique tout à fait oppoſée à leur propres principes?

Nous avons juſqu'à préſent fidelement expoſé la pratique des anciens & des modernes, auſſi bien que les indications ſur leſquelles elle eſt fondée, & nous n'avons point omis les raiſons de leur efficace prétenduë par rapport à la Gonorrhée : au moyen de quoi nous jugeons en quelque façon des cauſes qui rendent ces medicamens propres à concourir à la guériſon des maladies, mais nous connoiſſons encore par-là, avec aſſez d'évidence, pourquoi les ſymptomes de la Gonorrhée, pour laquelle on les employe, deviennent ſi preſſans & ſi pernicieux, que cette premiere maladie ſe convertit par leur uſage dans une verole entiere & parfaite.

Que ſi quelqu'un s'aviſoit de nous blâmer, de la liberté que nous prenons de reprocher aux Medecins anciens & modernes dans l'uſage qu'ils font de leurs remedes, leur imperitie, & le peu de progrès qu'ils font dans la cure des maladies; on ceſſera ſans doute de lancer contre nous ces invectives, pour peu que l'on conſidere que les reproches que nous leur faiſons, ne tendent qu'à prémunir une infinité de malheureux contre les dangers auſquels ceux

qui en uſent ſont journellement expoſez ; ce qui n'eſt que trop confirmé par la triſte experience de plus de deux ſiecles.

Au ſurplus, il n'eſt pas beſoin pour appuyer ce que j'oſe avancer, d'autres témoignages que de ceux mêmes des inventeurs de ces méthodes, qui font un aveu public & ſincere, des déſordres que cauſent dans leur pratique, leurs propres ſectateurs, qui ne s'en apperçoivent pas eux-mêmes, ou qu'ils diſſimulent de leur mieux. Voici comme cet Auteur s'explique à ce ſujet, au chapitre de la cure de la Gonorrhée virulente.

« Ainſi, dit-il, n'ayant pû réüſſir ni » par l'uſage des médicamens qui ouvrent le ventre, ni par ceux qui portent les humeurs à la ſurface du corps; » ni par tous ceux qui les évacuent par » d'autres endroits, &c. ..... Il faut » changer de méthode, & ſe ſervir de » remedes d'un autre caractere, & propres à produire de meilleurs effets. »

C'eſt donc à préſent qu'il s'agit de proceder à la recherche de quelques moyens plus ſûrs, & plus propres à dépoüiller les ſymptomes dont nous a-

vons fait le dénombrement de toute leur violence : car il ne faut pas negliger de réprimer la fougue des accidens, dans le temps même que nous donnons une attention particuliere, à guérir la maladie qui les cauſe.

Mais avant d'executer ce projet, j'eſtime qu'il eſt à propos de dire un mot d'une erreur dont on ſe vante hautement, qui conſiſte à s'imaginer que la Gonorrhée des femmes demande pour ſa guériſon, une méthode particuliere, & toute differente de celle des hommes.

Cependant comme je ne connois point d'autre difference dans le traitement des femmes, ſi ce n'eſt au temps de leur groſſeſſe, où tous les Medecins ſçavent qu'il n'eſt pas permis d'employer de forts purgatifs, il n'eſt pas beſoin que j'inſiſte ici plus long-temps ſur cet article. Il eſt pourtant vrai de dire généralement parlant, que les femmes ſont quelquefois plus difficiles à guérir que les hommes; mais il n'eſt pas moins vrai que les indications curatives de la maladie ſont les mêmes dans les deux ſexes, comme on peut l'inferer de tout ce qui a été dit ci-

devant dans la théorie & dans la pratique de cet ouvrage.

CHAPITRE IV.

De la maniere d'appaiſer la douleur & l'ardeur que les Malades ſouffrent en urinant.

LA violente douleur que les malades ſouffrent en urinant, eſt principalement excitée par les irritations que les ſels de l'urine cauſent à l'uretre en le traverſant, ayant été préalablement excoriée par l'acrimonie virulente de la Gonorrhée, comme nous l'avons dit précedemment.

Ainſi la vive ardeur d'urine ne peut être calmée tant que le virus continuë ſon ſéjour dans les mêmes endroits, & à y faire les mêmes irritations : d'ailleurs la maladie tendante à ſa guériſon, la douleur en urinant diminuë en même temps. Or, comme, outre que cette douleur cauſée par le paſſage de l'urine, tourmente toûjours beaucoup le malade, elle le met auſſi dans un grand danger lorſqu'elle perſevere ; ce qui

nous oblige à trouver quelque moyen d'adoucir cette acrimonie avant que la cure de la Gonorrhée ſoit abſolument terminée.

Cette douleur ne peut pourtant ſe calmer qu'à deux conditions, 1°. De prémunir ſi bien le conduit de l'uretre, qu'il ne ſoit plus expoſé aux inſultes des ſels urineux. 2°. Ou bien d'ôter à l'urine ſa ſalure. Le premier moyen empêche les ſels de corroder l'uretre, & le dernier éteint entierement leur ſalure. Mais par ce premier moyen nous enviſageons la nature & nous l'imitons, en ce que nous nous ſervons du même expedient dont elle ſe ſert pour empêcher l'uretre d'être agacée par la ſalure de l'urine & de la ſemence.

Le ſoulagement que l'on procure au malade par cette imitation, eſt d'autant plus gracieux que la liqueur douce des lacunes étant viciée par la Gonorrhée, devient nuiſible à l'uretre, & moleſte ſans ceſſe toute l'étendue de ſon canal qu'elle auroit dû défendre, au lieu qu'en rendant l'urine viſqueuſe, ou en ſeringuant des liqueurs viſqueuſes dans l'uretre, ſon canal enduit de ces viſcoſitez artificielles, qui ſuppléront à ſon

enduit naturel, ſera préſervé de toute impreſſion acrimonieuſe, tant de la part de l'uretre que de la ſemence.

Nous arriverons au but où nous tendons d'empêcher l'ardeur d'urine par un ſecond moyen, ſi nous faiſons enſorte que la liqueur que les reins ſéparent ſoit chargée d'une très-petite quantité de ſels, ou que les particules ſalines ſoient diſſoutes dans une ſi grande quantité d'eau douce, que leurs pointes ainſi émouſſées ne puiſſent plus bleſſer le conduit qu'elles parcourent.

Quoique l'execution de la premiere partie de ce projet ſoit très-difficile, nous ſommes pourtant ſûrs, que du ſel jetté dans une grande quantité d'eau abandonne preſque ſa nature de ſel; de maniere que ſi nous augmentons exceſſivement la partie aqueuſe du ſang, (qui eſt la ſéroſité) le ſel du ſang extrêmement diſſous ſera privé de ſes aiguillons, & l'ardeur de l'urine ſe trouvera amortie.

Nous déduiſons donc de-là & du troiſiéme corollaire, la raiſon pour laquelle la Gonorrhée, deux & trois jours après ſon apparition, ne cauſe aucune douleur en urinant.

Cette ardeur d'urine, qui eſt le propre accident de la Gonorrhée, & l'effet inſéparable de l'acrimonie, a induit les Auteurs dans pluſieurs erreurs; car la plûpart ſe ſont imaginez que pour guérir la Gonorrhée, il ſuffiſoit d'appaiſer cette ardeur, ce qui a été cauſe qu'ils ſe ſont uniquement appliquez à calmer ce ſymptome, ne s'aviſant pas que s'ils guériſſoient d'abord la Gonorrhée, cet accident périroit de lui-même.

Leur erreur s'eſt fondée à cet égard ſur ce qu'ils ont cru que ces grandes douleurs excitées en urinant procedoient d'une certaine chaleur renfermée dans l'urine, & que cette chaleur étoit cauſée par une inflammation du col de la veſſie & des véſicules ſéminales, & que l'inflammation partoit de la cauſe même de la Gonorrhée.

Auſſi appliquoient-ils toute leur induſtrie à moderer l'inflammation, & ç'a été ſur cette erreur que toute la théorie & la pratique du ſieur de Blegny & des autres Auteurs a été fondée. Or quand cette hypotheſe ne contiendroit pas, comme on l'a fait voir, un recueil de ſonges, & une enfilade de raiſons controuvées, je n'y inſiſterois cepen-

dant que pour examiner ce que peut contribuer leur hypoteſe à leur pratique.

L'on ne ſçauroit nier que le ſuccès des remedes n'ait beaucoup prévalu ſur la prudence des Medecins, puiſqu'au-travers d'une infinité d'erreurs, ils n'ont pas laiſſé de ſe faire une pratique en quelque façon ſupportable.

Car ſur ce faux principe, que les inflammations ne pouvoient être appaiſées que par des remedes froids, il eſt arrivé qu'ils ont affecté l'uſage de certains remedes que leur froideur mettoient en état de procurer l'évacuation d'une grande quantité d'urine, & dont quelques-uns, quoique gluans & viſqueux, n'ont pas laiſſé de délayer les ſels, de remplir même auſſi contre leur penſée le canal de l'uretre de viſcoſitez.

Ils auroient été certainement heureux, ſi toutes leurs erreurs avoient eu le même ſuccès, puiſque leur imprudence auroit toujours été cachée & n'auroit jamais ſauté aux yeux du public. Mais le mauvais uſage qu'ils firent de la ſaignée, leur ôta non-ſeulement toute eſperance de guériſon, mais fut auſſi cauſe que la Gonorrhée dégenera ſouvent dans une verole parfaite : il a encore

beaucoup d'autres erreurs qui leur ſont ſouvent inconnues, & dont leurs malades ne s'apperçoivent pas le plus ſouvent.

Après avoir tiré d'une véritable théorie les moyens d'appaiſer l'ardeur d'urine, il eſt fort à propos de déclarer les remedes qui peuvent efficacement calmer cette douleur cruelle, ſoit qu'elle ait été occaſionnée par un mauvais traitement, ou qu'elle ſoit un accident propre de la Gonorrhée même.

Prenez du ſel volatil de ſuccin, une drachme.
Du ſucre candit, deux drachmes.
Mêlez-les, & faites-en ſix priſes, dont le malade prendra trois dans la journée, & par-deſſus une taſſe de teinture de thé, ou de bierre tiede, ou de petit lait.

Prenez du criſtal mineral, deux drachmes.
Faites-en deux doſes qui ſeront priſes dans la journée, & par-deſſus un verre des liqueurs ci-deſſus preſcrites.

Prenez des eſpeces de diatragagant

froid, une drachme.
Du criſtal mineral, deux drachmes.
Mêlez-les pour quatre doſes, qui ſeront pareillement priſes le même jour.

Prenez des amandes douces, huit paires.
De la décoction d'orge, une pinte.
Faites-en une émulſion, y ajoutant:
Du ſucre blanc, ce qu'il en faut pour l'agrément.
Que le malade prenne cette émulſion en trois ou quatre fois.

Prenez des quatre grandes ſemences froides, une once.
De celles de pavot blanc, deux drachmes.
Des amandes douces, n°. huit.
Broyez le tout, & verſez-y peu à peu de l'eau de perſil, trois demi-ſetiers.
Faites-en une émulſion édulcorée avec le ſucre candit.

Prenez des ſemences de chanvre, une demie once.
Des amandes douces, ſix paires.
De l'eau commune, une pinte.

Faites-en une émulsion, à laquelle on ajoutera :
De l'eau de fleurs d'oranges, une once.
Le malade la prendra à deux reprises.

Prenez des amandes douces, neuf paires.
De la décoction de saxifrage, une pinte.
Faites-en une émulsion, dans laquelle vous dissoudrez :
De la gomme Arabique, trois drachmes.
Le malade la prendra à trois ou quatre fois.

Prenez du petit lait, un demi-setier.
De la gomme Adragant, deux drachmes.
Dissolvez la gomme, & servez-vous en pour injection.

Prenez de l'eau de plantain, dix drachmes.
Des trochisques blanc de rhasis ; demie drachme.
Mêlez-les, pour servir d'injection.

Prenez des fleurs de surreau, une poignée.

De la racine d'Althea, demie once.
De la ſemence de coins, une drachme.

Faites tout boüillir dans trois demi-ſetiers d'eau commune, & que le malade uſe de la coulure.

Prenez de la racine de juſquiame, une demie once.
De la farine de ſeigle, une demie poignée.
De la ſemence de lin concaſſée, deux drachmes.

Faites boüillir le tout dans une pinte d'eau de roſes; laiſſez tout refroidir dans un vaiſſeau couvert, & ſervez-vous de la coulure pour injection.

Prenez de l'orge commune, une once.
De la racine de lys blancs, une demie poignée.
Des feüilles de mauves, une demie poignée.
Des quatre grandes ſemences froides, une once & demie.
De l'ortie morte, deux pincées

Preparez ces ingrediens ſelon l'art, faites-les boüillir enſuite à petit feu.

dans une pinte d'eau de fleurs de ſurreau, & ſervez-vous de la coulure en injection.

Ces ſortes de remedes ſont non-ſeulement conformes à notre théorie ; mais ils ont auſſi de grands effets dans la pratique : car il eſt rare, ou pour mieux dire, ils ne manquent jamais d'appaiſer la plus vive douleur. Mais pluſieurs Medecins, comme nous avons déja dit, croyant que la douleur vient d'une inflammation cauſée par un ſang fort échauffé, ont recours à la ſaignée.

Mais ſoit que la douleur vienne de l'inflammation, ou plûtôt qu'elle ſoit dûë à la vertu irritante, qui eſt la cauſe de l'inflammation, il ne faut pas pretendre faire ceſſer cet accident, que les ſels de l'urine, ou l'acrimonie du virus ne ſoient enlevez ; & ſelon ces veuës la ſaignée, (comme on le ſçait par experience) n'y peut être d'aucune utilité, puiſqu'elle n'a aucune vertu balſamique ni diuretique.

Il y en a même quelques-uns, qui comme nous l'avons dit, ont ſouvent remarqué que la verole ſuivoit immédiatement la ſaignée, & la veritable cau-

se de cet accident doit être imputée à la révulsion que fait la saignée, qui n'a pas été inconnue aux anciens, & que la circulation du sang nous donne à présent lieu d'expliquer d'une maniere plus sensible.

L'usage des bains est d'un si grand secours, tant pour appaiser l'ardeur d'urine, que pour remedier à son entiere suppression, qui suit l'usage de quelques mauvais remedes, qu'il est à propos d'en parler avec plus d'exactitude, & d'une maniere plus étenduë.

La théorie des bains nous avertit qu'un homme plongé dans l'eau froide rend son urine plus promptement & plus abondamment, que lorsqu'elle est expulsée par le ressort naturel des organes; au lieu qu'un bain chaud produit un effet contraire : mais la suppression totale de l'urine, vient d'un véhemente constriction du cou de la vessie, qui est cause que le sphincter de la vessie incapable d'action résiste à la vertu expulsive de cet organe.

Or comme cette constriction est entierement dûë à l'inflammation produite comme nous avons dit, par des irritations excessives, & comme ces mêmes

inflammations cedent aiſément d'ordinaire à l'application des liqueurs tiedes ; ainſi les eaux temperées d'un bain entourant tout le bas ventre, font que le ſphincter de la veſſie qui a été irrité, en eſt tellement adouci, que ne faiſant plus aucune réſiſtance, il permet aux humeurs de deſcendre & de s'échaper.

Mais lorſque dans le même temps, & pour la même cauſe, l'uretre eſt auſſi atteint d'inflammation, la tiedeur des bains fait ſur cet organe le même effet que ſur le ſphincter, enſorte que l'urine ayant obtenu par ce moyen la permiſſion de s'échaper, la veſſie s'en décharge au grand ſoulagement & au grand plaiſir du malade.

De-là nous inferons à quel dégré de chaleur ces bains doivent être portez, & combien il eſt inutile d'y joindre des plantes chaudes & diuretiques pour les rendre plus efficaces.

CHAPITRE V.

La maniere de relâcher la conſtriction de la verge dans ſon érection, & d'appaiſer l'inflammation du gland.

COmme cette forte conſtriction du gland, qui ſuccede quelquefois à l'érection de la verge, ne provient que de ce que l'uretre ulceré ſe trouve fortement ſerré entre les deux corps caverneux; & que l'érection même ne ſe fait que par l'irritation de l'eſprit virulent de la Gonorrhée, ainſi à moins que nous n'empêchions l'ulceration de l'uretre, ou ſi nous ne domptons l'impétuoſité de l'érection, ce ſera envain que nous tâcherons d'appaiſer la douleur.

La premiere de ces deux intentions ſe peut accomplir par les moyens & les medicamens dont nous avons ſuffiſamment parlé dans le précedent chapitre, & l'autre ne peut avoir ſon execution, ſi nous n'employons les moyens propres à réprimer ſoudainement le gonflement de la verge.

Mais ſi chacun s'acquitte de ſon de-

voir, en ſe plongeant dans la riviere ou dans la mer, ou pour mieux faire encore, ſi l'on prend un bain d'eau froide, le remede dont il a beſoin ſera toujours entre ſes mains.

Une maîtreſſe faite de neige, comme on nous fait entendre qu'étoit celle d'un ſaint François, ſeroit ſurtout dans notre climat, un très-préſent ſecours contre cette maladie.

Mais pour me conformer à la méthode qui a été juſqu'à préſent la plus uſitée, j'eſtime que je dois joindre ici, à ce que j'ay dit ailleurs, quelques formules des Auteurs, qui ont eu en les preſcrivant les mêmes veuës.

Neanmoins avant de donner ces formules, il ſe préſente ici une occaſion très-favorable, de m'expliquer un peu ſur les moyens de guerir les inflammations du gland & du frein de la verge, & l'ouverture béante à l'extremité de l'uretre : car tous ces ſymptomes ſont les productions de l'acidite virulente de la Gonorrhée, qui tourmentent beaucoup les malades, & les expoſent à de grands perils.

Quoique les femmes n'ayent ni frein ni gland, le ſphincter du vagin, le cli-

toris & les lévres, ne laiſſent pas de ſouffrir la même inflammation par l'uretre du virus que les parties des hommes, & on les guérit en ſuivant les mêmes indications ; indications, dis-je, qui tendent à appaiſer l'inflammation, & à empêcher que la virulence ne gagne les parties voiſines : c'eſt ce que l'on peut obtenir par l'uſage des medicamens qui ſuivent :

Prenez du lait tiede, &:
De l'eau de roſes rouges, de chacun, une once.
Du ſucre de Saturne, une drachme & demie.
Mêlez-les, & fomentez-en le gland & les parties voiſines.

Prenez des fleurs de ſurreau.
Du ſon de ſeigle, de chacun une poignée.
De la racine de lys blancs, une once.
Faites-les boüillir dans l'eau de fray de grenoüilles, & un demi-ſetier de lait nouveau trait.
Ajoutez à la coulure tiede.
Du beaume de Saturne, une drachme.

Mêlez le tout, & fomentez-en les parties malades.

Prenez des feüilles d'oſeille, &:
Des fleurs de ſurreau, de chacunes une poignée.
Du pain de ſeigle, deux onces.
Mêlez-les, & fomentez-en un cataplaſme pour appliquer ſur le gland enflammé.

CHAPITRE VI.

De la cure du Chancre, ou de la Carie.

QUoique nous mettions ici le chancre au nombre des accidens de la Gonorrhée, nous avons pourtant fait voir ci-devant que tous ces accidens ne ſont pas de ſa dépendance : qu'il y en a quelques-uns qui n'ont pas un rang moins diſtingué dans le mal venerien que la Gonorrhée même. Quelques-uns viennent du malheur ou de l'ignorance commiſe dans le traitement, ou de la verole même ; & quelques-uns enfin ſont directement les vrais ſymptomes de la verole.

Et

Et quoiqu'il ſe trouve d'une part quelques chancres qui ſuccedent à la verole, & d'autres mêmes d'une nature indépendante qui leur eſt propre & particuliere, qui puiſſent guérir ſans le ſecours d'aucuns remedes pris interieurement, & que ceux d'ailleurs qui ſont les ſuites du mal venerien, demandent l'uſage des remedes interieurs: il ne ſera pourtant pas inutile d'entrer à préſent un peu plus exactement dans leur methode curative, & s'en former au moins une idée generale.

Car quelle que ſoit la neceſſité d'uſer interieurement des remedes, chaque Medecin en particulier s'eſt toûjours propoſé de détruire ces tubercules par des applications exterieures, quoique le ſuccès en fut incertain, & que les grandes douleurs paruſſent en quelque façon s'oppoſer à cette methode.

Mais ſi de trois chancres il y en a au moins deux qui ne demandent pas que l'on ait recours aux remedes interieurs, cela étant, ce ſera rendre un grand ſervice au public, d'exempter un grand nombre de malheureux de la ſalivation ſi peu neceſſaire des préparations mercurielles, & des violens vomitifs.

Or de quelque part que viennent ces petits ulceres, ſoit qu'ils ſoient cauſez par la coagulation ou par la diſſipation des liqueurs qu'ils attaquent, nous ſommes perſuadez que tous les remedes qui ont été juſqu'à préſent inventez n'ont point eu le ſuccès qu'on s'en promettoit, à moins que ces malins ulceres n'ayent eſſuyé l'action entiere des conſomptifs, en ſequeſtrant des parties ſaines, toute la portion qui avoit ſouffert les atteintes de la pernicieuſe virulence.

Ce moyen de guériſon ne détruit pourtant pas la cauſe efficiente des chancres, parce que cette méthode répond à celle dont on ſe ſert dans le traitement des maux incurables, auſquels on ne peut appliquer le feu ſans ruiner des parties qui ont toute leur integrité; & ces remedes ſi violens cauſent ordinairement de ſi grandes douleurs & une inflammation ſi terrible, que l'on eſt quelquefois obligé d'en venir à l'amputation de la verge, par la rebellion de la maladie, & par le mauvais effet du remede que l'on employe pour l'enlever d'emblée. C'eſt pourtant là l'indication que les Mede-

cins ſe ſont juſqu'ici propoſez dans la cure du chancre venerien, & le ſieur de Blegny a été du même ſentiment, en s'imaginant que les eſcharrotiques devoient être preferez aux autres remedes quand il s'agiſſoit de corriger la malignité de ce mal.

Il nous avertit ſur-tout que dans l'uſage des eſcharrotiques, il faut avoir égard à la nature des lieux où on les applique, & au degré de la virulence qui demande leur action. Qu'il faut, par exemple, ſur les parties délicates appliquer des remedes plus doux, auſſi bien qu'aux ulceres récens, & d'une petite étenduë; au lieu qu'en des parties ſolides & calleuſes, ainſi qu'aux ulceres qui ont duré long-temps, & qui ont jetté de profondes racines dans les lieux de leur premiere impreſſion, on ne peut manquer d'y appliquer les remedes les plus forts & les plus actifs.

Cependant ces eſcharrotiques, comme nous l'avons déja dit, cauſent non-ſeulement des douleurs incroyables, mais ils retardent encore beaucoup la cure des chancres, puiſque l'on en voit qui ſont un an & plus à guérir.

« Après la chute de l'eſcharre, dit

» cet Auteur, il ne faut uſer des ſupu-
» ratifs que pendant huit jours ſi les
» chancres ſont petits, mais quand ils
» ſont grands il faut les continuer pen-
» dant ſix ſemaines ; enfin, s'ils ſont
» mediocres, il faut que le temps que
» l'on employe à leur guériſon ſoit
» proportionné à la grandeur du mal. »

Enfin, le temps que nous venons de marquer, eſt le moindre que l'on puiſſe aſſigner pour la guériſon des chancres, en ſuivant la méthode des eſcharroti-ques qui dure ſouvent pluſieurs années, avec toutes les incommoditez dont nous avons parlé.

Mais comme à préſent tous les Me-decins & les Chirurgiens commencent de vouloir ſubſtituer à cette méthode tar-dive & incertaine, un moyen de gué-riſon plus prompt & plus ſûr, je me con-tenterai de donner en attendant quel-ques formules d'eſcharrotiques d'un uſage le plus commun & le plus ordi-naire.

Les Medecins s'étant apperçus que les remedes dont ils ſe ſervoient le plus ſouvent pour détruire les chancres, n'étoient pas fort efficaces, ils ont été comme obligez d'avoir recours aux plus

forts & aux plus agiſſans, comme ſont par exemple l'eau forte & l'eau régale. Mais Fallope ayant connu par experience combien ces violens remedes étoient préjudiciables aux malades, il enjoint fortement aux Medecins de ne ſe point ſervir de cette eau que l'on employe pour ſéparer l'or de l'argent : & il propoſe enſuite deux differentes formules d'eau forte ; l'une de Marianus Barolitanus, & l'autre de Jean de Vigo, ſans oublier la teinture de verd de gris tirée avec l'eau de roſes ; & ſe perſuadant enfin, comme tous ceux qui l'avoient précedez, qu'il étoit inutile d'entreprendre de guérir les chancres, à moins de ſe ſervir des corroſifs & des eſcharrotiques, il ne manque pas d'indiquer ceux qui ſuivent.

Prenez de l'eau commune ce que vous voudrez.

Faites-la boüillir dans un vaiſſeau de cuivre, puis faites-y infuſer un peu de chaux vive ;

Ajoutez-y enſuite du vitriol de Hongrie, ce qu'il en faut pour donner à la diſſolution une teinture bleuë. Filtrez-là, & fomentez-en l'ulcere chaudement.

Prenez du lait virginal à discretion.
Tant soit peu de mercure sublimé.
Mêlez-les, & formez-en une liqueur dont vous toucherez souvent les ulceres.

Prenez ce que vous voudrez d'axonge de Porc.
De l'huile de tartre par défaillance.
Autant qu'il en faudra pour donner à l'axonge de l'acreté, & faites-en un onguent. On peut substituer à l'huile de tartre l'huile de vitriol.

Prenez du mercure précipité une once.
De l'eau-de-vie, deux onces.
Laissez-les ensemble, puis mettez le feu à l'eau-de-vie jusqu'à ce qu'elle soit entierement consommée, & réïterez cette operation jusqu'à trois fois.

Prenez du mercure précipité, deux onces.
De l'esprit de vin rectifié, quatre onces.
Mettez-les dans une retorte, puis distillez l'esprit de vin, & le sepa-

rez du mercure, & qu'il tombe dans un récipient, qui ſera gardé pour l'uſage.

Les deux préparations ſuivantes de précipité ſe font ſans beaucoup de travail. Nous éprouverons pourtant le contraire, à moins qu'on n'y apporte un grand ſoin, & que les corroſifs ne ſoient entierement détruits.

Prenez de l'argent vif bien purifié, une once.

Diſſolvez-le dans deux onces d'eau forte, verſez ſur la diſſolution de l'eau commune.

Ajoutez-y enſuite goute à goute un peu d'huile de tartre, & le mercure ſe précipitera en forme de bouë. Vous le délivrerez de ſon corroſif avec de l'eau ſimple. Ce precipité s'appelle limoneux, ou ſelon d'autres, le grand calciné de Paracelſe.

Prenez du precipité limoneux, ou bien un peu de précipité rouge.

Mêlez-le avec une quantité ſuffiſante d'onguent Baſilic, que vous étendrez ſur de petits plumaceaux que vous appliquerez ſur les chancres.

Lorſque l'acreté de ces corroſifs a détruit le chancre l'enlevant dans ſa totalité, les parties qui ont ſouffertes les atteintes du corroſif ont beſoin d'être rétablies : c'eſt pourquoi j'en propoſerai d'abord de la premiere eſpece, & je viendrai enſuite aux balſamiques.

Or les remedes balſamiques vulgaires ſont lents dans leurs operations, ce qui a porté Muſitan à propoſer le baume qui ſuit :

Prenez de l'aoës,
De la myrrhe, & :
De l'encens, de chacun une once.
Faites une poudre de ces trois ingrediens, & verſez deſſus :
De l'eſprit de vin rectifié, une chopine.
Laiſſez l'infuſion pendant deux jours, puis ſeparez l'eſprit de vin en le verſant ſeulement par inclination, & gardez la liqueur dans un vaiſſeau bien clos, & en arroſez l'ulcere trois ou quatre fois par jour, l'ulcere ſera bientôt conſolidé.

Ce baume, comme l'Auteur en convient, doit cauſer de grandes douleurs, c'eſt ce qui lui fait preſcrire enſuite des

remedes huileux, comme l'onguent de Tutie, mais l'onguent déſiccatif rouge ou l'onguent Pomphelix valent encore mieux, ou bien celui que Jean Devigo propoſe.

Prenez de l'huile de roſat, deux onces.
Du ſuc plantain, ſix drachmes.
Des litharges d'or & d'argent, de chacuns ſix drachmes.
De la tutie, trois drachmes.
De la ceruſe, deux drachmes.
Du plomb brûlé, une drachme.
Mêlez le tout, & le formez dans un mortier de plomb, en conſiſtence d'onguent.

Quoique les Auteurs ſe ſoient ſervis des remedes que l'on vient de propoſer dans le traitement des chancres, cependant les plus acres & les plus forts n'ont pas ſuffi pour s'oppoſer au progrès du virus verolique, ce qui les a obligez à faire prendre interieurement aux malades des remedes mercuriels, qui concourent en même temps à la guériſon de la maladie, & empêchent que la maſſe du ſang ne ſoit empreinte du virus.

Or comme nous nous ſommes ſuffiſamment expliquez ſur les differentes eſpeces de chancres dans la théorie que nous avons ci-devant établie ; il nous ſera facile, ſuivant ces principes, de diſtinguer ceux qui demandent des remedes interieurs, de ceux que l'on peut guérir par la ſimple application des topiques.

De la lenteur avec laquelle les eſcharrotiques agiſſent, on infere aiſément que les chancres ne corrompent pas ſi promptement la maſſe du ſang, que la plûpart des Medecins ſe l'imaginent ; parce que comme le remede eſcharrotique ne peut pas par lui-même détruire abſolumuent l'acrimonie de la Gonorrhée qui cauſe le petit ulcere, mais qu'il peut ſeulement faire tomber la croute qui l'environne ; il eſt évident que l'eſprit virulent ne paſſe pas d'abord dans la maſſe du ſang, mais qu'il eſt renfermé dans les bornes du chancre : d'autant plus que nous voyons qu'après avoir effacé ces petits ulceres, les autres ſymptomes de la maladie ſe calment, & s'évanoüiſſent abſolument.

C'eſt pourquoi, comme cette cure de chancres, toute tardive qu'elle eſt,

& ſe ſervant des remedes peu propres à dompter le virus, eſt rarement ſuivie de la verole, il en faut conclure que les chancres ne ſeront pas plus diſpoſez à donner la vérole que la Gonorrhée.

Le ſieur de Blegny entre lui-même dans cette idée : « Si nous ſuppoſons, dit-il, que les ſels acides ont » plus profondement penetré dans le » corps d'un malade lorſqu'il contracte » une Gonorrhée, que lorſqu'il lui arrive des ulceres veneriens ou des » chancres, on peut concevoir alors » que la Gonnorrhée peut encore plûtôt cauſer la verole que les chancres. » Cette difficulté ſe trouve donc abſolument décidée, & ſe trouve très-conforme à l'obſervation du ſieur de Blegny : or il eſt facile d'en rendre raiſon, en ſe rappellant les queſtions que nous avons ci-devant agitées.

Mais le ſyſtême qu'à ſuivi cet Auteur, l'a forcé d'embraſſer un ſentiment tout-à-fait oppoſé à ſa propre experience; ce qui eſt ſi viſible, qu'il ne faut pour s'en convaincre, que reflechir un peu ſur la concluſion qui reſulte des termes de la citation précedente.

Afin pourtant de ne paroître pas trop insister sur la mauvaise & trop lente cure de cet ulcere, je ne differerois pas davantage à en proposer une autre plus prompte & plus facile, qui détruit les chancres en très-peu de temps, sans presque appréhender l'inflammation & les violentes douleurs, sans exposer les malades à l'amputation : joint à ce que ce remede n'a besoin du secours d'aucun autre, ni pour enlever les chancres, ni pour rengendrer la peau qui a été enlevée.

Ce bon effet est produit par un certain onguent, dont la vertu n'est pas seulement fondée sur une esperance legitime, mais sa recommandation est appuyée sur des effets réels, & sur une experience qui ne s'est point démentie depuis vingt années. L'efficace de cet onguent répondoit certainement aux desirs de tous les hommes qui sont à présent, aussi bien qu'à ceux de quelques amis auxquels on en fit part. La maniere de le faire est courte & facile, & ce n'est qu'un topique pour appliquer sur le chancre.

Prenez une doſe de mercure crud
telle qu'il vous plaira, &
De la terebenthine à proportion,
pour faire un onguent.

Mais avant d'entreprendre la défenſe de cet onguent, & de rendre raiſon de ſon efficace, il eſt fort à propos d'expliquer de quelle maniere il a gueri d'autres facheux ulceres. Cette explication ſera d'autant plus ſatisfaiſante, que l'eſpece d'ulcere dont il prétend parler, eſt inconnus parmi tous les peuples de l'Europe.

L'hiſtoire m'en a été communiquée par le Docteur Cokburn mon parent, mais comme ſon ſentiment pouvoit être ſuſpect de partialité en ce qui me regardoit, il expoſe d'abord ce que les autres penſent de mon livre, & il s'explique enſuite ſur mon onguent, & après avoir rapporté les ſentimens également obligeans & ſinceres du Sieur Tho-hoy, & de quelques autres ſur mon ouvrage & ſur la vertu de mon onguent, voici comme il continuë d'en parler.

» Je ne puis pas avancer, dit-il, que » je me ſois jamais ſervi de votre on» guent pour guerir des chancres, mais

» bien de l'avoir employé pour d'autres
» ulceres d'un caractere peu different,
» & ſituez en des parties encore plus
» dangereuſes : un More mon domeſ-
» tique étoit attaqué d'un certain ulce-
» re appellé en notre Langue *Crab-ra-*
» *nes*, cette ſorte d'ulcere vient d'or-
» dinaire à la plante des pieds, & a
» des bords ſi durs & ſi calleux, que
» l'on ne peut les couper qu'avec peine.

» On avoit coutume après les avoir
» coupez avec un petit inſtrument tren-
» chant de les brûler avec un fer ardent,
» ou d'y appliquer des poudres cauſti-
» ques comme celles de verd de gris
» ou de vitriol Romain, ſans en tirer
» le plus ſouvent aucun avantage. L'ul-
» cere dont il s'agit, ſe manifeſta à l'en-
» droit de la plante du pied où la peau
» étoit plus calleuſe : après avoir cou-
» pé les bords de l'ulcere j'y appliquai
» de votre onguent, & toute la dureté
» s'évanouit en peu de jours : & le pied
» de ce jeune homme fut bien-tôt réta-
» bli dans ſa molleſſe & dans ſon état
» ordinaire. » La même experience eſt
ſi facile à faire, qu'elle n'a pas beſoin
d'une plus longue explication.

Il y a cependant par tout une infi-

nité de mauvais esprits, plus disposez à blâmer & à noircir par des calomnies les intentions qui tendent au bien public, qu'à encourager par des louanges ceux qui en sont les inventeurs; puisque malgré le grand jour de la verité qui penetre leurs yeux, pour ainsi dire, ils font les objections suivantes.

Le mercure, disent-ils, & la terebenthines, n'étoient-ils pas employez dans la cure de la Gonorrhée avant que M. un tel fut au monde? je n'en disconviens pas; mais on ne s'en étoit point encore servi dans le traitement des chancres veneriens, & si, pour le dire en un mot, ce remede est veritablement capable lorsqu'on l'employe contre ces chancres d'appaiser les grandes douleurs, s'il procure en peu de jours la gueriſon parfaite d'un mal qu'on ne peut obtenir qu'en plusieurs mois; & si l'on préfere enfin une gueriſon prompte & certaine à l'amputation de la verge, il est sûr que notre methode est préferable à toutes celles qui ont été jusqu'à preſent en usage.

Les bons effets d'un remede sont les veritables moyens de justifier son excellence: si donc un remede commun

& des plus populaires, mêlé avec d'autres & bien préparé eſt appliqué avec ſuccès à un nouvel uſage, on ne doit pas le moins eſtimer, qu'un autre qui viendroit des pays éloignez, ou que l'on auroit inventé ſur de nouveaux principes.

Cela poſé, je ne crains pas d'avancer que je préfere l'heureuſe diſpoſition des remedes les plus vulgaires pour des intentions nouvelles & de nouvelles utilitez, & qu'ils ſont plus avantageux à la Medecine que n'eſt la découverte de ceux qui auroient été juſqu'alors tout-à-fait inconnus, en cas que ces remedes vulgaires appliquez à de nouveaux uſages ſatisfaſſent à toutes les intentions pour leſquelles on les peut employer.

Ainſi rien ne m'empêche de regarder ce remede comme nouveau, & comme un bien qui m'appartient, à auſſi juſte titre, qu'une plante nouvelle & abſolument inconnuë que j'aurois découverte; lors qu'autrefois je préconiſois ce remede malgré ſa ſimplicité, & la connoiſſance des anciens principes dont il eſt compoſé, j'étois fort éloigné de croire que ce fut une bonne raiſon de me

mettre

mettre au nombre des plagiaires.

Mais quand j'ai appris que par la mauvaise volonté de certaines gens qui m'a été de plus en plus confirmée, on faisoit courir le bruit que mon remede avoit été depuis long-tems prescrit par Fallope, quoique les plus modestes se contentent de dire que j'ai un peu corrigé son remede.

Quand, dis-je, cela seroit, il faudroit toûjours examiner la chose plus au long & de plus près : cependant je me congratule moi-même, de ce que c'est le seul défaut qu'on a crû me devoir reprocher dans tout mon livre : mais parce qu'il y a eu de certaines gens qui ont mis toute leur adresse à répandre ce bruit autant qu'il leur a été possible, je ne me crois pas obligé à laisser impunies leurs erreurs grossieres ; & pour les exposer dans tout leur jour. Voici la formule du veritable onguent proposé par Fallope.

Prenez de l'axonge de porc, deux onces.
De l'encens, &
De l'aloës, de chacun, une drachme.
De l'argent vif, deux drachmes.

Après avoir éteint le mercure, broyez le tout dans un mortier pour en former un onguent.

Y auroit-il quelqu'un qui puisse dire que je m'approprie ce remede, ou que me l'étant approprié, je le publie comme un remede de mon invention? Sera-ce parce que le mercure entre dans l'un & dans l'autre? je répons à ces gens-là, & leur demande s'ils croyent que Fallope ait été le premier à faire entrer le mercure dans les onguens? Que ne disent-ils plûtôt que j'ai pillé les écrits de Galien, ou du moins des Arabes? Car ils ont tous fort vanté les onguens où entroit le mercure: & même si l'on en croit le docte Fracastor, Avicenne a donné lieu à la fabrique de l'onguent dont on se sert pour exciter la salivation.

Un raisonnement aussi absurde & aussi malin pourroit donner lieu à ces gens-là s'ils le trouvoient à propos, de donner la loüange de cette invention à Hippocrate; puisque ce Medecins & les plus anciens, ont reconnu la terebenthine qui entre dans notre onguent comme un remede très-souverain pour les ulceres.

Où donc sera la nouveauté de cette

invention ? toute la force de leur argumens consistera donc à dire que c'est une nouveauté, puisque Fallope ne se servoit point de terebenthine. Le même argument aura donc lieu contre Rudius ou Rufus, que Rhasis appelle Pereira, qui mit le premier les pilules en usage.

Car cet Auteur, selon ceux dont je parle, ne mérite pas le nom d'inventeur, puisque l'aloës qui fait la base de la plûpart des pilules, étoit en usage dans la Medecine long-tems avant que l'on eut pensé à donner la forme à ce medicament. Fallope, selon la même idée, ne peut pas aussi revendiquer son onguent, puisqu'il n'étoit pas le premier à se servir du mercure contre la carie, ou pour défecher les chancres veneriens dont il s'agit presentement, ou pour corriger quelqu'autre symptome de la verole.

Mais cet onguent de Fallope, n'a pas, comme il l'avoüe lui-même, toûjours répondu à ses esperences, & a quelquefois causé de grandes douleurs aux malades à-cause de l'axonge de porc & de l'aloës ; défauts que le mien n'a point ; outre que l'argent vif compose

la moitié de mon onguent, & qu'il ne compoſe que la dixiéme partie de celui de Fallope, & qu'il eſt temperé dans le mien par la terebenthine qui eſt un très-puiſſant digeſtif.

Tout cela nous fait comprendre que les vertus de chaque remede en particulier ſont très-differentes, & qu'ils agiſſent differemment ſelon diverſes circonſtances. L'encens par exemple eſt eſtimé par Avicenne un remede très-ſpecifique pour réſoudre toutes ſortes de tumeurs : ce qui a fait que Fallope a eu une égale confiance à l'encens & au mercure, s'appuyant auſſi également ſur l'autorité de cet Auteur celebre.

Or c'eſt en cela ſur-tout que mes adverſaires prétendent qu'a conſiſté mon adreſſe à retrancher de l'onguent de Fallope tout ce qu'il y avoit d'inutile, & en joignant à une juſte & aſſez forte quantité de mercure à une matiere qui formant l'onguent, augmentent ſon efficace.

Auſſi cette objection me fait-elle dans le fond beaucoup d'honneur. Car n'ai-je pas en quelque façon encheri ſur la ſagacité du grand Fallope ? & n'ai-je pas donné à ſon onguent la correction

qu'on avoit attenduë pendant ſix-vingt ans.

Qu'il me ſoit donc permis de me vanter d'avoir donné beaucoup d'éclairciſſement à cet excellent remede comme nos adverſaires mêmes, le reconnoiſſent pendant ſix vingt ans, & pendant ſoixante qu'il n'en avoit été fait aucune mention, & de l'avoir heureuſement porté à ſa derniere perfection.

Cependant mon remede n'ayant de commun avec celui d'un autre Medecin qu'à raiſon d'un ſeul autre ingredient, ayant augmenté dans le mien de cinq fois plus la quantité de cet ingredient qui lui donne toute ſa force, y ayant ajoûté un veſicule plus commode, tout lecteur éclairé & judicieux conviendra que c'eſt plûtôt faire la fonction d'un inventeur que celle d'un correcteur & d'un imitateur.

Sur quoi l'on peut dire que les Medecins qui blâment une methode curative, parce qu'elle n'admet pour ſon uſage que des remedes communs & vulgaires, ſe font un grand tort à eux-mêmes & à leur faculté; car ſi ces cenſeurs prétendent par là faire entendre que leur pratique baniſſant tous les reme-

des connus, ne table que sur une methode inconnuë & sur des remedes absolument nouveaux, cette fanfaronade doit les faire passer pour les plus arrogans de tous les empyriques qui ayent jamais été dans le monde.

Mais de quelque maniere que l'on regarde ces censures ridicules & insensées, la calomnie suivant le penchant naturel des hommes, ne laisse pas de faire impression & de se répandre: or pour ne rien dire de certains remedes auſquels une nouvelle pratique, ou une matiere peu connuë donnent une fausse apparence de nouveauté, nous pouvons certainement avancer que les remedes prescrits selon les vûës diverses des differens Medecins ne peuvent avoir dans l'évenement un succès plus favorable que differentes couleurs appliquées sur une toile par differentes mains ne peuvent donner de beauté au tableau qui en résulte.

Il arrive pourtant que ceux qui ont un grand penchant à calomnier les autres, ont en même-tems beaucoup de disposition à s'encenser eux-mêmes, & ont coutume de porter un très-profond respect à toutes leurs productions; ce

qui a toûjours été cauſe que j'ai crû ne devoir admettre aucun remede pour ſpecifique, à moins que ſon efficace n'ait été confirmée par un grand nombre d'experiences, que tous ſes effets n'ayent été diligemment examinez, je veux dire, qu'on ne l'ait éprouvé dans la même maladie & dans ſes differens degrez; & qu'il n'ait été adminiſtré avec ſuccés après avoir inutilement tenté tous les autres remedes.

Le ſort le plus fatal qu'ait eſſuyé de tout tems la Medecine, a été ſans doute que la plûpart de ſes ſuppots ont toûjours fait un grand nombre de promeſſes beaucoup plus ſeduiſantes qu'ils n'en ont pû accomplir. Les belles promeſſes qu'ont fait tant de Medecins, ſoi-diſans, de guerir les chancres veneriens ſans ſe ſervir de cauſtiques, & par des remedes ſecrets qui n'avoient point encore paru dans la pratique Medecinale, en fourniſſant une preuve inconteſtable.

Et comme le Sieur de Blegny a fait une peinture aſſez juſte de ces charlatans, & des vaines promeſſes dont ils infatuent les malades, je ne ferai pas de difficulté d'emprunter ſes propres

termes. » La troupe des Charlatans, » dit-il, ne manquera pas de vous pro- » mettre de guerir en huit ou neuf jours » les chancres les plus malins & les plus » rebelles ; & quand ces imprudens » voyent que leur ignorance & leurs » fourberies ont été mises au grand jour » par l'experience, ils tachent d'insinuer » aux malades, que leurs remedes gue- » rissent infailliblement tous les chan- » cres causez par le virus verolique ; » mais que la masse de leur sang a con- » tracté un tel degré de corruption que » ces petits ulceres ne sçauroient être » gueris, que la verole n'ait été traitée » à fond pour purifier toute la mas- » se. Mais pour ne me point engager dans une trop longue discution, je me contente de rapporter ce que dit encore Musitan au sujet de ces Charlatans quand le traitement de la Gonorrhée a épuisé tout leur sçavoir.

» Ils tachent, dit cet Auteur ; de per- » suader au malade que cet écoulement » lui est avantageux, la nature faisant son » possible pour se décharger par cette é- » vacuation particuliere de toute la na- » ture virulente, & qu'il faut bien se don- » ner de garde d'arrêter ce flux, parce

que

» que la virulence pourroit s'emparer
» de toute l'habitude, d'où il lui arri-
» veroit de plus grands maux : par cet-
» te malicieuſe induſtrie, ils empêchent
» que d'autres plus habiles qu'eux ne
» gueriſſent avec aſſez de facilité, ce
» qu'au grand dommage du malade, ils
» n'ont pû guerir avec leurs ſaignées &
» leurs purgatifs.

CHAPITRE VII.

De la cure des tumeurs criſtallines.

LA nature des tumeurs criſtallines (qui ſont une eſpece de carie qu'Antoine Muſa & d'autres Italiens appellent *Taroli.*) La nature, dis-je, de ces tumeurs a été ſi bien éclaircie dans toute la ſuite de notre précedent ouvrage que rien n'eſt plus facile d'indiquer à preſent les remedes qui lui conviennent, ſur tout ſi nous faiſons reflexion qu'elle vient d'une contuſion faite à une partie du corps qui eſt ſujette à une grande fluxion d'humeurs & à la gangrene. Pour raiſon dequoi tout ce qu'on

y applique doit être d'une vertu ſtyptique, ſans avoir une violente aſtriction, afin de reſerver un peu la molleſſe des veſicules, ſans neanmoins condenſer les liqueurs du lieu contus juſqu'au point de cauſer la gangrene.

Enfin pour tout dire en un mot, les aſtringens dont on ſe ſert, auſſi bien que les fomentations, doivent être ſuffiſamment animez de remedes ſpiritueux pour éviter cet inconvenient.

L'heureuſe iſſuë de cette pratique confirmée par une continuelle experience s'accorde parfaitement avec la theorie que nous avons ci-devant établie: car cette theorie nous a fait comprendre que ces criſtallines ne ſont point des ſuites de la Gonorrhée, mais qu'elles ſont produites par le coït même, ſur tout quand toutes les conditions que nous avons marquées s'y rencontrent.

Au contraire tous les autres remedes de quelque nature qu'ils ſoient ſont inutilement tentez, ou du moins n'ont que des effets très-tardifs. L'experience du Sieur de Blegny cadre exactement à cette doctrine.

» Ces tumeurs aqueuſes, dit-il, en-

» traînent après elles une ſi longue ſui-
» te de maux, que pluſieurs les ont re-
» gardées comme des ſymptomes du
» mal venerien ou comme la verole mê-
» me, & ſur ce principe la vûë de ces
» gens-là a été de déſecher les criſtalli-
» nes par le moyen des purgatifs, des
» ſudorifiques, des forts diuretiques,
» par la fumée du cinnabre, des on-
» guens & des emplâtres chargez de mer-
» cure, & enfin par tous les remedes
» qui conviennent au mal venerien; &
» c'eſt en quoi ils ſe ſont malheureuſe-
» ment égarez de la bonne voie, parce
» que ces tumeurs ne dépendent point
» du mal venerien.

» Nous ſçavons par experience que
» les remedes qui ſont dans un com-
» mun uſage n'agiſſent pas ſur ces tu-
» meurs en auſſi peu de tems qu'elles
» le demandent: car ces tumeurs ſont
» ſi importunes, qu'elles parviennent à
» leur maturité en trois ou quatre jours,
» à moins qu'elles ne ſoient gueries dans
» ce petit eſpace de tems par des topi-
» ques.

J'ai crû neceſſaire de confirmer tout ce que je viens d'avàncer dans le meil-

leur traité qui se soit encore fait sur cette matiere, & deux principales raisons m'y ont engagé; 1°. Pour faire voir que je ne suis pas le premier qui ait embrassé cette opinion dans la vûë de me singulariser : 2°. Parce que la plûpart des gens sont faits de maniere à se rendre plûtôt à l'autorité d'un Medecin étranger qui n'est plus en vie, qu'à la vive voix de ceux qui sont actuellement presens, sans oublier l'appui que tout cela reçoit de l'experience.

Cependant le Sieur de Blegny ayant tiré ses indications pour la cure de ces tumeurs plûtôt de l'eau qu'elles contiennent, que de leur propre & particulier caractere, il n'a pas adopté de moindres erreurs que les autres, bien que moins dangereuses.

L'opinion de bien des gens est que ces vesicules aqueuses peuvent se resoudre & se dissiper par l'action des remedes qui purgent l'humeur acqueuse, & la prédilection qu'a cet Auteur entr'autres, pour ses chers remedes qui passent pour specifiques contre le mal venerien, fait qu'il conseille de les joindre à quelques autres qu'il recomman-

de contre les ulceres veneriens & contre les chancres. Or il ne donne pas ces avis dans la vûë de bannir les topiques : » dont la neceſſité, dit-il, paroit » ſur-tout indiſpenſable, de ce que dans » le traitement de quelques malades, » les remedes interieurs ſont inutiles, » à moins qu'ils ne ſoient en même-tems » ſecondez des applications exterieures.

Que ſi l'uſage des topiques eſt auſſi neceſſaire que cet Auteur nous le fait entendre, & que lui-même au contraire donne des purgatifs dans l'intention de reſoudre la ſeroſité de ces veſicules, ce qui eſt abſolument impoſſible, il eſt évident que le Sieur de Blegny uſe mal de ſon experience, & que les criſtallines n'ont beſoin pour guerir, que des topiques, ſans aucun égard au chancre, à la Gonorrhée & à la verole.

Il y a beaucoup d'Auteurs qui mettent ſouvent les criſtallines au nombre des plus mauvais ſymptomes de la Gonorrhée, quoique ni la raiſon ni l'experience, ni l'opinion que j'ai de la maniere dont elles ſe gueriſſent m'ayent jamais ſuffiſamment perſuadé de les ſoupçonner d'une ſi grande malignité : j'eſpere

neanmoins que la pratique des autres toute differente qu'elle ſoit de la mienne, la confirmant plûtôt qu'elle ne la détruit, me donnera lieu, & une entiere liberté de m'en éloigner.

Mais afin qu'au milieu de ces differens ſentimens, la cure de la maladie ne reſte pas dans l'incertitude, j'eſtime qu'il eſt à propos de faire ici mention des methodes ſuivantes qui ſont les plus goutées.

Or ſi l'on en croit Muſitan, l'eſprit ſeul de tabac eſt ſuffiſant pour remedier à ce facheux mal; & c'eſt ainſi qu'il enſeigne à le préparer.

Prenez des feuilles vertes de tabac; ce qu'il vous plaira.
Faites-les infuſer dans du vin d'Eſpagne, &
Tirez-en la teinture ſans diſtillation.

Il faut toucher cinq fois au plus les criſtallines avec cette teinture temperée par l'addition du mercure précipité. Il faut auſſi lorſqu'on s'en ſert que le malade ſoit couché, de peur que la violence des douleurs ne le faſſe tomber en convulſion.

Or ſi les criſtallines étoient auſſi fa-

cheuſes que ce Medecin le prétend, & qu'elles demandaſſent un remede d'une auſſi grande violence, on auroit ſans doute lieu de les mettre alors au nombre des plus facheux accidens de la Gonorrhée.

Cependant le Sieur de Blegny & bien d'autres, ne font point des criſtallines un ſi mauvais prognoſtic, quoiqu'il ſemble, à cet égard que celui-ci ſoit plus craintif que la maladie même & ſa propre experience ne le demandent: car ſa penſée étoit que les remedes déſiccatifs ſuffiſoient pour guerir les criſtallines.

C'eſt pourquoi il ordonnoit l'eſprit de vin camfré, & une pâte faite avec la farine de feves, l'eau de tillot, & le ſel armoniac: il en vient même juſqu'aux aſtringens, comme ſont les blancs d'œufs avec l'alun, & la poudre de vitriol.

Comme nous avons fait voir ci-devant que la contuſion demandoit des remedes tiedes, pour être plus en état de pénetrer les liqueurs & de les rendre fluides, c'eſt pour cela que les medicamens aſtringens & déſiccatifs, dont

quelques-uns ſe ſervent pour abſorber les liqueurs ſont ſouvent très-nuiſibles, parce que la gangrene qui ſurvient aux contuſions que l'on traite par ces ſortes de remedes, ne manqueroit pas d'arriver.

C'eſt pour cela que tout ce qu'on applique contre une contuſion doit être en quelque façon ſtyptique & moyenement aſtringent,

Prenez de l'eau de chaux, trois onces.

De l'eſprit de vin de France, deux onces.

Mêlez-les, & fomentez de cette liqueur tiede la partie quatre & cinq fois le jour.

Prenez des feuilles d'abſinthe, une poignée.

Des fleurs de camomille, &

De ſurreau, de chacunes, une demie poignée.

Faites bouillir le tout dans trois demi ſeptiers d'eau de chaux juſqu'à conſomption du tiers. Ajoutez dans la coulure faite par expreſſion.

De l'eſprit de vin, ſix onces.

Mais quand on n'a rien de ſembla-

ble à apprehender de la contuſion, il faut paſſer à de plus fort aſtringens, & y ajoûter même le vitriol Romain, ou l'eau ophtalmique celeſte ; en uſant de cette maniere, la maladie guerira ſans y employer le mercure ni aucun remede interieur.

Or comme nous ſuppoſons que ni l'eſprit de tabac, ni la force & la violence des plus violens remedes ne peuvent enlever le virus venerien, cette experience ne nous fournit pas une raiſon ſuffiſante pour croire que ces ſortes de tumeurs ſont des productions de la verole, parce qu'il n'y a rien en tout cela qui ſoit conforme à la nature des criſtallines, non plus qu'à la maniere de les guerir.

De tout ce que nous venons de dire il reſulte manifeſtement que la doctrine que nous avons ci-devant établie eſt veritable ; ſçavoir que les criſtallines ne tirent pas leur origine du virus verolique, mais bien de certaines circonſtances qui accompagnent le coït.

CHAPITRE VIII.

De la cure du Phymosis & du Paraphymosis.

JE ne puis certainement être du sentiment de ceux qui pensent que l'ineptitude naturelle du prépuce à ne se retirer qu'avec peine au-delà de gland, soit en quelque maniere un phymosis, parce que le prépuce peut s'avancer sur le gland & se retirer sans danger d'étranglement.

Mais toutes les fois que l'étranglement du prépuce cause des douleurs considerables, une inflammation, & un dépôt d'humeurs sur la partie, alors les symptomes du phymosis & du paraphymosis demandent toute notre attention.

Cette ineptitude contre nature du prépuce à se mouvoir sur le gland en avant & en arriere sans une grande peine, vient des chancres qui s'y engendrent, & qui en augmentent l'épaisseur: car nous avons ci-dessus donné

pour exemple que les puſtules crouteuſes de la petite verole en rendant le prépuce plus épais, peuvent produire un phymoſis ſemblable à celui qui vient des chancres & des criſtallines. Pour raiſon dequoi les criſtallines & les chancres, ne demandent pas moins d'égards que le prépuce.

Il eſt vrai au ſurplus que l'épaiſſeur du prépuce demande notre premier ſoin, afin qu'étant diminuée l'on puiſſe avoir un accès plus facile vers ſa cauſe qui ſont les chancres.

Après cela il n'y a que la gueriſon des chancres, qui peut prévenir le retour de l'épaiſſeur du prépuce. Nous avons fait connoître dans les deux précedens Chapitres, quelle eſt la meilleure méthode de guerir les chancres & les criſtallines.

Pour ce qui eſt du phymoſis & du paraphymoſis, ils ne cedent qu'aux remedes diſcuſſifs & à des adouciſſans, qui appaiſent l'inflammation, ou qui étant aidez de quelques forts ſupuratifs qui chaſſent en peu de tems les humeurs au dehors : par le moyen de ces deux ſortes de remedes, le prépuce

étant rendu plus flexible, il s'acquittera, ſi bien & ſi promptement des fonctions auſquelles il eſt deſtiné, qu'il ne ſera jamais neceſſaire d'en venir à l'operation Chirurgicale.

Ces indications, ſi l'on s'en rapporte à la pratique ordinaire des Medecins, ſuppoſent quelques principes de theorie, mais qui ne ſe rapportent tous veritablement qu'à la mienne : car nous ſçavons à n'en point douter, que de même que le phymoſis & le paraphymoſis procedent des chancres, des glandes & du prépuce, de même auſſi ces chancres étant gueris, le prépuce reprendra bien-tôt toutes ſes fonctions.

On conçoit par toutes ces raiſons, que le phymoſis ſe guerit non-ſeulement en moins de tems, mais auſſi ſans le ſecours des fomentations, & ſans eſſuyer le riſque d'une inciſion. Mais la methode curative de cette maladie, n'a point encore été connuë des Medecins, quoiqu'il eût été facile de la mettre en pratique.

Or afin qu'il ne paroiſſe pas que l'on inſiſte trop long-tems ſur ces difficultez, je viens à quelques autres enſeigne-

mens que propoſent des Medecins qui n'appuient leurs ſentimens, ni ſur leur idée particuliere, ni ſur aucune theorie déduite de la nature ou des accidens des chancres.

Car quelques-uns veulent que l'on faſſe une longue & forte ablution d'eau froide ſur l'hypogaſtre & ſur le pubis, pendant que le Chirurgien avec ſa main mouillée d'eau froide fait de ſa part quelques efforts pour amener le prépuce ſur le gland.

D'autres aiment mieux abſorber l'humeur qui diſtile du prépuce avec une petite éponge, ou de la moelle de viorne, ou d'un peu de racine verte de gentiane, inſinuez entre le gland & le prépuce. Mais comme le premier moyen n'eſt propre qu'à réprimer l'érection de la verge ſans détruire la cauſe du phymoſis; que le ſecond moyen eſt fondé ſur une fauſſe hypotheſe, ſelon laquelle on s'imagine que les humeurs aqueuſes qui gonflent le prépuce, peuvent être entierement déſechées par l'application des remedes mentionnez, il ne faut pas s'étonner que l'eſperance conçûë de ces moyens ſoit infructueuſe & privée de tout ſuccès.

Tout au contraire l'humeur qui s'imbibe des fomentations, n'eſt propre qu'à cauſer aux parties une plus forte diſtenſion, & fait que les douleurs & l'affluence des liqueurs ſur la partie, s'augmentent plûtôt qu'elles ne diminuent.

Prenez des racines d'Althea, &
De lis blancs, de chacunes, trois onces.

Faites les cuire dans de l'eau commune, pilez-les, & les paſſez au travers du tamis de ſoye.

Ajoûtez-y enſuite trois onces de têtes d'ail cuits ſous la cendre de l'huile de lis, & des graiſſes d'oyes & de canne, de chacun, une once & demie.

Prenez des feuilles d'une eſpece de morelle nommée
Dulcamara, quatre poignées.
De la ſemence de lin pulveriſée, quatre onces.

Faites les bouillir dans du vin muſcat, ou de crete, ou dans l'axonge de porc, en forme de cataplâme que l'on appliquera ſur la partie malade.

Prenez de la racine de la grande bryone blanche coupée par tran-

ches, demie livre.

Fricaſſez-la dans une poële juſqu'à ce qu'elle ſe deſſeche.

Ajoutez-y enſuite de la gomme de ſapin, demie livre.

De la cire, deux onces.

Mêlez le tout, & faites-en un onguent viſqueux.

Prenez des mucilages d'althea & de fenugrec, &

Des figues graſſes, de chacun, trois onces.

De la graiſſe d'oye, &

De l'axonge de porc, de chacun, demie once.

Des huiles de lis & de camomille, de chacune, une once.

De la terebenthine de Veniſe, une once & demie.

Des gommes ammoniac & Galbanum diſſoutes dans le vinaigre, de chacun, une drachme.

De la cire neuve, ſelon le beſoin.

Faites du tout un cerat ſemblable à celui du grand Diachilon.

Prenez des racines d'Althea, &

De lis blancs, de chacune, une once.

Des feuilles de mauve, &
De mercuriale, de chacunes, une poignée.

Faites-les bouillir juſqu'à moleſſe, & après les avoir broyées, ajoutez-y des farines de froment, &

D'orge, de chacun, une once & demie.

Du beurre nouveau, &
De la graiſſe de poule, de chacun deux onces.

De l'huile de camomille, ce qu'il en faut.

Mêlez le tout, pour un cataplâme, qu'il faut appliquer tiede.

Je pourrois ajouter ici beaucoup d'autres fomentations & cataplâmes; mais comme j'en ai propoſé pluſieurs en differens endroits de ce Traité qui pourroient avoir lieu dans le cas dont il s'agit, je ne m'engagerai pas dans des répetitions peu neceſſaires, & j'en laiſſe le choix à la prudence des Medecins.

Les remedes que l'on vient de propoſer, diſſiperont ces ſortes de tumeurs ou les diſſoudront, & feront enſorte qu'à l'inſtar du meliceres elles ſe fondent

bien-tôt, & ne ſoient point ſujettes à ſe terminer par de grandes operations.

Il n'y a certainement pas de difference entre le phymoſis des femmes & celui de l'homme, puiſqu'ils viennent tous de cauſe venerienne. Dans le phymoſis des hommes, le gland ne peut ſe découvrir, & le prépuce ne ſçauroit ſe retirer au-delà du gland : dans celui des femmes le vagin eſt abſolument obſtrué, & l'on n'y peut trouver aucune ouverture. Le premier a pour cauſe l'épaiſſeur du prépuce, l'autre vient du gonflement des caroncules qui ſont à l'entrée de ce canal, & à l'occaſion de leur inflammation.

Les accidens qui accompagnent le phymoſis feminin ſont cauſez par les chancres qui attaquent les caroncules de la même maniere que de pareils ulceres inſultent le gland & le prépuce. Ainſi pour le phymoſis des femmes nous appliquons les fomentations émollientes, & il ne faut pas omettre les remedes qui ſont particulierement deſtinez a la cure des chancres. Mais nous nous ſommes ſuffiſamment expliquez

ſur tout cela à l'occaſion du phymoſis des hommes.

FIN.

TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES,

Contenuës dans chaque Chapitre de ce Traité.

CHAPITRE PREMIER.

POurquoy cette maladie eſt-elle appellée Gonorrhée. *Page* 1
Sa deſcription. 4
Du flux blanc. 5
Quand a-ce eſté que ceux qui ont écrit les premiers du mal Venerien, ont connu la Gonorrhée virulente. 7
Les differentes hypotheſes des Auteurs, pour expliquer les accidens de la Gonorrhée. 8

CHAPITRE II.

Les parties du corps où l'on établit communement le ſiege de la Gonorrhée. 10
Le danger qu'il y a d'uſer des inſtrumens dilatans au temps de l'accouchement, & des fraudes qui s'y commettent. 13. *& ſuiv.*

CHAPITRE III.

Les proſtates, les veſicules ſeminales, & les parties qui ſont au-deſſus, ne ſont pas le ſiege de la Gonorrhée. 23

Les proſtates ſont trop éloignez. 24
Le virus n'eſt pas pouſſé avec aſſez de rapidité, pour parvenir juſqu'à ces parties. 25
Il n'y a point de liqueur dont la fermentation puiſſe cauſer la Gonorrhée. 28
Les experiences qui en combattent les preuves. 29
L'objection contre la troiſiéme experience reſolue. 35
La cure ordinaire de la Gonorrhée s'accorde avec le raiſonnement précedent. *Ibid.*
Les proſtates & les veſicules ſpermatiques ſont quelquefois affectez de la force du virus. 36
Les argumens alleguez par les Auteurs qui mettent le ſiege de la Gonorrhée dans les proſtates & dans les veſicules ſeminales. 38 *& ſuiv.*

CHAPITRE IV.

Le ſiege de la Gonorrhée dans les deux ſexes, & la nature de la matiere qui la produit. 45
Son ſiege. 47
La cauſe de ſa quantité. *ibid.*
Sa matiere n'eſt pas du pus. 48. *& ſuiv.*
Sa vraye matiere. 51
Quelque grande quantité de matiere que fourniſſe la Gonorrhée, elle n'excede point celle que peuvent fournir les lacunes. 54. *& ſuiv.*
Comment les femmes, ſans aucune émiſſion de ſemence, contractent du mal en approchant l'homme. 61
La ſurprenante quantité de matiere qui s'écoule dans les fleurs blanches. 62
Fernel, parmi les anciens Medecins, eſt le ſeul qui ait enſeigné l'origine de la Gonorrhée virulente. 64

CHAPITRE V.

Une matiere acre produit la Gonorrhée dans les deux ſexes. 64
La nature de cette acreté comparée avec les autres humeurs acres. *ibid.*
Comment la Gonorrhée s'engendre. 67
Il y a une ſorte de matiere pour produire la Gonorrhée, & une autre pour former le petit ulcere. 69
Une obſervation confirme l'opinion precedente. 70
La ſeconde obſervation ne ſe peut expliquer en ſuppoſant quelqu'opinion que ce ſoit. 73
Pourquoy le flux eſt continuel & blanc. 74
Pourquoy quelquefois jaune & verd. 75
Quelques autres corollaires indiquent differens degrez d'acrimonie, ſelon des apparences diverſes. 78
Pourquoy le flux ſe fait ſans plaiſir & ſans érection. 81

CHAPITRE VI.

Pourquoy l'on reſſent de la douleur en urinant. 82
Comment l'ardeur d'urine ſe trouve confonduë avec la douleur. 83
Les douleurs ſont plus vives en commençant d'uriner, & à la fin. 88
Les Auteurs François diſtinguent la douleur que l'on ſent en urinant de la Gonorrhée. 89
On examine les ſentimens de Verduc & de Blegny. 91

CHAPITRE VII.

De la douleur de conſtriction au temps de l'érection de la verge. 93
L'inflammation du gland. 98
L'ouverture béante de l'uretre. 99
L'inflammation du frein. 100

CHAPITRE VIII.

Des carcinomes & des criſtallines. 100
La nature des chancres. 101
Qui ſont ceux qui prennent facilement des chancres. 104
Comment ont peut diſtinguer les chancres veroliques de ceux qui ne le ſont pas. *Ibid.*
De Blegny a connu que ces chancres étoient, mais il n'a pas connu la raiſon de cette difference. 105
La nature des criſtallines. 106

CHAPITRE IX.

Du Phymoſis, & Paraphymoſis. 109
Ce qu'ils ſont. *ibid.*
Comment ils s'engendrent. 111
Les puſtules de la petite verole produiſent une eſpece de Phymoſis. *Ibid.*

Concluſion de la premiere Partie.

Pourquoy les hommes prennent plûtôt la Gonorrhée que les femmes. 113
La difference qu'il y a entre le flux blanc & la Gonorrhée. 114
La raiſon du premier. 115
Pourquoy ſi difficile. 116

Comment on peut distinguer le flux blanc d'une femme d'avec la Gonorrhée. 117
La difference que Baglivi établit là-dessus est fausse. 118

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Conseil general sur le remede de la Gonorrhée, avec l'explication de la methode directe de la guerir. 122
Quand on a repoussé ou vuidé l'acrimonie, il n'y a plus de Gonorrhée. 123
Le moyen pratiquable de guerir la Gonorrhée. 125
Le mal que produisent les injections, fait voir que l'on peut par leur moyen guerir la Gonorrhée. 126
La vertu de mon injection contre la Gonorrhée. 127
Elle est très-sûre. 128
La methode directe de guerir la Gonorrhée nous donne lieu de la prévenir. 129
Les méthodes vulgaires n'ont point cet avantage. 132

CHAPITRE II.

Cure indirecte de la Gonorrhée en excitant son écoulement. 134
Les premiers motifs qui ont porté les anciens Medecins à se servir des purgatifs, des diuretiques, des astringens & des balsamiques. 135
Pourquoy de la casse. 138

Les motifs qui ont engagé les modernes dans la même pratique. 141

CHAPITRE III.

Section premiere.

Comment les purgatifs agiſſent pour guerir la Gonorrhée. 144
Les purgatifs n'agiſſent pas directement ſur la Gonorrhée. 145
Leur action generale. *ibid.*
Pourquoi certains purgatifs pris interieurement excitent l'hemoragie, & l'irritent appliquez exterieurement. *ibid.*
On ne doit pas ſe ſervir indifferemment de toute ſorte de remedes dans la cure d'une maladie. 146
Les maux cauſez par les purgatifs. 148
Quelques-unes de leurs formules. 150. *& ſuiv.*

Section deuxiéme.

Le bien & le mal que font à la Gonorrhée les aſtringens. 150
On ſe ſert des aſtringens dans toutes les évacuations exceſſives. *ibid.*
Quoiqu'ils excitent quelquefois ces évacuations. 151
Comment ils gueriſſent la Gonorrhée. 151
Ils n'attaquent point les liqueurs qui ſéjournent dans leurs receptacles. 155
Leur uſage dans la Gonorrhée. 160
L'évacuation qui ſe fait par les aſtringens ſe peut retarder. 163
Auſſi bien que la douleur en urinant. *ibid.*

Quelque

Quelques aſtringens recommandez par Bernardin Tomitan. *ibid.*
Pluſieurs autres formules. 162. *& ſuiv.*

Section troiſiéme.

Les medicamens balſamiques ou adouciſſans. 170
La ſituation d'un ulcere aux paraſtates a porté les anciens & les modernes à ſe ſervir des balſamiques. *ibid.*
Leur efficace n'eſt pas differente de celle des aſtringens. 171
Quelques-unes de leurs formules. 173. *& ſuiv.*
L'Electuaire de Duval. 176

Section quatriéme.

Des diuretiques propres à la Gonorrhée. 178
Il ne croit pas que l'acrimonie ſoit cauſe d'un plus grand flux d'urine. 179
L'injection d'eau ſimple eſt auſſi efficace que la diuretique. 180
La vertu des diuretiques ne s'accorde pas avec l'hypotheſe de ceux qui les ordonnent. *ibid.*
Pourquoi les diuretiques ſont ſans effet dans la Gonorrhée des femmes. 181
Le long uſage des diuretiques jettent les malades en de grands perils. 183
Ils cauſent la galle de la veſſie dont parle Hyppocrate. *ibid.*
Douleur en urinant. 184
Suppreſſion d'urine. *ibid.*
Dans des douleurs ſi violentes il faut avoir recours aux bains & à la ponction au perinée. 185
Bonja ſe conduit avec beaucoup d'adreſſe dans

l'uſage des diuretiques. *ibid.*
Quelques formules. *ibid. & ſuiv.*
L'on employe quelquefois les plus forts diuretiques afin de produire un effet violent. 190
Il faut attribuer leurs effets, non à leur vertu diuretique, mais à leur vertu irritante. *ibid.*
Les douleurs qu'ils cauſent en a ſouvent banni l'uſage. 191
Dès qu'on leur ôte l'irritation ils ſont inutiles. *ibid.*
La formule d'une teinture de cantharides. *ibid.*
On la donna à Thomas Bartholin pour diſſoudre la pierre. 192
Quelques corrections modernes des cantharides faites ſans prudence ſont par conſequent ſans utilité. *ibid.*
Les anciens Medecins ont preſcrit d'abord les diuretiques. 194
Ils les ont mêlez avec les ſpecifiques, pour empêcher un trop grand écoulement de ſemence. 195
Les ptiſannes diuretiques des récens mêlées avec les ſpecifiques indiquent ſon origine. 196
Le Syrop d'agnus caſtus inventé par Trajan eſt compoſé de ces ſpecifiques. *ibid.*
La défenſe de l'Auteur conſiſte en ce qu'il a ſuffiſamment fait connoître l'incertitude des remedes qui ſont d'un commun uſage. 198. *& ſuiv.*

CHAPITRE IV.

Comment on peut adoucir la douleur d'urine. 201
C'eſt en ſeparant le ſel de l'urine, ou en preſervant l'uretre de l'atteinte des ſels. 202

Nous ne pouvons faire autre chose qu'appaiſer la douleur. 203
Après avoir pris une Gonorrhée on eſt deux ou trois jours ſans ſouffrir de douleur. *ibid.*
Pourquoi la methode des Auteurs tendante a calmer la douleur, a ſouvent un bon ſuccés; quoiqu'elle ſoit fondée ſur un ſyſtême fautif. 205
Les maux que produit la ſaignée ſont une ſuite de la même erreur. *ibid.*
Formules de remedes qui appaiſent l'ardeur d'urine, 206
Les bains y ſont convenables. 211
Quel degré de chaleur ils doivent avoir. 213

CHAPITRR V.

Ce qu'il faut faire pour appaiſer la douleur de conſtriction. *ibid*
On en vient à bout en preſervant l'uretre d'éroſion, & la verge d'érection. *ibid.* & 214
Formules de remedes. 215

CHAPITRE VI.

Les remedes propres aux chancres. 216
Tous les chancres ſont d'abord gueris par les topiques. 217
On ſe ſert d'ordinaire pour ces petits ulceres d'eſcharrotiques. 219
La cure par les eſcharrotiques eſt longue & douloureuſe. *ibid.*
Formules des eſcharrotiques & des remedes acres. 221
Les chancres font un long ſéjour dans le ſang avant de le corrompre. 226
La gueriſon des chancres faite par diſſolution.

L'onguent de l'Auteur guerit l'ulcere appellé Crab-janes. 229
L'épitre & l'hiſtoire rapportée par le Sieur Cokburn parent de l'Auteur. *ibid.*
Les objections contre l'onguent reſoutes. 231
L'onguent de l'Auteur lui appartient, & n'eſt point dû à Fallope. 232
La formule de l'onguent de Fallope confirme la verité. 233
Il n'y a que des charlatans capables de reprocher à d'habiles gens de ſe ſervir de remedes ordinaires. 238
Portrait des charlatans. 240

CHAPITRE VII.

La cure des chriſtallines. 241
Les criſtallines ſont des eſpeces de caries que les Italiens appellent Taroli. *ibid.*
La methode de les guerir. 242
L'experience confirme l'excellence de cette methode. *ibid. & ſuiv.*
Muſitan loue beaucoup l'eſprit de Tabac. 246.
Formules de remedes qui conviennent aux criſtallines. 248

CHAPITRE VIII.

La cure du Phymoſis & du Paraphymoſis. 250
Les remedes empyriques. 252. *& ſuiv.*
Formules de remedes ſupurans & diſſolvans. 254. *& ſuiv.*
Le Phymoſis des femmes. 257

Fin de la Table.